

Lumière Vie

Sagesses humaines, divine folie

213

**Philippe Abadie
Jacques-Yves Bellay
Pierre Bühler
Maurice Jourjon
Georges Python
Gérard Rolland
Sidbé Semporé
Jacques Trublet**

Jun 1993 — tome XLII-3

COMITÉ D'ÉLABORATION

Françoise AUBERY
André BARRAL-BARON
Roger BERTHOUSOZ
Alain BLANCY
Bruno CARRA DE VAUX*
Agnès CASTIGLIONE
Isabelle CHAREIRE*
François CHIRPAZ
Madeleine COMTE
Hugues COUSIN
Yves CRUVELLIER*
Michel DEMAISON*
François DOUCHIN
Christian DUQUOC*
François GENUYT*
Pierre GIBERT
Michel GILLET*
Antoine LION*
François MARTIN*
Gabriele NOLTE
Louis PANIER*
Louis PERRIN
Réginald RINGENBACH*
Donna SINGLES
Cécile TURIOT

Les membres du Comité de rédaction
sont marqués d'un astérisque.

Directeur : Christian Duquoc

Secrétaires de rédaction :
Michel Demaison, Réginald Ringenbach

Administrateur : Gabriele Nolte

Secrétariat administratif : Françoise Aubery

**Revue publiée avec le concours du
centre national des lettres**

Fondée en 1951 par des Dominicains de la Province de Lyon, *Lumière & Vie*, revue d'information et de formation, veut satisfaire aux exigences de la recherche théologique, en se faisant l'écho des questions posées au christianisme et des interpellations que la foi adresse à notre temps.

CAHIERS DE L'ABONNEMENT 1993

211

Pudeur et secret

212

Le diable sur mesure

213

Sagesses humaines, divine folie

214

L'écologie

215

Christianisme et perversions

Lumière & Vie

**2, PLACE GAILLETON 69002 LYON
CCP 3038 78 A LYON
TÉL. 78.42.66.83 - FAX 78.37.23.82**

n° 213

Lumière Vie

Sagesses humaines, divine folie

- | | | |
|----------------------------|-----|---|
| | 2 | Des sagesses et de l'errance |
| Maurice Jourjon | 5 | Une sagesse très pratique : la lyonnaise |
| Pierre Python | 13 | Une sagesse cosmique : la chinoise |
| Sidbé Semporé | 23 | Sagesse en flammes |
| Philippe Abadie | 37 | La sagesse biblique sur l'horizon des Nations |
| Jacques Trublet | 49 | Le conflit des sagesses en Proverbes 10-31 |
| Pierre Bühler | 67 | Sagesse des hommes et folie de la Croix |
| Jacques-Yves Bellay | 77 | Suivre un chemin non tracé |
| Gérard Rolland | 87 | Sagesse errante |
| Georges Duperray | 99 | Position : "A propos d'une note épiscopale" |
| | 103 | Comptes rendus |

Des sages et de l'errance

Errance : ce mouvement sans but est apparemment étranger au sage. Lao-Tseu ne dit-il pas de lui qu'il "découvre le monde sans franchir sa porte" ? C'était au temps de l'harmonie entre le Ciel et la Terre. Nous habitons désormais le "grand hiver de la pensée" (Le Monde diplomatique, mars 1993). Conduites aberrantes, violences planétaires, témoignent de l'harmonie brisée. On s'orienterait vers un "crépuscule", certes encore "incertain", selon un ouvrage récent de prospective sur la culture occidentale (J. Bril, Un crépuscule incertain, Payot et Rivages, 1993).

Le sage n'a plus de lieu. En eut-il jamais ? L'harmonie fut-elle autre chose qu'un rêve ? Déjà Lao-Tseu déplore le déclin : "Chacun de par le monde décrète le Bon et voici venir le Mal". N'est-ce pas inconscience ou prétention enfantine que la revue consacre un cahier à la sagesse alors que la multiplicité ambiante tend à l'anarchie ? Les sages sont plurielles, elles sont objets d'échanges comme les produits : elles se comparent, entrent en concurrence, se relativisent. Les dits des sages ouvraient à des pratiques sociales, ils invitaient à la civilité. Ils sont désormais des témoins culturels. Les sages sont défuntes, elles logent aux musées, elles sont "de belles endormies". Nous les contemplons, elles séduisent parce qu'inertes, leurs maximes d'action sonnent comme désuètes. Leurs arrières-fonds théoriques, étayant leur crédibilité ou leur efficacité, nous sont ou lointains ou étrangers. Le christianisme ne serait-il pas responsable de notre état d'indécision en dénonçant comme folie toute sagesse humaine ?

Ce questionnement explique l'organisation du cahier autour de trois axes : faire mémoire, exposer, risquer.

Faire mémoire : trois sagesse ont été choisies dans ce but, la lyonnaise dont Maurice Jourjon souligne avec humour le caractère pratique et rusé, la chinoise à la profondeur de laquelle nous initie Georges Python, l'africaine que présente avec chaleur Sidbé Semporé. Le lecteur jugera si ce sont de "belles endormies".

Exposer : la Bible est de sens multiple. La sagesse y est à la fois acceptée et relativisée. Philippe Abadie inscrit la sagesse hébraïque dans le cadre de la sagesse antique, égyptienne ou proche-orientale. Jacques Trublet nous montre combien la cohabitation de la sagesse profane et de l'inspiration yahwiste est délicate dans le livre des Proverbes. Pierre Bühler établit que la dénonciation de la sagesse dans le Nouveau Testament par la folie de la croix, ne l'exclut pas, mais la situe en sa juste place.

Risquer : en un temps où s'effondrent les utopies, les sagesse réapparaissent timidement dans la brèche ainsi ouverte. Jacques-Yves Bellay médite sur ce nouveau statut d'une sagesse finie, sans cesse se renouvelant. Gérard Rolland, prenant acte du vide présent, discerne dans l'errance non pas motif à désespoir, mais la matrice d'une autre sagesse. Ils rejoignent tous deux la conviction de Lao-Tseu : "Trente rayons se joignent en un moyeu unique. Ce vide dans le char en permet l'usage". Et celle des Evangiles pour lesquels le tombeau de Jésus fut reconnu vide.

Les auteurs de ce numéro :

Philippe ABADIE, professeur d'exégèse à la Faculté de théologie de Lyon.

Jacques-Yves BELLAY, directeur de l'Institut P. Cézanne, Centre pour jeunes sourds, Fougères.

Pierre BÜHLER, professeur de théologie systématique à la Faculté de théologie protestante de Neuchâtel.

Maurice JOURJON, professeur émérite de la Faculté de théologie de Lyon.

Georges PYTHON, dominicain, Fribourg.

Gérard ROLLAND, aumônerie universitaire de Genève.

Sidbé SEMPORÉ, dominicain, Directeur de la revue *Pentecôte d'Afrique*, Ouagadougou, Burkina Faso.

Jacques TRUBLET, jésuite, professeur d'Ancien Testament au Centre Sèvres, Paris.

Une sagesse très pratique : la lyonnaise

"Ne lui demande rien, il a mal à la main qui donne". La sagesse lyonnaise, présentée non sans humour par un Stéphanois, ouvre la polyphonie par une mise en garde : même le geste généreux est habité de mesquinerie. Locale et populaire, cette sagesse n'est pas une morale transcrivant dans le quotidien une loi idéale ; elle est ruse avec la vie, elle incite à la pratique prudente des relations humaines jugées en termes d'intérêt. Elle célèbre le bien-vivre tout en cultivant le scepticisme : "ce qui est le plus difficile au monde, c'est de connaître le vrai du vrai et le pourquoi de la chose".

Ma première rencontre avec la sagesse presque insulaire lyonnaise remonte à une lecture du livre de Lucien Romier, *Explication de notre temps*. Il y est dit que lorsqu'on voit un Lyonnais triste (mais comment en voir un qui ne soit pas tristounet ?) et qu'on s'efforce d'obtenir de lui quelque confiance (mais pourquoi se montrerait-il impudique à votre égard ?), on obtiendra peut-être en un soupir cette réponse "Je viens de perdre un million" (de francs Poincaré sans aucun doute, voire de francs Germinal An XI). Romier commente cet aveu d'une phrase : "Il faut comprendre : je viens de perdre l'occasion de gagner un million".

Histoires de la Presqu'île

Aux Brotteaux déjà, on risque de ne plus les comprendre, car ce quartier des Brotteaux est de bourgeois parvenus. Histoires vraies, incontestablement, que résume celle du million apporté à l'œuvre missionnaire lyonnaise et qu'on abandonne volontiers à condition de retrouver la boîte à chaussures qui enveloppe le trésor et qui, elle, peut à nouveau servir, alors que l'argent comme l'honneur et les allumettes, une fois seulement on s'en sert.

Peut-être le prêtre lyonnais, né natif de Lyon, est-il par excellence un sage presqu'insulaire ? Il est l'Eglise au confluent, mais pas du tout l'Eglise du confluent. Car, si de lui ses paroissiens peuvent dire "il est de notre bord", c'est justement parce qu'il ne se sent pas du tout parachuté, même s'il vient d'ailleurs. Ainsi pourra-t-il dire, en leur propre langage, à ses ouailles leurs quatre vérités qui se nomment Mathieu, Marc, Luc et Jean.

Quelle sagesse ?

De quoi donc est faite cette sagesse ? Sagesse de classe, aurait-on envie de dire ; mais si on veut, au sujet du prêtre en la presqu'île, éviter les grands mots que lui-même récuse, on ne fera pas appel à son désintéressement incontestable, à son absence de revenus qui fait que point d'impôts il ne paie et circule sans billet dans autobus et métro, lorsqu'il est d'un certain âge ; on verra plutôt en lui une sorte de bourgeois ruiné et qui sait la valeur de l'argent dont il se passe, comme il s'accommode (fort bien ?) d'un minimum de confort et d'un manque d'hygiène dans un presbytère où un clochard serait à l'aise, à condition d'ignorer chez qui il est.

C'est vrai qu'il y a là-dessous quelque sagesse : persuasion que peu de choses sont requises pour le bonheur de l'homme, à condition de savoir dépenser pour la gloire de Dieu. Mais, d'où viennent cette impertinence masquée de politesse, ce langage qui semble ignorer tout autre registre que l'ironie, et ce silence parfois qui semble un désaveu envers ceux qui vous entourent ? Un jour, dans une Poste, au temps de la soutane, n'arrivant pas à obtenir un mot d'un prêtre qu'il taquinait de propos gentiment anticléricaux, un habitué des cafés populaires arracha tout de même à sa victime un sourire esquissé en déclarant à tous d'un ton de confiance : "les prêtres sont avares cette année !"

Terminons-en avec le clergé

Si on me demandait quel est le dicton lyonnais que je préfère, je répondrais, avec l'accent de Saint-Etienne "Les Stéphanois sont braves, mais les Lyonnais sont courageux". C'est vrai, et j'aurais mauvais goût à insister sur le côté bon enfant de mes compatriotes, ni d'ailleurs sur le redoutable sérieux de mes confrères. Je déplorerais plutôt que, comme il y a deux diocèses, les braves ne soient plus mêlés aux courageux. Etant resté dans le diocèse où je fus incardiné (Lyon), j'ignore ce qui se passe dans le diocèse de Saint-Etienne. Mais il me semble que risque de manquer à mon diocèse de Lyon non pas la bonhomie stéphanoise, mais cette sagesse qui consiste à ne pas aller jusqu'au tragique dans les options courageuses. Je n'en dis pas plus, non par crainte de quelque polémique, mais plutôt pour en appeler à cette autre forme de sagesse lyonnaise, celle des pentes de la Croix-Rousse, celle qui vient des Canuts.

L'enracinement : les canuts

Les mythes et l'histoire se bousculent qui risquent de faire mal parler de cette sagesse des Canuts. Mythe des deux collines (Fourvière et Croix-Rousse) par exemple, qui peut-être nous vient de Michelet ; histoire des rapports de Lyon, capitale de la Gaule, avec la capitale de la France ; histoire aussi du Lyon des Canuts de la Croix-Rousse qui ne fit pas peur seulement à la bourgeoisie lyonnaise, mais à la France bourgeoise. (On peut les voir encore, ces forts que l'on imagine dus à Vauban et qui sont dirigés contre la Croix-Rousse, comme si Lyon avait eu sa Commune et l'avait eue - soyons lyonnais ! - avant Paris).

Je voudrais, sur ce point, tout de suite faire une remarque. Ce que nous venons d'évoquer, sans prétendre d'ailleurs à la rigueur historique, pourrait faire classer la sagesse lyonnaise (un Stéphanois a plutôt envie de dire croix-roussienne) parmi les sagesse de classe. Et certes, on peut citer : "Le fabricant mange quand il a faim, le canut quand il a pain", qui dénonce la facilité de vie de celui dont le tisserand dépend et qui, en quelque sorte, lui confisque son travail jusqu'à prendre ce nom de fabricant alors que c'est le canut qui fabrique ! Pourtant, il semble que ce constat d'une injustice fondamentale et d'une malhonnêteté foncière ("On ramasse pas des argents à regonfle sans les tirer de la poche à quelqu'un") aboutisse plutôt à une résignation qu'à une révolte : "Je

me pense que si, sur cette terre, une fois d'hasard, c'étaient ceux d'en haut qui soyent en bas, et ceux d'en bas qui soyent en haut, eh ben le monde serait quasiment pareil". Il y a, dans la sagesse croix-roussienne, pas mal de bravoure à la stéphanoise et notamment cette hiérarchie des valeurs qui place très haut le boire et le manger. Le passementier et le mineur stéphanois se reconnaîtraient (se sont reconnus) dans : "Vaut mieux prendre chaud en mangeant, que froid en travaillant" ou dans le fameux "Au travail on fait ce qu'on peut, mais à table on se force". Incontestablement cette sagesse se reconnaît et se juge dans le repas entre hommes (le mâchon). Il semble bien, en effet, que les plaisirs de la bouche soient l'expression d'une sagesse : "Avisé un peu, gone. T'as deux yeux, deux oreilles et qu'une bouche, pas vrai. A donc c'est qu'il faut parler à cha peu, voir et écouter à regonfle".

Quant aux plaisirs de l'amour, ils ne sont pas une mesure de sagesse, leur futilité exige une sagesse préalable : "Pour ce qu'est de la chose de l'amour, n'y sois pas regardant, parce que, vois-tu, que t'en use ou que t'en use pas, ça s'use". D'ailleurs, chaque quartier de Lyon a sur ce point sa spécialité :

*"Cherches-tu femme fidèle et douce
Prends la ficelle pour la Croix-Rousse.
Si te la veux vive et gentille
Prends le tramevet de la Guille.
Si te l'espère sage et pas fière
Grimpe de pied jusqu'à Fourvière."*

Sans oublier ce conseil : "Si tu prends femme, ne la prends pas borgnasse. Si tu la prends borgnasse, ne la prends pas catolle (bigote). Si tu la prends catolle, au moins qu'elle aye de quoi".

Toutefois, le mythe des deux collines étant ainsi nié par leur compagnonnage en la même recherche qui n'est ni de travail ni de prière, il faut respecter les valeurs et les finalités "si tu veux bonheur et paix, remplis ta cave de beaujolais". Il se peut que par son expression littéraire, sa bible (*La plaisante Sagesse Lyonnaise* à travers ses maximes et réflexions recueillies par Catherin Brugnard), le livre des Proverbes croix-roussiens soit bien davantage à classer parmi les témoignages professionnels ("Pour bien lisser le velours faut pas rien le prendre à re-

brousse-poil") dont l'idéal n'est pas révolution, mais savoir-faire (*sophia*, tout simplement) : "Un qui parle de son métier et le connaît, les autres n'ont rien à dire". Une telle sagesse est plutôt le principe créateur des petites gens d'un Georges Simenon que de la fresque de militance et d'amitié révolutionnaire d'un Doléans.

Comparaisons

Parvenues à ce point, nos pensées s'égareront à faire des rapprochements - mais ne pas les faire, serait-ce sage ? La sagesse du saute-ruisseau parisien a donné Gavroche et Gavroche est jovial. Vallès, à son sujet, déclare cependant : "La Commune a tué la joie de Gavroche". Gavroche ne peut plus rire. Gavroche, dans ce cas, serait à tout jamais mort sur les barricades et il est bien vrai que ni le Poulbot, ni le Titi ne sont ses héritiers culturels. Pourquoi et comment le Canut a-t-il survécu en une sagesse à son écrasement ? D'où lui vient d'être, à sa manière, sage de la bravoure du Stéphanois ? Il résiste fort bien en sa vitalité à toute explication type Sully-Prudhomme : les métiers bourdonnaient, ou Charles Péguy : il ne rempaille les chaises d'aucune cathédrale. La liberté ou la mort, bien sûr, mais "mieux vaut un œuf en paix qu'un bœuf en guerre".

Je crois savoir d'où vient au passementier stéphanois cette sorte "d'à quoi bon aller plus loin, buvons un coup". Il est un mot de la colline des Capucins ou du Clapier ou du Panassa que Jean Guitton a relevé et qui est digne des pentes de la Croix-Rousse : "On est tellement malheureux que c'en est rigolo". Pourquoi en est-ce rigolo ? Parce que tout Stéphanois savait que sa ville, c'était la mine, et sa vraie culture, la tragédie de la mine. Il suffit d'avoir eu la grâce d'un camarade mineur pour réaliser que ce jeune homme aux yeux de charbon se rencontre autant, et mieux peut-être, dans quelques lettres de Vincent Van Gogh à son frère Théo sur les mineurs du Borinage que dans *Germinal*. Il est vraiment non pas un personnage, mais une personne de tragédie. Incapable de parler comme un Cocteau aurait su le faire parler, il pouvait du moins dire à son paysan de copain régimentaire : "Nous, c'est encore mieux que vous. Nous, on travaille le dessous de votre terre et elle nous tombe sur la gueule".

Nous sommes loin de la sagesse lyonnaise ? Ce n'est pas sûr. La

révolte matée fonctionne peut-être comme une autre tragédie de la mine. Le Canut en tire la conviction qu'aucun progrès ne peut conjurer cette menace capitale... Alors il faut bien prendre tous les moyens de défense possibles. Le calembour d'abord, dont le bourgeois se gausse, mais qu'assez vite il adopte, très fier de ne connaître telle personne dont on lui parle "ni des lèvres, ni des dents". Le calembour qui est l'enfance retrouvée : cette dame qui a sa tourmente, alors qu'une stupide littéralité ferait croire que tout bêtement elle monte à sa tour ; cette justice qui n'est qu'une rivière borgne, une Saône sans Rhône, et le maître voudrait que l'on comprît que la justice est différente selon les pays ! Et ce Jésus qui est misère et corde si toutefois l'on prie. Et n'est-ce pas de quelque cours d'éducation sexuelle qu'un gône a retenu qu'il ne fallait pas courir deux lèvres à la fois ?

On pourrait remplir des pages de cette sagesse de bas-étage (à Lyon, d'entre-sol), qui ressemble étrangement à la cuisine lyonnaise, faite elle aussi d'abats et dont le Président Herriot, après s'en être régalé, reconnaissait pourtant qu'en raison de son origine peu glorieuse et presque malodorante, elle lui rappelait la politique (celle de la Troisième République, bien sûr). Montons plus haut et faisons un aveu.

Humour original

Quand ai-je apprécié l'humour lyonnais ? Quand j'ai constaté - ô merveille - que rassemblé en un ouvrage, il ne décevait pas. Que c'est peu drôle de lire à l'affilée les meilleurs traits d'esprit d'un Tristan Bernard ou d'un Sacha Guitry ! Rarement ces perles font un collier. Peut-être parce que c'est un assemblage de mots occasionnels qu'aucune autre raison que leur éclat passager ne fait vivre. Une sagesse fait vivre l'humour lyonnais et même, sans doute, explique qu'il n'est pas humour au sens strict (très peu *british*, en tout cas) et que, si ironie il y a, elle est un peu inclassable. Oui, il s'agit vraiment d'une sagesse, avec ses proverbes et ses symboles, sont "quant à soi" - un Lyonnais écrirait un Kant à soi ! Certains, à la découvrir, diront simplement que toutes les bourgeoisies se ressemblent (peut-être le lecteur de Calixte pensera-t-il ainsi). Mais on ne peut conclure de la sagesse lyonnaise que la classe ouvrière existe et qu'on l'a rencontrée.

On pourra reprocher à notre évocation de n'être pas celle d'un por-

teur de cette sagesse, et c'est très vrai que je ne suis ni de naissance, ni de formation, de cette maison lyonnaise hospitalière à ceux qui sont dedans et inouverte au passant. Je n'y suis pas pourtant par effraction, mais en raison d'un ministère, et le prêtre, à Lyon, n'est pas un étranger. Il est quelque peu *a priori* considéré comme étant ce que prétendent être tant de vrais Lyonnais : lointain, mais authentique, cousin du Curé d'Ars. D'ailleurs, s'il fallait me faire pardonner de n'être pas de cette "Porte de soie et d'or s'ouvrant sur la Provence" (le non-lyonnais Edouard Herriot *dixit*) et donc d'être étranger à mes propres propos, il me suffirait d'invoquer la Sagesse lyonnaise elle-même, à laquelle j'accorde, enfin, la majuscule :

"Tout le monde peuvent pas être de Lyon.
Il en faut ben d'un peu partout."

Maurice JOURJON

la vie *spirituelle* évoque en 1993

LES ÂGES DE LA VIE

- * Devenir comme des enfants ?
- * Jeunesses
- * Maturité
- * Le grand âge
- * Thomas d'Aquin,
maître de vie spirituelle

Avec, pour les deux premiers numéros, des articles de M. Albaric, S. Légasse, D. Cerbelaud, Sr Marie-Françoise de Jésus, Sr Suzanne o.p., I. Cauchelin, P. Jacquemont, M. Maddux, J.-G. Ranquet, Y. Christe, M. Pinchon, G. Chalvy, H. Ponsot, J.-M. Petitclerc, G. Hourdin, Sr M. Léna.

POUR VOUS ABONNER A LA VIE SPIRITUELLE

à découper ou à recopier et à renvoyer à

"La Vie Spirituelle", BP 65 - 77932 PERTHES Cedex

Tél. : (1) 64.38.05.85

NOM (en majuscule)

Prénom

Adresse

Code Postal Localité

Je m'abonne pour un an (5 numéros) à "La Vie Spirituelle" et vous envoie ci-joint la somme de :

France : 230 F

Etranger : 280 F

Le numéro : 49 F

par CCP EDITION DU CERF, Paris 426395 D

par Chèque bancaire

par Mandat

Une sagesse cosmique : la chinoise

Tchouang-Tseu écrivait au IV^{ème} siècle avant Jésus-Christ : "Tout le monde connaît l'utilité de l'utile, mais personne ne sait l'utilité de l'inutile". La sagesse chinoise dépayse et harmonise : elle dépayse par les racines cosmiques de sa visée et sa rupture avec le train violent et mercantile de l'histoire ; elle harmonise par sa volonté d'inscrire dans la pratique la loi du Ciel qui est sincérité.

"Peu de gens arrivent à se dilater à la mesure du Tout (l'Univers) ou à se modeler sur le vrai visage de l'esprit (de sa clarté). De là l'obscurcissement et le peu de développement de la doctrine sur Sagesse intérieure et royauté extérieure" (Chuang tzu, ch. 33, 21-22). La sagesse est ainsi une vision cosmocentrique, plus qu'anthropocentrique : "Le sage est celui qui comprend la nature des choses, vit en harmonie avec elle et répand sa vertu merveilleuse au sein de l'univers." (Dict., n. 4338). Disons que dès qu'il y a la sagesse à l'intérieur, il y a spontanément rayonnement royal à l'extérieur, dans le sens du proverbe : "Le musc tout naturellement répand son parfum, pourquoi faudrait-il l'exposer au vent ?" (n.724) ; ou de cet adage : "Qui se livrera à l'extériorité perdra l'intérieur, qui gardera l'intériorité obtiendra par surcroît l'extérieur".

Le lien au cosmos

L'homme s'insère et se profile sur la grande toile de fond de l'émanation du monde et de sa résorption, selon le poème cosmogonique majestueux du Houai nan tzu (IIe s. avant J.-C.) : *"Jadis, dans le temps qui fut avant Ciel et Terre, existait seule l'Image invisible (l'Un ou le Tao). Là vivaient deux esprits l'un à l'autre mêlés : l'ordonnateur du Ciel et le constructeur de la Terre. Ô Immensité, on ne sait jusqu'où fuient tes limites. Ô déferlement, on ne sait où ton mouvement s'apaise. Mais voici que s'opère la distinction du Yin et du Yang, que s'effectue l'écartement des huit pôles, que se constitue le couple du Dur et du Mou ; alors les Dix Mille êtres (= tous les êtres) font leur apparition. Les souffles grossiers servent à faire les animaux ; les souffles légers et subtils servent à faire les hommes. Ainsi donc l'esprit (émanation) des souffles légers et subtils est propriété du Ciel tandis que l'ossature (le corps) est propriété de la Terre. Chaque élément retournera à son origine (Ciel et Terre).*

Voilà pourquoi les Sages (ou les Saints antiques) prirent le Ciel pour leur modèle, se conformèrent à la nature qui était en eux et se gardèrent de l'emprise de ce qui est vulgaire comme de l'illusion des enseignements humains. Du Ciel, ils faisaient leur père et de la Terre leur mère (parce qu'ils les reconnaissaient comme les auteurs des jours qui étaient alloués à leur individualité d'homme). Du Yin/Yang, ils faisaient leur corde maîtresse et des Quatre Saisons leur dévidoir... L'homme est en symbiose intime avec le Ciel et la Terre." (Traité VII, 1a, Larre, pp. 53-55, 181). Ce poème est d'inspiration taoïste.

Tout un jeu de correspondances marque nettement que l'homme est dans une communauté de vie avec le Ciel et la Terre. Si l'on inclut la portée des couleurs et des orientés qui sont en relation avec la théorie des cinq éléments, on aboutit au tableau suivant des correspondances : les sens externes : yeux, narines, bouche, oreilles, cœur (comme organe des sens) ; les viscères (organes internes) : poumons, reins, vésicule, foie, cœur (viscère souverain) ; les courants (en relation avec les saisons) : souffle, pluie, nuées, vent (de printemps), tonnerre ; les éléments : feu, eau, métal, bois, terre ; les couleurs : rouge, noir, blanc, vert, jaune ; les directions : sud, nord, ouest, est, centre. (Ces facteurs ne sont pas conçus d'un point de vue purement matériel, mais d'un point de vue dynamique, comme énergie et souffle). Le Chinois est très

sensible au jeu de ces influences conjuguées. Ainsi le calendrier est de grande importance, car il est une boussole pour se diriger dans le temps. Pour agir convenablement, il faut d'une part être attentif au moment opportun que dicte le Ciel, et au lieu favorable que détermine la terre. Quand il s'agit d'édifier une maison ou de construire un portail, il faut consulter les huit trigrammes fondamentaux du manuel de divination qu'est le Yi King. Il incombe à l'homme, d'autre part, de faire fructifier les talents reçus du Ciel et de la Terre : *"Le Ciel ne donne pas sans raison la vie à l'homme, la terre ne produit pas d'herbe sans racine ; les talents que le Ciel m'a donnés doivent avoir leur emploi"*. (Pr. n.627 et n.628). Que la conduite de l'homme n'offense donc pas le Ciel : *"Qui offense le Ciel n'a plus aucun recours"* (Pr. 241) !

Une éthique céleste

Le second sage de Chine, Meng tzu (Mencius, 372-289 avant J.-C.), illustre lumineusement la doctrine d'une éthique enracinée dans le Ciel. *"Le premier sage, K'ung fu tzu (Confucius, 551-479 avant J.-C.), avait dit qu'il fallait se vaincre soi-même et avait exposé quelques principes d'une morale tirant sa ligne de conduite exclusivement d'une règle extérieure, l'ensemble des principes rituels transmis par les Saints. Meng tzu, au contraire, chercha à la morale un principe "interne", c'est-à-dire inné ; pour lui la nature humaine est originellement bonne : à la naissance, le cœur du petit enfant est pur et ne se corrompt que peu à peu. Influence indirecte d'une psychologie taoïste : mais alors que, pour les taoïstes, la nature de l'homme était le Tao lui-même qui n'est ni bon ni mauvais, mais neutre, pour Mencius, c'est ce que le Ciel a "mis en nous", et qui est nécessairement bon puisque le Ciel ne peut rien nous avoir donné de mauvais. Aussi l'homme de grandeur morale est celui qui a conservé "son cœur de petit enfant", c'est-à-dire la simplicité originelle et la bonté naturelle."* (H. Maspero, La Chine Antique, p. 465). Meng tzu a intériorisé le confucianisme.

Un texte ancien, le Livre des Odes (Che King), avait déjà affirmé cette vérité : *"Tout homme reçoit du Ciel, avec l'existence, les parties constitutives de son être et la loi qui doit régir ses actions. Il a en son cœur la loi naturelle et, par suite, il aime la vertu dont il connaît la beauté... Le Ciel éclaire l'intelligence de l'homme."* (III, III, 6 ; III, II, 10, Couvreur, p.399 et p. 372).

Voici, maintenant, comment Meng tzu explicite sa pensée. Il y a quatre sentiments innés dans le cœur de l'homme qu'a imprimés le Ciel : le sentiment de sympathie ou de compassion, le sentiment de honte du mal (commis par soi-même ou par autrui), le sentiment de déférence et de modestie, le sentiment ou sens du vrai et du faux. Ces sentiments s'expriment d'une façon spontanée, sans motifs prémédités. Prenons le cas du sentiment de sympathie ou de compassion : *"Voici pourquoi je dis que tous les hommes ont un cœur qui ne supporte pas de voir souffrir : à la vue soudaine d'un enfant qui va tomber dans un puits, tout homme éprouve un sentiment de peur et de douleur. Ce sentiment n'est pas motivé par des relations intimes avec les parents de l'enfant, ni par le désir de s'attirer des éloges de la part de compatriotes et d'amis, ni par le risque d'encourir une mauvaise réputation, mais parce que sa nature est ainsi. Cet exemple nous montre que celui-là ne serait pas homme dont le cœur ne connaîtrait pas la compassion, ou n'aurait pas honte de ses fautes et horreur des fautes d'autrui, ou ne saurait rien refuser pour soi et rien céder à autrui, ou ne mettrait aucune différence entre le bien et le mal"* (IIa, 6, Couvreur, p. 375).

Les quatre sentiments innés au cœur de l'homme sont l'ébauche des quatre grandes vertus et permettent d'affirmer que la nature humaine a des capacités originelles bonnes. L'éclosion des vertus à partir des sentiments innés se dessine ainsi : *"La compassion est le principe de l'amour d'humanité (bienfaisance, altruisme) ; la honte et l'horreur du mal est le principe de la justice (sens de son devoir et des relations avec les hommes) ; la volonté de refuser pour soi et de céder à autrui est le principe de l'urbanité (du respect religieux) ; l'inclinaison à approuver le bien et à réprouver le mal est le principe de la sagesse (prudence). Tout homme a naturellement ces quatre principes, comme il a quatre membres."* (IIa, 6, Couvreur, p.376).

Un autre texte dénote une vision de sagesse plus globale et plus unifiée : *"Les goûts sont communs à tous quand il s'agit pour le palais d'apprécier les saveurs, pour l'oreille les sons, pour les yeux la beauté sensible. N'y aurait-il pas aussi une appréciation commune pour les choses de l'esprit ? Oui, c'est celle qui estime l'ordre total et le devoir moral (qui s'harmonise avec cet ordre). Les sages l'ont saisi."* (VIa, 7, Couvreur, pp.567-568). Le sens de l'ordre total, inné à l'homme, lui dicte son devoir moral particulier. Les derniers appendices du Canon Divinatoire (Yi King) insistent aussi sur la nécessité pour l'homme de

se conformer à l'ordre naturel, de prendre conscience de la place qui lui est assignée dans l'ensemble de l'univers (et de la société), et des devoirs particuliers de justice qui en découlent pour chacun selon son lot.

Le Ciel et la Voie

Les valeurs morales immanentes au cœur de l'homme font que la Voie lui est tout proche : cherchez et vous trouverez. *"La Voie morale est tout proche, alors que certains la cherchent bien loin ; sa pratique est facile alors que certains la cherchent dans des œuvres difficiles."* (IVa, 11, Couvreur, p.473).

Dès lors, pratiquer la voie morale, et cultiver le Ciel ne font qu'un : *"Celui qui va jusqu'au bout de son cœur connaît sa nature d'homme. Connaître sa nature d'homme, c'est alors connaître le Ciel. En gardant son esprit et en nourrissant sa nature, c'est en cela qu'il sert le Ciel. Ne sois pas tiraillé par la longévité et par la mort. Cultive ta personne en t'en remettant à ce qu'a fixé le destin."* (VIIa, Couvreur, p.607).

Avec le concours du Ciel, l'homme est ainsi l'agent de son destin par son agir humain. Si les choses extérieures à l'homme, tels que les événements, les circonstances de vie, les conditions de fortune, ainsi que la vie sensible et les objets des sens dépendent avant tout de la volonté du Ciel, les biens intérieurs et spirituels de l'homme (sa partie noble) et leur développement dépendent aussi de l'homme et non purement de l'intervention du Ciel, encore moins de la fatalité, car si le Ciel accorde à l'homme la dignité de cause subordonnée en l'ayant gratifié au départ des principes de bien, l'homme devient vraiment agent de sa vie morale et non seulement instrument ou occasion. C'est ainsi qu'il faut comprendre quelques textes difficiles, d'autant plus qu'ils sont polémiques (contre les hédonistes ou contre les adversaires de l'innéité des principes vertueux : 7a, 2 ; b, 33 ; 7b, 24).

L'éducation de la sensibilité

Il a été question jusqu'à maintenant de la partie noble de l'homme, de son esprit et de ses racines vertueuses. Mais qu'en est-il de sa partie sensible avec ses tendances et appétits naturels ? Meng tzu en parle

avec humanité et avec franchise : il faut la respecter puisqu'elle est naturelle, tout en la subordonnant et en l'harmonisant à la partie noble en un organisme bien équilibré : *"L'homme aime toutes les parties de son être sans exception. Parce qu'il les aime toutes, il doit les soigner toutes sans exception. Parce qu'il n'y a pas un pouce de sa peau qu'il n'aime, il n'y a pas un pouce de sa peau qu'il ne soigne. Pour savoir s'il soigne sa personne bien ou mal, le seul moyen n'est-il pas de faire réflexion sur lui-même ? Car l'organisme a des parties nobles et des parties viles, des parties importantes et des parties moins importantes. L'homme ne doit pas soigner les petites au détriment des grandes, ce qui serait d'un homme vulgaire."* (6a 14, Couvreur, p.576).

Une analyse très fine de la connaissance sensible est très éclairante à ce sujet. Si l'homme suit aveuglément les sens, il se rend semblable à une chose (un vrai phénomène de chosification) ; il se rend semblable aux choses qui sont l'objet des sens : *"Les oreilles et les yeux n'ont pas pour office de penser (la réflexion est l'apanage de l'esprit), et ils s'obscurcissent au contact des choses (qui sont leur objet). En effet, quand une chose entre en contact avec une autre chose, elle est entraînée (attirée) tout simplement. La fonction de l'esprit est la réflexion, et c'est la réflexion qui opère la vraie saisie (de la réalité), tandis que sans la réflexion il n'y a aucune saisie (aucun aboutissement). Cet esprit est ce qui nous a été donné par le Ciel ; que l'homme stabilise d'abord fermement cette partie majeure de lui-même et sa partie mineure sera incapable de l'en dépouiller. C'est là la grandeur de l'homme."* (6a, 15, Couvreur, p.578).

La maîtrise du souffle vital

Il est aussi un équilibre à réaliser dans l'homme entre la volonté et le souffle vital, dont les influences sont conjuguées. Le souffle ou l'énergie vitale est une conception bien chinoise qu'il est assez difficile d'expliquer. Selon une vue chinoise, la production et la transformation de l'univers sont dues à une énergie originelle, à un souffle primordial, un potentiel indéfini qui n'est ni matière ni esprit ; toute chose n'en est qu'un aspect ou une condensation et concrétion plus ou moins grande. Le souffle originel a commencé par se différencier en un souffle pur et léger, le Yang, qui est monté et qui a fait le Ciel, et en un souffle opaque et lourd, le Yin, qui est descendu et a formé la Terre. Le souffle

vital qui anime le corps humain est l'expression concrète de ce dynamisme cosmique, vaste et profond, qui soutient tous les êtres. La volonté dans l'homme doit composer avec l'esprit vital (traduction anglaise : *physical vigour*), puisqu'il y a interaction entre ces deux facteurs. Là encore, Meng tzu traitera avec beaucoup de doigté les facteurs psychologiques : *"La volonté agit comme maître à l'égard du souffle vital ; et le souffle vital est ce qui inonde le corps ; la volonté est de première importance et le souffle vital vient en second. C'est pourquoi je dis : Bien gouverner sa volonté, ne pas brutaliser son énergie vitale. (Leur influence réciproque :) Quand la volonté s'applique à une seule chose, le souffle vital s'en émeut ; quand le souffle vital s'applique à une seule chose, la volonté s'en émeut. Ainsi, lorsqu'un homme trébuche ou court, l'énergie vitale est excitée, et à son tour elle agite et trouble l'esprit. Ce souffle vital est excessivement puissant et son action s'étend fort loin. S'il est correctement entretenu et n'est pas lésé, il remplit le Ciel et la Terre. C'est une énergie vitale qui est associée à la pratique de la justice et de la voie ; sans elle l'homme languit. Il faut qu'elle soit cultivée par des actes de vertu très fréquents."* (2a, 2, Couvreur, pp.363-364).

Une vertu centrale : la sincérité

Après cette judicieuse disposition et cette sage ordonnance des parties de l'organisme humain, il est instructif d'examiner une vertu maîtresse de l'édifice moral, car elle occupe dans l'œuvre de Meng tzu une place de choix : c'est la sincérité, prise dans toute son envergure. Elle est un pilier des autres vertus ; elle est l'image d'une perfection céleste ; elle est prise de conscience d'une dimension universelle de la personne.

Cette vertu signifie : être sincère, vrai, véridique (Dict. n. 350) ; elle ne concerne pas en premier lieu les relations avec autrui, mais un rapport franc et lumineux avec soi-même, avec sa vraie nature, avec une exigence de perfectionnement de soi : *"Celui qui est sincère, se perfectionne lui-même, et par voie de conséquence, perfectionne toutes choses."* (*L'Invariable Milieu*, 25, Couvreur, p.55). Un premier texte est typique du procédé chinois qui fait dépendre toute l'éthique de la nécessité de se perfectionner soi-même en étant sincère avec soi-même. Voici l'enchaînement logique de l'exposé : *"Si un subordonné n'obtient pas la confiance de ses supérieurs, il ne pourra pas gouverner le peuple (en ayant sa confiance). Pour gagner la confiance de ses supérieurs, il faut*

avoir la confiance de ses amis. Pour obtenir la confiance de ses amis, il faut prendre plaisir à servir ses parents. Pour satisfaire ses parents, il faut, en s'examinant soi-même, être en parfaite sincérité. Pour être sincère avec soi-même (ne pas démentir sa nature), il faut la clairvoyance de ce qui est bien." (4a, 12, Couvreur, pp.473-474).

Vient le rapport entre la sincérité de l'homme et la sincérité du Ciel, selon le texte de *L'Invariable Milieu* (20, 18) que cite Meng tzu : *"La sincérité est la Voie du Ciel, tandis que s'appliquer à la sincérité est la Voie de l'homme."* La Voie est ce qui fait qu'un être est ce qu'il doit être. Le Ciel est Ciel, parce qu'il est sincère ; étant sincère absolument, il ne va pas contre sa Voie, le Ciel ne dément pas sa propre nature. Dans l'homme, cette sincérité est une inclination, une vertu qui le pousse à réaliser sa Voie d'homme, à être vraiment homme. Mais cette inclination n'est pas également sensible en tous, ni infaillible. Seul l'homme parfaitement réalisé, c'est-à-dire l'homme qui aurait poussé à perfection ses racines de bien provenant du Ciel, atteindrait la sincérité absolue.

Enfin, un autre texte, assez elliptique, signale une dimension universelle de la sincérité : *"Toutes choses se rencontrent complètes en nous. Il n'est pas de plus grande joie que de trouver, en s'examinant, la sincérité (englobant toutes choses). Et nous sommes tout proches de l'accomplissement de l'amour d'humanité en nous efforçant de vivre la réciprocité (qui lie les êtres)" (7a, 4, Couvreur, p.609).*

L'amour d'humanité

Le sage sait se dépouiller pour l'acquisition de ces trésors de vertu : *"Occuper le centre de l'univers, gouverner les peuples des quatre Mers sont choses désirées par l'homme de bien, mais ce n'est pas en cela que réside sa joie. A sa vraie nature les grandes réussites n'ajoutent rien et la pauvreté ne soustrait rien, car c'est la part (le lot) qui lui a été assignée par le Ciel. Sa vraie nature consiste en amour d'humanité, en sens de la justice, en urbanité et en prudence ; ces vertus ont leur racine dans le cœur, mais transparaissent dans toute la tenue et le comportement extérieurs" (7a, 21, Couvreur, p.616).*

Les sources de la joie de l'homme honnête : *"Il y a trois sujets de joie pour l'homme de vertu et de talent, et la dignité impériale n'est pas*

de ce nombre. Le premier sujet de joie c'est que son père et sa mère soient tous deux encore vivants, et que ses frères aînés et cadets ne causent pas d'ennuis. Le second c'est qu'en levant les yeux il ne rougisse pas de honte devant le Ciel, et qu'en les abaissant il n'ait pas de honte devant les hommes. Le troisième c'est qu'il trouve dans l'univers des hommes de talent éminent et qu'il les forme à son enseignement." (7a, 20, Couvreur, p.615).

Quelques réflexions très censées, glanées dans la culture chinoise ajouteront une note très concrète aux élévations du sage. La plus haute expression de l'amour d'humanité est la piété filiale. Le culte des ancêtres est une manifestation marquante de la piété filiale qui vit son enracinement dans les générations passées, et le rôle de la femme qui préside à ce culte domestique ressort fortement. Prendre soin de son corps est un témoignage de respect pour les parents qui nous l'ont donné. Il ne convient pas qu'un père soit le maître d'enseignement de son fils car cela nuirait à la vraie relation filiale. Les relations humaines n'ont rien à voir avec la loi du marché qui ne vise que l'utilitaire. La suffisance appelle la ruine, la modestie se voit comblée. Les bienséances sont commandées par un sens très aigu de la pudeur de la personne, la trivialité avilit la personne. Entre amis, on considère ses biens comme communs, mais on ne badine pas avec la femme d'un ami. L'homme intelligent et désireux de s'instruire ne rougit pas d'interroger un inférieur. Qui n'a l'expérience de rien ne progressera pas en sagesse. Ne crains pas d'aller lentement, crains seulement de t'arrêter. La droiture ne tient pas compte des liens de parenté. Enfin, il vaut mieux, au tir à l'arc, centrer la flèche que de percer la cible, c'est-à-dire, l'adresse est bien supérieure à l'usage de la force.

Les deux ailes

Après ces réflexions jetées en vrac, une page, inspirée du taoïsme et ouverte au grand souffle de la nature et du Tao qui est son soufflet de forge, sera une bienfaisante conclusion. Toute âme chinoise a deux ailes, une aile que lui fournit le confucianisme allié à d'autres Ecoles, et une aile que lui assure le taoïsme. Cette page rassemble les lignes de force qui traversent le *Livre de la Voie et de sa Vertu* (Lao tzu) et qui ne manquent pas de sagesse. "1. *Savoir se contenter : l'avidité, cette perpétuelle insatisfaction, ne peut mener qu'au malheur. Un seul moyen*

de conjurer le péril : savoir s'arrêter à temps ; qui sait se contenter possède par là même la véritable richesse. 2. La non-rivalité et la non-violence. Rivaliser, c'est se faire des ennemis ; recourir à la violence, c'est appeler la mort violente ; il faut imiter l'eau qui, bienfaisante à tout être et rivale d'aucun, n'a point elle-même de rivale ; elle est faible et souple, mais pour entamer le dur et le fort rien ne l'égale. 3. L'amour de la bassesse, de l'humilité et de l'obscurité. L'orgueil qu'on tire de ses richesses, de ses honneurs, de ses succès et de ses mérites conduit tout droit aux calamités : "Qui sur la pointe des pieds se hausse ne tient pas debout, qui marche à pas glorieux ne fera pas long chemin". L'arbre élevé sera abattu. Regardons encore l'eau "qui séjourne aux lieux bas détestés des humains et cependant règne sur tous les fleuves" ; elle reste humble et cachée, s'acquittant de sa tâche sans se l'attribuer. N'est-ce pas là une preuve que "l'humilité est la racine de la grandeur et la bassesse le fondement de la hauteur ? Qui atteint à la véritable humilité, s'oublie lui-même, accueillant la disgrâce comme une agréable surprise qui ne peut plus l'affecter". 4. Aimer les hommes sans acception de personne. Faire preuve d'une bienveillance universelle à l'égard des méchants comme des bons, car "la Voie du Ciel ne montre aucune préférence dans sa dispensation du bien". Conquérons notre ennemi en le traitant en ami." (Lao tzu, pp.30-32).

Pierre PYTHON

Ouvrages cités :

- **Le Dictionnaire français de la langue chinoise**, préparé par l'Institut Ricci, Paris, 1976.
- Claude LARRE, **Le traité VII du Houai nan tzu**, Variétés sinologiques (Nouvelle Série n.67), Institut Ricci, Paris, 1982.
- Concordance to Chuang tzu, **Sinological Index Series Supplement**, No.20, Harvard University Press, 1956.
- **Les quatre Livres**, IV. Oeuvres de Meng tzu, trad. par Séraphin Couvreur, Textes de Chine, Cathasia, Les Belles Lettres, Paris, 1913-1916.
- Henri MASPERO, **La Chine antique**, PUF, Paris, 1965.
- LAO TZU, **La voie et sa vertu**, trad. par Houang-Kia-Tcheng et Pierre Leyris, Ed. du Seuil, Paris, 1949.
- Claude LARRE, **Les Chinois**, Editions Lidi, Paris, 1981.

Sagesse en flammes

On parle souvent de la "Sagesse africaine", et l'on connaît dans les villages, les quartiers des villes et même à la tête des Etats quelques personnages parés du titre envié de "sages". Malgré la difficulté qu'il y a à repérer aujourd'hui, dans nos sociétés désarticulées, les manifestations significatives de la Sagesse africaine et à en fixer le contenu et les contours précis, une telle réalité, venue du fond des âges et consignée dans la mémoire et les réflexes des peuples, n'en continue pas moins à influencer les comportements et les options d'un grand nombre. On formule ici le vœu que cette richesse des peuples ne soit pas perpétuellement vouée à l'oubli.

*"Un vieux qui meurt en Afrique,
c'est une bibliothèque qui brûle"
A. Hampâté Bâ*

La parole du vieux sage malien, mise en exergue au présent article, situe très exactement le destin douloureux de la Tradition et de la Sagesse africaines depuis un demi siècle.

En effet, il est devenu banal de constater que la longue chaîne de la Tradition africaine, et l'arbre puissant qui, tel un baobab, symbolisait fièrement la Sagesse millénaire des peuples de la Nigritie, se sont embrasés au contact de la civilisation radio-active de l'Occident et de l'avancée foudroyante des religions nouvelles. Ce qui constitua jadis le cœur vibrant d'une incroyable mosaïque de cultures, et perpétua, pour des peuples en quête de survie, une vision du monde signifiante et opérante, se consume aujourd'hui inexorablement sous le choc de la "modernité" triomphante, et seuls les nostalgiques invétérés pour qui le passé représente une valeur refuge en temps de désarroi se soucient encore de recueillir les cendres d'une Sagesse crépusculaire.

"...Eppure si muove..."

Il faut en effet se rendre à la raison : la Sagesse africaine, cette constellation d'étoiles qui guidait les peuples des savanes et des forêts dans la nuit des siècles, subit aujourd'hui le sort des traditions qui l'ont engendrée et exprimée, et qui, avec le temps, se dissolvent et se disloquent. L'expérience des anciens, - la sagesse des "vieux" -, ne constitue plus pour les générations actuelles la norme référentielle prioritaire capable d'inspirer les idéaux, d'orienter les choix, de stimuler les existences. Il ne s'agit en rien d'une désaffection calculée, ni d'une contestation programmée de la part des jeunes d'aujourd'hui. La confrontation entre un ordre ancien s'auto-régénérant en vase clos et une vision nouvelle basée sur l'idéologie du progrès indéfini et sur la remise en question du passé dans sa globalité a tout simplement déstabilisé les axes vitaux d'un système fragilisé et provoqué l'implosion des valeurs référentielles et normatives. Celles-ci se retrouvent soudain disqualifiées et vouées à la fossilisation dans les oubliettes de l'histoire contemporaine.

Et pourtant, malgré les symptômes apparents d'une mort annoncée et les syndromes d'une mutation quasi ontologique, la Sagesse africaine, tout comme la planète Terre de Galilée, est encore en mouvement dans les esprits et en rotation perpétuelle autour des points cardinaux de l'existence. Les individus et les sociétés se tournent spontanément en sa direction, surtout dans les situations de crise, comme pour puiser dans ses eaux dormantes les raisons de vaincre ou de mourir. D'où ce perpétuel recours à la "Sagesse africaine", invoquée à tort ou à raison comme une réalité mythique capable de dénouer les crises, de dédramatiser les conflits ou de rétablir l'harmonie. Quelque chose de cette Sagesse multiforme, que nous voudrions voir croître et fructifier comme un grand arbre aux innombrables floraisons, demeure comme un diamant indestructible fiché dans la mémoire vive des peuples et enfoui dans le silence poussiéreux des parchemins. Essayons de débusquer la Belle au bois dormant en sa double cachette.

La parole en cavale...

Au regard de la Sagesse africaine, la recherche de l'*harmonie* en toute situation apparaît comme la voie fondamentale vers le bonheur plein. Celui-ci résulte de l'accord de l'existence avec les dimensions vi-

sibles et invisibles de l'être-au-monde. La Sagesse africaine apparaît dès lors comme une quête d'harmonie, qui suppose implicitement des failles et des brisures dans le monde et dans les êtres, un ordre donné à déconstruire partiellement pour un nouvel ordre plus harmonieux. Elle consiste pour les humains à organiser la poursuite du bonheur, c'est-à-dire la quête humaine de longévité, de postérité, de prospérité et de sécurité, de telle façon qu'elle demeure solidement ancrée dans la chair du Présent et résolument ouverte sur l'Outre-Monde, celui de l'Avenir et de l'Invisible, celui de Dieu, des Ancêtres et des Forces spirituelles. Une telle Sagesse, qui ne vise pas à brutaliser le monde ni à saigner l'univers, entend principalement décupler en l'homme les forces constructives pour une heureuse convivence, le temps d'une vie.

Où peut-on voir apparaître le visage de cette Sagesse africaine sinon à travers l'attitude des vieux sages que l'on consulte encore en secret ou en grande pompe, à travers les multiples contes, dictons et proverbes laborieusement tissés et soigneusement transmis au cours des âges, à travers les multiples noms porteurs de messages qu'affectionnent les traditions africaines ? Nous choisissons de nous limiter ici aux *proverbes* pour camper la silhouette d'une Sagesse en mouvement. La plume du scribe est trop lente, et les discours des sages sont trop longs. Au contraire, le proverbe, fleur épanouie d'une longue expérience de vie, perle sertie dans l'écrin de la mémoire, dit vite et bien ce que mille sages ont vécu et consigné. Un proverbe vaut un livre, et pour les sages africains, il est véritablement "le cheval de la parole", le "tam-tam des sages" qui porte haut et loin un message de vie et de bonheur. Parmi les milliers de proverbes qui ont cours chez les peuples africains et malgaches, une petite centaine illustrera ici notre propos.

La Sagesse qui a produit ces raccourcis tonifiants est comme le sang versé des ancêtres des générations successives : "Tous les sages de l'Afrique ne transmettent en proverbes ou en contes que l'expérience multiséculaire de leurs ancêtres, après l'avoir soigneusement vérifiée dans leur propre famille" ¹.

1. L. MARCEL, *La Sagesse africaine. Ouvertures sur les Evangiles*, Paris-Fribourg, Ed. St-Paul, 1983, p. 196.

Un Dieu pour tous...

Il n'y a pas de Sagesse africaine - singularisons de la sorte la grande famille des sagesse tropicales et équatoriales - sans ouverture au divin et sans enracinement dans le "spirituel". En un sens, Dieu est pressenti comme la source de la Sagesse. Un proverbe bambara (Mali) n'affirme-t-il pas que *"Dieu seul est sage"* ? Quels que soient la conception ou les traits attribués à l'Être mystérieux, il est en filigrane ou en sur-brillance à l'horizon de l'existence. Le scandale du Mal renvoie au dernier Rempart du monde, à Celui qui seul en détient la clé. Pourquoi l'homme souffre-t-il ? La réponse d'un sage Mossi (Burkina Faso) est quelque peu surprenante... :

"Ainsi parla un vieil aveugle devant ceux qui prétendaient que Dieu vit en société.

"A vingt ans, j'épousai une femme et nous eûmes un fils qui nous assura un juste repos, assumant à lui seul les travaux des champs. Mais un jour, la mort nous priva brutalement de son soutien. Peu de temps après, je perdis également la compagne de ma vie. Enfin, Dieu mit le comble à mon malheur en m'envoyant la cécité. Je le dis : Dieu, s'il avait eu un ami ou un conseiller auprès de lui qui lui montrât l'excès de sa sévérité, n'eût pas agi de la sorte. Mais non, Dieu est seul, il vit seul ! Je ne l'en honore pas moins dans mon malheur."

Pour le sage africain, tout vient de Dieu, comme d'une source mystérieuse et lointaine : le bonheur attendu, et le malheur redouté. Le bien et le bienfait proviennent, en dernier ressort, de l'unique Bienfaiteur, à tel point que, pour les Mossi, *"le don de Dieu passe l'effort"*, l'aide de Dieu fait plus pour l'homme que tous les efforts qu'il déploie par lui-même. Selon les sages africains qui ont rendu Dieu présent à toutes les circonstances de la vie (célébrations rituelles ou festives, nomination des nouveau-nés, formules quotidiennes de salutation...), le Maître de la vie est toujours à l'œuvre dans le monde, comme le suggère cette pensée des Yoruba du Nigéria : *"L'homme pense, Dieu agit"*. L'œuvre de Dieu consiste essentiellement à "donner". Les Mossi (Burkina Faso) l'expriment de plusieurs manières :

"Dieu donne : qui ôtera ? Dieu refuse : qui accordera ?"

"Si Dieu t'abandonne, un chien te volera la sandale achetée le

jour-même"

"Dieu donne, Dieu demeure-perpétuel donateur"

"Dieu donne comme un prodigue".

Au Burundi, la libéralité de Dieu et ses largesses envers les humains transparaissent dans ce proverbe : *"Ce que Dieu donne se reçoit des deux paumes"*, tandis qu'au Rwanda voisin, on se plaît à relever l'absolue gratuité des bienfaits divins : *"Dieu n'a jamais rien vendu"*.

L'effort humain n'est pas pour autant déprécié, tant s'en faut ! Si l'on affirme sur tous les tons que Dieu est à la source du bonheur des humains, et que ceux-ci doivent en jouir avec reconnaissance et mesure, on n'en insiste pas moins sur la part que l'homme doit prendre dans sa quête du bonheur. Les Bambara du Mali donnent cet avertissement : *"Dieu est bon, mais il ne donne rien à qui reste couché"*. Et les Mossi ajoutent : *"Aide-toi, Dieu t'aidera"* ; ou encore, de façon imagée : *"Soulève ta cruche jusqu'à tes genoux, et Dieu te la mettra sur la tête"*, ce que traduit ce dicton du Burundi : *"Dieu s'appuie sur toi pour t'aider"*. On peut caractériser cette collaboration de Dieu et de l'homme par cette pensée pittoresque inscrite au flanc de véhicules inter-urbains de l'Ouest-Afrique : *"C'est moi qui conduis, mais c'est Dieu qui guide !"*

Dieu est le Bienfaiteur de l'homme, mais celui-ci ne peut tenter Dieu en se réfugiant dans la paresse ou dans l'insouciance : *"On ne se jette pas dans un puits en disant : Dieu est Roi !"* (Bambara). *"L'homme ne peut se laisser choir d'un arbre et demander secours à Dieu"*, disent en écho les Dendi du Bénin. Et les Wolof (Sénégal) renchérissent de façon lapidaire : *"Mon Dieu, mon Dieu, cultive ton champ !"* Si Dieu est le grand pourvoyeur de biens, l'homme ici-bas est appelé à déployer son ingéniosité et à investir ses efforts dans le travail : *"Même si Dieu veille sur ton troupeau, aie soin de le confier à un berger"*, dit-on au Rwanda. Les Fon du Bénin, pour fustiger le recours paresseux aux Forces spirituelles dans la recherche du bonheur terrestre, ont inventé ce dicton : *"Un adepte du dieu Tonnerre tomba dans un puits : vite une échelle !"* Pour signifier que le bonheur humain se conquiert essentiellement à la sueur du front, les Haoussa du Nigéria et d'ailleurs répètent à l'envi que *"c'est avec l'eau du corps que l'on tire celle du puits"*. Aussi la Sagesse africaine se montre-t-elle féroce pour fustiger la paresse comme le *"carrefour de tous les maux"*. Contes et proverbes présentent le paresseux comme un "mort ambulante" (Mossi), et une honte pour la

société qui ne peut subsister que grâce à l'engagement de tous ses membres. On se moquera du paresseux ou de l'imprévoyant par ce proverbe camerounais : *"L'oiseau qui chante trop ne sait pas faire son nid"* (Bamiléké) ou par ce dicton sénégalais : *"Poussière au pied vaut mieux que poussière au derrière"* (Wolof).

Un Dieu pour les pauvres...

Par contre, le *pauvre*, le *faible* et l'*infirmes* sont l'objet d'une attention particulière de Dieu. Ils apparaissent, à travers les contes, les proverbes et la pratique sociale africaine, comme protégés spécialement par Dieu et favorisés de sa sollicitude. *"C'est Dieu qui épierre le mil de l'aveugle"* disent joliment les Mossi. Et d'ajouter, à l'endroit des vieilles femmes solitaires et méprisées : *"Dieu est le mari de la petite vieille"*. Dans cette même société Mossi, tout membre injustement exclu ou marginalisé se console par ce dicton : *"La liane du désert, n'ayant trouvé aucun appui, s'est enroulée sur Dieu"*. Pour les Bambara, *"Dieu est le pourvoyeur du vautour aveugle"*, tandis que, pour les Baoulé, Dieu se soucie de la subsistance du lépreux qui peut, en toute saison, *"attraper sa sauterelle sur sa poitrine"*. La Sagesse africaine se préoccupe du sort des pauvres et des exclus, comme pour signifier que ceux qui font l'objet de sentiments vexatoires ou d'actes d'exclusion de la part de la société, à savoir les petits, les lépreux, les orphelins, les vieilles solitaires, les infirmes..., méritent aux yeux de Dieu un plus honorable traitement.

Ces pauvres sont particulièrement distingués, du fait que leur pauvreté résulte d'un déficit de solidarité et condamne la bonne conscience des possédants. Les Mossi dénoncent l'accaparement des biens et l'accumulation des richesses qui conduit à l'avarice. *"Notre richesse ne nous suit pas au Pays des Ancêtres"*, disent-ils, avant d'ajouter : *"Si comblé de biens qu'il soit, le vieux "richard" ne sera pas enseveli en l'air"*. Dans une société où *"le pauvre est le cure-dent du riche"* (Bambara), le Sage recommande d'écouter le cri des déshérités : *"Le pauvre dit : qui fera de ma voix un tam-tam, et de mes pieds des grelots ?"* (Bamiléké, Cameroun). Un proverbe africain dénonce l'avarice des parvenus : *"l'avare est un voleur"*, tandis que les Bamiléké interpellent l'arrogance des puissants : *"Quand on renverse un faible, il ne faut point l'écraser"*. L'indigence et la misère ternissent la dignité du pauvre et l'exposent à

l'exploitation du riche : *"Tant que le pauvre restera pauvre, il sera toujours l'esclave du riche"* (Dendi, Bénin). Les Waama (Bénin) renchérisent : *"Quiconque présente l'aspect d'un mouton se fait dévorer par la panthère"*. Dans plusieurs traditions africaines, le pauvre est symbolisé par le coq ou le mouton, animaux des fréquents sacrifices, tandis que le puissant se pavane comme le lion ou la panthère assoiffés de sang.

Cependant, même dans l'humiliation et l'oppression, le pauvre peut s'appuyer sur une certaine fierté d'être et sur une réelle liberté de cœur comme sur deux nobles béquilles. Outre qu'il peut lancer au riche, imbu de sa personne et grisé de son prestige : *"Si un âne même devenait riche, on l'appellerait "seigneur"* (Bambara), le pauvre sait que l'abondance ne confère au riche aucune supériorité intrinsèque : *"Le coq du pauvre, disent les Mina du Togo, chante aussi bien que celui du riche"*. Surtout, il peut toujours clamer avec les Bambara : *"Respirer, c'est le trésor du pauvre"*. Et quand on se méconduit envers un pauvre gueux, il lance aux rieurs : *"Le porc dit : quelque sale que je sois, je vauds mon prix"* (Mina).

Faut-il le souligner : c'est principalement à l'égard des déshérités que s'exerce la trop fameuse *solidarité africaine*. Bien sûr, les pauvres ne doivent pas se leurrer : la solidarité qui leur est due a ses limites, que les Mossi fixent par cet avertissement : *"Si tu veux aider neuf pauvres, attends-toi à devenir le dixième"*. Dans la tradition africaine, seul l'infirme peut prétendre à une assistance permanente. Ce devoir d'assistance familiale s'exerce tout particulièrement à l'endroit des vieux parents : *"Si tes parents t'ont élevé jusqu'à ce que tes dents poussent, tu dois à ton tour t'occuper d'eux jusqu'à ce que leurs dents tombent"*, disent les Mossi. Aux yeux des sages, le pauvre et l'infirme doivent mériter l'aumône qu'on leur tend, et la mendicité n'est tolérée que si elle est, en quelque sorte, utile à la société. Aussi les aveugles, les boiteux, les lépreux, les bossus et même les malades mentaux déploient-ils un trésor de talents littéraires, musicaux, scéniques et artisanaux dans l'exercice de la mendicité. Car on sait le pauvre et l'indigent exposés à la tentation de l'oisiveté, de l'envie et de la méchanceté gratuite. Aussi les met-on en garde contre ces penchants néfastes : *"Si tu manques de calebasse, n'obstrue pas le chemin qui mène à la fontaine"* (Bamiléké, Cameroun). L'expérience instruit, et l'irritabilité du pauvre est passée en proverbe : *"Si tu montres sa première plaie au lépreux, tu deviens son ennemi"* (Minyanka, Mali). C'est pourquoi la sagesse recommande d'user d'une

extrême délicatesse envers la misère des indigents : *"On ne compte pas les orteils de quelqu'un qui n'en a que neuf"*. Enfin, on ne doit pas toujours attendre la reconnaissance, car l'ingratitude se manifeste même chez les meilleurs : *"Si tu as porté un vieillard depuis l'aube et que, le soir, tu le traînes, il ne se souvient que d'avoir été traîné"* (Bambara).

"Qu'est-ce que l'homme...?"

On a écrit avec raison que "nos vieux détiennent le secret de ce que les livres d'aucun pays et d'aucune culture ne sauront jamais nous communiquer suffisamment : le précieux secret du sens de la vie, de la bonté et de la patience ; celui de l'accueil, de la compréhension et du pardon ; celui du parti pris d'optimisme et d'espérance ; celui du silence impassible dans l'épreuve et dans l'adversité" ². En effet, s'il est vrai que la Sagesse africaine enracine la destinée humaine en Celui-qui-surpasse-tout, Dieu, cette Sagesse n'en demeure pas moins, comme toute sagesse, essentiellement un humanisme soucieux de baliser les points cardinaux de l'existence et de sécuriser le cœur angoissé des humains. Elle est un certain sourire, parfois un éclat de rire face au drame de l'existence, une invitation à *"danser éperdûment comme la flamme qui, en virevoltant, se consume"* (Béti, Cameroun).

Cette danse de l'existence s'exécute selon des pas et des rythmes bien déterminés. Tout d'abord, celui qui constitue l'enjeu principal, *l'homme*, doit ôter son masque et apparaître tel qu'il est : à la fois petit et grand, bon et méchant, marqué par la mort et promis à la Perpétuité : *"L'homme ? Un aveugle qui se chauffe au soleil. Au sein de la lumière, il reste dans les ténèbres"* (Malgache). Au reste, *"Tout homme qui marche agonise"* (Baoulé), et *"celui qui est né meurt"* (Rwanda). Et pourtant, *"l'homme ressemble à l'ananas : beaucoup d'aspérité à l'extérieur, mais on peut trouver au fond une douceur exquise"* (Malgache). En réalité, le mystère profond de l'homme s'éclaire lorsqu'il prend conscience de son appartenance à plusieurs mondes : mondes d'en-haut et mondes d'en-bas, mondes d'hier et mondes de demain, mondes visibles et mondes invisibles, royaume humain et règnes cosmiques. Il est

2. B. GANTIN, in J. KI-ZERBO, **Alfred Diban, premier chrétien de Haute-Volta**, Paris, Cerf, 1983, p. 142.

ici et il est d'Ailleurs, un être fondamentalement nostalgique : *"L'homme est comme la pintade qui a franchi la montagne. Son corps est ici, mais son cœur ne parle que du pays lointain"* (Malgache).

La frayeur que provoquent l'immensité des Univers et la complexité de l'être-aux-mondes est quelque peu amortie par l'être-ensemble des humains dans la vie en *solidarité* évoquée plus haut. Le solitaire ne peut que se diluer dans l'atmosphère corrosive de l'univers. *"A demeurer seul, le fer se rouille"*, disent les Malgaches. La solidarité est la règle suprême de la vie en société, une nécessité pour l'individu en quête d'accomplissement : *"une main lave l'autre"* dit-on chez les Fon du Bénin, pour signifier que la solidarité et l'entraide sont le chemin obligé de toute croissance, de toute plénitude. Solidarité dans le malheur et dans le bonheur, explicitent les Mossi : *"un seul pou mord et cause la perte de tous les poux"* ; mais aussi : *"la chèvre qui pleure donne à boire à celles qui se taisent"*.

La vie en société est le théâtre de tant de sollicitations néfastes, que la Sagesse multiplie les recommandations et les exhortations qui balisent le chemin pour l'homme de bien. Est affirmée en premier lieu la *dignité* intrinsèque de l'être humain telle qu'elle se révèle principalement dans la souffrance et l'épreuve. *"L'âme humaine : une fleur parfumée cachée sous l'herbe : c'est quand on la piétine qu'elle embaume"*, dit la sagesse malgache qui conseille : *"Si la douleur vous empêche de lever la tête, que la dignité vous empêche de courber le front"*. Cette dignité alliée à la fierté d'homme libre fait dire aux Mossi : *"Le lionceau meurt plutôt que de manger des mouches"*. Même dans le cas où cette dignité est bafouée à l'extrême, la sagesse recommande de ne point se faire une âme d'esclave : *"Sautillant à droite et à gauche, le cabri dit : Vous avez acheté ma mère, mais moi vous ne m'avez pas acheté. Je suis né dans la maison"* (Mina, Togo). Même fierté chez les Yombé lorsqu'ils rétorquent aux prédateurs humains : *"La perruche ne pond jamais en captivité"* (Yombé, Zaïre). Peut-être les Noirs des Amériques et des Caraïbes doivent-ils leur survie identitaire à cette obstination morale dans l'épreuve et à la Divinité autour de laquelle ils se sont enroulés, comme la liane du désert ? Peut-être se sont-ils souvenus, dans leur détresse, de ce dicton Mossi pour temps de tyrannie : *"On peut obliger un chien à se coucher, mais on ne peut le forcer à fermer les yeux" ?*

C'est dans l'*adversité* que l'on reconnaît les âmes nobles : *"Si l'on attache l'homme libre avec une corde, il la rompt ; si on l'attache avec*

un fil, il ne le rompt pas" (Bambara). Ce proverbe rejoint un dicton bantou qui veut que *"la force du lion se révèle quand il est traqué de toutes parts"*. Cependant, la témérité ne constitue nullement un haut fait, et il n'est point recommandé de braver imprudemment les dangers : *"A qui saute et tombe dans le feu il reste à faire un autre saut"* (Wolof, Sénégal). Et encore : *"Le singe dit qu'il vaut mieux veiller sur une branche que de dormir dans une gibecière"* (Samo, Burkina Faso). On ne doit surtout pas envoyer le peuple à la boucherie, quand la résistance passive peut amener la chute du tyran : *"Si tu veux donner la royauté à la hyène, permets à ceux qui la connaissent de s'éloigner d'elle"* (Togo). Il est parfois préférable de ne pas attaquer de front les fous ou les tyrans : *"Quand la Force occupe le chemin, le Droit s'écarte par les sentiers* (i.e. prend le maquis : Mossi). La *patience* et l'*endurance* dans les luttes et dans les épreuves donnent à l'apparente résignation un accent de victoire : *"Qui ne supporte pas la fumée ne verra pas la flamme"* (Burkina Faso). Les Haoussa du Nigéria ne craignent pas le paradoxe en affirmant : *"Le patient peut cuire la pierre"*. En tout état de cause, si l'on sait s'armer de courage et de patience, on sort grandi de la souffrance : *"L'arbuste qui n'est pas éprouvé par le feu ne produit pas"* (Mossi). Toute situation a une issue, et *"si longue que soit la nuit, le jour viendra"* (Peul). Tournant le regard vers Dieu, les Minyanka du Mali chuchotent à l'oreille de qui désespère : *"Dieu vient, mais pas vite"*.

La patience est une résultante de la maîtrise de soi qui suppose par ailleurs un combat perpétuel contre deux penchants fort communs : le *mensonge* et l'*orgueil*. La maîtrise de soi, qui confère à l'homme de bien une grande harmonie dans les sentiments et les rapports, a inspiré aux Béti du Cameroun cette belle définition du mariage : *"Le mariage est une guerre qu'on se déclare à soi-même"*. Cette guerre commence par la *langue* dénoncée par la Sagesse populaire comme la cause principale des maux de la société. *"Inguérissable la blessure d'une parole amère"*, soupirent les Bamiléké, tandis que les Gangela d'Angola constatent, désabusés : *"Au milieu des lances, des couteaux et des haches, la langue trône"*. La maîtrise de la langue est essentielle en milieu africain, car la parole y est dotée d'une efficacité insoupçonnée : *"La parole, c'est comme l'eau : quand on l'a répandue, on ne peut plus la ramasser"* (Mossi). Et, ajoutent les Malgaches, *"les paroles sont comme des œufs éclos : elles ont des ailes"*, avant de recommander : *"Que vos*

paroles n'aient ni peau à ôter comme la banane, ni noyau à rejeter comme la mangue". Dans les querelles et les discussions, c'est faire preuve de sagesse que de se taire : *"Dans une dispute avec un insensé, c'est l'homme sage qui cède"* (Malgache), ou encore : *"Parmi cent bavards, a raison qui se tait"* (Mossi). Par-dessus tout, pactiser avec la vérité, et non avec le mensonge. *"Dire la vérité, dût-on pour cela dormir le ventre creux"*, telle est la devise de l'honnête homme Mossi. De toute façon, la vérité finit toujours par éclater : *"La vérité est comme le feu : on ne peut s'asseoir dessus"* (Mossi) ou encore : *"La vérité passe par le feu sans se brûler"* (Ouest-africain). Par contre, le mensonge, vilipendé comme un arbre stérile, est toujours vaincu par la vérité : *"Le mensonge donne des fleurs, mais pas de fruits"* (Haoussa). Sur le chemin qui mène aux sources d'eau vive, *"le mensonge a beau courir un an, en un jour la vérité le rattrape"* (Haoussa). La même image se retrouve chez les Bambara du Mali : *"Le mensonge, en route depuis dix ans, la vérité le rejoint en une matinée"*.

L'orgueil, la vanité et la fatuité sont également dénoncés comme des travers susceptibles de vicier les rapports sociaux. Des proverbes sarcastiques ridiculisent les vantards et les fats : *"Les calebasses vides font beaucoup de bruit"* fredonnent les Bamiléké, tandis que les Balari reprennent en écho : *"Plus le tam-tam est creux, plus il résonne fort"* (Balari, Congo). Et les Yoruba de conclure : *"Quand un tam-tam se met à résonner jusqu'à l'ivresse, il n'est pas loin d'éclater"* (Yoruba, Nigéria). Que les vaniteux se le tiennent pour dit : *"Grand trône n'est pas grand roi"* (Ewé, Togo-Ghana). Quant aux prétentieux, un avertissement suffira : *"On ne devient pas grand en s'étirant"* (Mongo, Cameroun).

L'éducation des enfants fait l'objet de très nombreux contes et proverbes. Engendrer n'est pas éduquer : *"L'esprit ne se sème pas, il se sarcle"* (Bambara). Ce travail de sarclage doit s'entreprendre dès la tendre enfance : *"Le bâton est redressé quand il est encore vert"* (Rwanda). La correction de l'enfant exige un peu de fermeté et beaucoup de modération : *"Le chien ne mord jamais son petit jusqu'aux os"* (Dendi, Bénin). Un autre proverbe africain suggère la même idée : *"Colère de mère ne passe jamais la nuit"*. C'est surtout par l'exemple qu'on éduque les enfants : *"La chèvre à l'oreille coupée ne fait pas la leçon à son petit"* (Mina, Togo). Maudire ou bannir un enfant coupable ne peut être une solution aux problèmes familiaux : *"Si un membre de*

ta famille devient un serpent, enroule-le autour de ta tête et fais-t-en une couronne" (Burkina Faso).

On ne saurait terminer cette rapide évocation de la Sagesse africaine sans parler de la prédilection qu'elle manifeste pour l'*amitié* et la *concorde*. Les mots et les images pour le dire arrivent aisément : "*Elle n'est jamais loin la case de l'ami*" (Sénofo, Côte d'Ivoire, dicton qu'on retrouve également chez les Bantou). "*La houe qui sarcle l'amitié, c'est le pied*" (Rwanda). L'amitié s'entretient par ces visites répétées, car elle est un trésor fragile : "*L'amitié est une trace qui disparaît dans le sable si on ne la refait pas sans cesse*" (Bantou). La présence de l'ami commence dans le cœur : "*Là où les pieds et les yeux ne peuvent se rendre, le cœur y va*" (Fon, Bénin). Le soleil de l'amitié ne connaît pas de coucher : "*Il ne fait jamais nuit là où l'on s'aime*" (Burundi). En définitive, la présence mutuelle de deux amis l'un à l'autre peut se traduire de façon imagée par l'évocation du repas de communion : "*S'aimer, c'est se manger sans jamais se rassasier*".

Et maintenant ?...

Depuis de longues lunes, les Mossi du Burkina aiment à répéter ce savoureux adage : "*Un bon rire, ensemble, vaut mieux qu'une bonne cuisine de poulet !*" Un bon accueil vaut mieux qu'un bon repas. Comment, dans les sociétés désarticulées d'aujourd'hui où les priorités sont inversées, sauver le rire autant que le repas ? Face aux clivages tribaux, aux catastrophes climatiques et aux endémies meurtrières, comment soutenir - et maintenir - que l'homme passe l'homme et que savoir-vivre passe savoir et savoir faire ? Devant la standardisation de cultures hybrides et frelatées, devant l'irrésistible emprise d'une "modernité" apparaissant parfois, hélas ! sans âme ni états d'âme, comment préserver des flammes de l'oubli et du mépris le plus bel héritage des peuples d'Afrique ? La réponse ne peut être que d'ordre existentiel : convaincus que la Sagesse africaine peut constituer une base solide et tonique pour le discernement et l'accueil des richesses humaines et culturelles des nations, pour l'affrontement courageux des défis du vaste monde d'aujourd'hui et pour une pratique fécondante des religions nouvelles, les enfants d'Afrique peuvent sans complexe boire à la sève même de cet héritage et se mettre à l'école des maîtres de la vie : "*Ecoutez les anciens : ne repoussez pas du pied la pirogue qui vous a fait passer le fleuve*" (Malgache).

Toute sagesse humaine est finie et limitée, et il n'en faut idéaliser aucune ; mais tel le sauvageon qui attend un greffon pour déployer sa frondaison et révéler sa fécondité, la Sagesse africaine attend, en nous, non pas d'être abolie, mais fécondée, accomplie (Mt 5, 17), consommée par la Croix. La dynamique de la Croix n'est-elle pas de faire le Bien sans relâche et de rassembler les enfants de Dieu dispersés ? Le sage malien A. Hampâte Bâ rejoint en quelque sorte cette dynamique quand il nous livre cette pensée, inspirée de la vie de son maître Tierno Bokar, le Sage de Bandiagara (Mali) : "*Fais beaucoup de bien, puis va le jeter au fleuve ; si les poissons l'ignorent, Dieu, Lui, le saura.*" Quant à la recherche obstinée de l'harmonie dans les relations par la voie de l'amitié, de la palabre et de la conciliation, elle participe également de la même dynamique de la Croix en ce qu'elle se donne pour but suprême de construire cette symphonie des cœurs évoquée par un ultime proverbe africain : "*Accord des tambours, accord des flûtes, accord des trompettes, accord des xylophones..., l'accord des hommes vaut mieux que tout.*" C'est là le testament d'une Sagesse en flammes qui aspire à renaître de ses cendres.

Sidbé SEMPORÉ

Brèves indications bibliographiques

La moisson des proverbes africains au sein des divers peuples est abondante. H. VULLIEZ en utilise un certain nombre dans deux de ses ouvrages publiés aux Editions du Cerf : *Le tam-tam des Sages*, et *Dieu est-il occidental ?*. Des étudiants de l'I.S.C.R. d'Abidjan (maintenant ICAO : Institut Catholique d'Afrique de l'Ouest) ont réuni en un document ronéoté (1971) plusieurs centaines de proverbes africains sous le titre : *Contes et Proverbes africains. Témoins et serviteurs de la Parole de Dieu*. Les monographies et études sur les proverbes des peuples particuliers sont très nombreuses. Relevons par exemple la thèse de J. CAUVIN sur les *Proverbes Minyanka*, le livre d'A. KOUAKOU sur *La Sagesse africaine. Au pays Baoulé* (Ed. Salvator, Mulhouse, 1973), un autre publié en Côte-d'Ivoire par un groupe de prisonniers du Camp Pénal de Bouaké et intitulé *Proverbes en liberté*. Ce dernier ouvrage, qui date de 1984, témoigne de l'ascension morale et spirituelle de quelques prisonniers par le recours à la sagesse ardente des proverbes. L'essai du P.L. MARCEL sur *La Sagesse africaine. Ouvertures sur les Evangiles* représente une tentative originale de relecture de l'Evangile à partir de la Sagesse africaine. Les travaux des missionnaires et des ethnologues qui, depuis le début du siècle, ont recueilli des milliers de contes et de proverbes auprès des diverses populations africaines constituent une véritable mine pour reconstituer les sources de la Sagesse africaine. Souvent dispersés dans des revues scientifiques (principalement la revue *Anthropos*) ou inédits, ces travaux méritent d'être remis à l'honneur et largement diffusés.

LE SUPPLÉMENT

N° 184

Revue d'éthique et de théologie morale

Avril 1993

Jean-Paul Durand, Liminaire

HÔPITAL ET RESPECT DES PERSONNES

Claude GEETS,

Paul TASSIN,

Alfred VANNESSE,

Claude GEETS,

Claude GEETS,

Hadelin HAINAUT,

Claude GEETS,

Léon CASSIERS,

Jean-François MALHERBE,

Arlette VANOVERBERGHE,

Jean-Marie MARTOU

Présentation

Questions d'un gestionnaire d'hôpital

Ce qu'être malade veut dire

La maladie comme expérience et comme condition

Vérité et mensonge dans la relation au malade

Face à l'enfant mourant

Pour une éthique de la fin de la vie

Quelques questions sur l'éthique en psychiatrie

Ethique et médecine expérimentale à l'hôpital

Accompagnement des familles et prévention des deuils pathologiques

Comment faire Eglise aujourd'hui à l'hôpital ?

TRIBUNES

David LE BRETON
et Jean BROUSSIER

Xavier LACROIX,

Médecine générale et sciences humaines

Légèreté ou gravité de la chair

Le numéro : 65 F TTC - CCP : Le Supplément 4263.95 D Paris

LES EDITIONS DU CERF : 29, boulevard La Tour-Maubourg - 75340 PARIS CEDEX 07

La sagesse biblique sur l'horizon des Nations

La Bible n'a pas élaboré une sagesse insulaire : celle qu'elle propose s'enracine dans l'environnement païen. Elle est d'ordre profane et ne dit rien de spécifique. Toutefois, sa coexistence avec la Loi qui régit la société hébraïque et la prophétie qui en réveille la ferveur la marque d'une originalité qui tient à l'entrecroisement d'une parole humaine et d'une Révélation.

Deux phrases extraites de Paul Beauchamp disent l'essentiel de la Sagesse : "la Sagesse est d'abord la vie, tout ce à quoi on ne pense pas parce qu'on y est, tout ce qui, d'incolore, de médiocre et d'universel, se révèle sans prix quand le perdre s'appelle mourir... Ainsi, la lecture des livres de Sagesse est le retour à l'élémentaire, qui fait comprendre que la promesse se confond avec les éléments de l'existence : aucune couleur ne la fait ressortir sur le fond commun à tous les peuples" ¹.

1. P. BEAUCHAMP, *L'un et l'autre Testament*, Paris, 1976, p.107.

Le fond commun à tous les peuples

Trois catégories de livres rendent compte de la Bible hébraïque : la Loi, les Prophètes et les Ecrits. Mais cette distinction n'est pas pleinement pertinente. D'une part, elle semble limiter les courants de sagesse aux seuls Ecrits, alors que Gn 2-3 ou Jg 14, 10-20, par exemple, relèvent du genre sapientiel. D'autre part, elle ne rend pas compte de l'originalité spécifique des écrits de sagesse.

La Loi se donne comme "la Loi de Moïse, l'homme de Dieu" (2 Ch 30, 16), fondamentalement référée aux rapports d'alliance entre Yhwh et Israël. L'inscription du commandement dans la trame narrative d'un récit (par exemple, Ex 20, 1-17) renvoie au particularisme d'une histoire, d'un peuple, d'un Dieu reconnu comme "Celui qui a fait sortir d'Egypte". Même si les codes de Loi israélites empruntent tel ou tel trait à des codes de Loi proche-orientaux (tel le Code de Hammurabi), ils n'en sont pas moins le bien propre du peuple de la Bible. Le firman d'Artaxerxès (Esd 7, 11-26) et la proclamation dramatisée de la Loi par le scribe-prêtre Esdras (Ne 8) témoignent de cette appropriation identitaire.

De même, la prophétie n'est qu'israélite. Qu'il s'agisse des "prophètes antérieurs" (de Josué à 2 Rois) ou des "prophètes écrivains", la prophétie s'inscrit toujours dans une trame particulière. Elle redit l'élément d'alliance entre ce peuple et son Dieu, empruntant ses traits aux traditions purement israélites : tradition mosaïque, tradition de Sion, tradition culturelle jérusalémitte, etc.

Ces brefs rappels font ressortir l'originalité de la sagesse "qui plonge ses racines dans un vaste courant culturel documenté ailleurs dès le III^e millénaire" ². Tant par sa forme (le proverbe) que par ses harmoniques (l'art de créer, de gouverner, d'éduquer), la sagesse emprunte à la vie son universalité. Rien d'étonnant alors à ce que la Bible ait fait de Salomon, créateur d'un empire "universel", le père de la sagesse, laquelle lui fait prononcer "trois mille proverbes" et des chants "au nombre de mille cinq", mais aussi trouver le langage sur les éléments du créé : les arbres, les animaux (1 R 5, 12-13). Car la sagesse "par sa permanence et sa quotidienneté, pose, au niveau de l'existence profane, la question

2. A. VANEL, "Sagesse (courant de)", *DBS* 10, 1986, col.4.

de l'âge du monde" ³ ; et les propos prêtés à Salomon rejoignent en écho la parole du Créateur à Job (cf. Jb 38-39). La suite du récit (1 R 5,14) met précisément un rapport entre sagesse et universalité : "De tous les peuples et de la part de tous les rois de la terre qui avaient entendu parler de la sagesse du roi Salomon, des gens vinrent pour entendre sa sagesse". De fait, tant Hiram de Tyr que la reine de Saba célèbrent cette sagesse toute profane : "Béni soit aujourd'hui le Seigneur qui a donné à David un fils sage pour gouverner ce peuple nombreux" (1 R 5,21) ; "Béni soit le Seigneur, ton Dieu, qui a bien voulu te placer sur le trône d'Israël... pour exercer le droit et la justice" (1 R 10,9).

De ce premier exemple, on peut tirer quelques conclusions. De soi, la sagesse n'est ni religieuse, ni israélite. Elle est l'art de connaître, l'art de nommer, de gouverner, de discerner ; elle ne quitte donc pas la sphère du "profane" et ne tend pas, comme la Loi, au sacré (cf. le récit de sa "découverte" en 2 R 22, 8-10) ⁴. Son énonciation première prend la forme du conseil d'un père à son fils, et le plus souvent d'un roi au prince appelé à régner : ainsi de *l'Instruction pour le roi Mérikaré*, en Egypte ⁵.

Cette émergence du sage dans l'histoire induit, de plus, qu'en Israël la sagesse n'est pas originelle, comme dans le mythe babylonien de Atra-Hasis, "le Très Sage", confondu avec les origines de l'humanité ⁶. De fait, la Bible garde l'écho d'un temps où la sagesse, cet art de création, était inconnue : selon Jg 1,19 ou 1 Sm 13,19-22, Israël n'avait pas alors la maîtrise du fer, faute de sagesse ! Il est notable que ce manque coïncide avec un autre manque : "En ces jours-là, il n'y avait pas encore de roi en Israël" (Jg 17,6 ; 18,1.7 ; 19,1 ; 21,25). Ainsi acquisition de la sagesse et apparition de la royauté procèdent en Israël d'un même désir : devenir une nation "comme toutes les nations" (1 Sm 8, 5.20).

3. P. BEAUCHAMP, *op. cit.*, p.109.

4. C'est vrai surtout des premières collections des **Proverbes**. Les textes plus tardifs (Pr 8, Si 24 ou Jb 28) célèbreront une "Sagesse personnifiée" dans un langage mystique et, pour Jb 28, d'inconnaissance. Tel sera l'aboutissement d'un mouvement ouvrant aux grands textes pauliniens et johanniques (cf. "La Sagesse et Jésus-Christ", **Cahier Evangile** 32, 1980).

5. Je renvoie à "Sagesse de l'Egypte ancienne", Supplément au **Cahier Evangile** 46, 1983, pp.24-28 (traduction de Jean Levêque).

6. Sur Atra-Hasis, cf. J. BOTTÉRO, **Quand les dieux faisaient l'homme**, Paris, 1989.

Dans ce processus d'alignement, Salomon peut être véritablement reconnu comme le premier sage, tant par son peuple (1 R 3,28) que par les rois des Nations (cf. supra). Et sa sagesse est dite en référence à un horizon devenu commun : "La sagesse de Salomon surpassa la sagesse de tous les fils de l'Orient et toute la sagesse de l'Egypte" (1 R 5,10). La forme du proverbe dit l'accomplissement d'un désir exprimé depuis la demande des Anciens à Samuel en 1 Sm 8.

Pourquoi choisir ce temps salomonien comme temps paradigmatique de la sagesse ? Avec raison, Paul Beauchamp écrit : "S'il y a un moment décisif de la sagesse, il se situe avec la réalisation de la promesse, une fois franchi le fleuve et bien assurée la station de l'arche, avec Salomon archétype du sage, par qui Dieu prend demeure permanente dans la terre qu'il donne, présent comblé par la présence" ⁷. De fait, plus que nul autre règne avant - et après - lui, le règne de Salomon se prêtait à un tel jeu d'écriture ⁸. Le tableau sapientiel de 1 R 4,20 - 5,14 lui donne des couleurs de plénitude, d'Eden retrouvé. Par la sagesse du roi, les deux arbres du jardin, arbre de la vie et arbre de la connaissance, se trouvent réconciliés et la connaissance du proverbe a le goût d'un festin où chacun savoure la paix "sous sa vigne et sous son figuier" (1 R 5,5). Qu'un autre jardin de désir, celui du *Cantique des Cantiques*, soit attribué au même Salomon n'est pas fortuit. Car l'idéalisation de la figure traduit le lieu propre de toute sagesse : la recherche d'une harmonie que cache le nom même du roi, "car Salomon (šelomoh) sera son nom (šemô) et paix (šâlôm) et tranquillité je donnerai à Israël pendant ses jours" (1 Ch 22,9).

La sagesse en Israël : un héritage

Mieux que tout autre, le livre des *Proverbes* traduit la synthèse réussie entre le paradigme salomonien et la sagesse des Nations. Parmi les neuf livrets qui le composent, deux sont explicitement attribués à Salomon : Pr 10,1 - 22,16 (ensemble de 376 proverbes) et Pr 25-29 (ensemble de 127 proverbes) ⁹. Trois livrets surtout retiennent notre atten-

7. P. BEAUCHAMP, *op. cit.*, p.108.

8. Ainsi, P. GIBERT, *La Bible à la naissance de l'Histoire*, Fayard, 1979.

9. A. BARUCQ, *Le livre des Proverbes*, Paris, 1964, pp.16-18.

tion : Pr 30,1-14, "Paroles d'Agour, fils de Yaqè" ; Pr 31,1-9, "Paroles du roi Lemouël" ; et Pr 22,17 - 24,22, dont la section centrale (22,27 - 23,14) démarque l'ouvrage égyptien "L'enseignement d'Aménémopé" ¹⁰. Ainsi, cette "somme de la sagesse israélite" (selon le mot de A. Barucq) emprunte-t-elle directement à la sagesse orientale. On a pensé à une source sabéo-minéenne pour les "Paroles d'Agour" au vu de l'onomas-tique (Gemser, Barucq). Le roi "Lemouël" paraît être aussi un sage oriental, et l'on peut rapprocher sa figure de celle plus connue de Job, un homme du "pays de Ouç" (Jb 1,1), c'est-à-dire du district d'Edom (Lm 4,21 ; cf. Gn 36,28 ; Jr 25,20) ou de la figure d'Ahiqar. Ahiqar est un sage assyrien, si populaire qu'il deviendra neveu de Tobit (cf. Tb 1,21-22 ; 2,10 ; 11,19 ; 14,10) et sera lu par la communauté juive d'Eléphantine ¹¹.

Attardons-nous quelque peu sur ces emprunts. Le "Prologue" de *Proverbes*, destiné "à faire connaître la sagesse, à donner l'éducation et l'intelligence des sentences pleines de sens" (Pr 1,2 sv.), définit précisément un but que s'était donné "L'instruction d'Amun-nakhté" ¹² ou "L'enseignement d'Aménémopé" ¹³ : éduquer à travers le savoir reçu des siècles. La sagesse apparaît ainsi comme un savoir accumulatif. Peut-il d'ailleurs, dira Qohélet, y avoir quelque chose de neuf sous le soleil ?

Si la forme de l'instruction est semblable, le contenu est proche aussi. Parmi de multiples domaines, nous en retiendrons quatre : un regard sur Dieu, sur le sage lui-même, sur la justice et le danger des richesses ¹⁴.

10. "Sagesses de l'Egypte ancienne", *op. cit.*, tableau p.53.

11. P. GRELOT, *Documents araméens d'Egypte*, Paris, 1972, pp.427-452.

12. "Sagesses de l'Egypte ancienne", p.51 : "Commencement de l'Enseignement éducatif, propos pour le chemin de vie que le scribe Amun-nakhté fit pour son assistant Hor-Min" (1-2).

13. *Id.*, pp.54-55. Je cite les premiers versets : "Commencement de l'enseignement sur la vie, guide pour la réussite ; toutes les règles pour les relations avec les anciens, pour la conduite envers les dignitaires".

14. De nombreux exemples sont donnés par A. BARUCQ, *op. cit.*, pp.34-36. Les citations (et numérotations) renvoient toutes à "Sagesses de l'Egypte ancienne", *op. cit.*

a) un regard sur Dieu

L'homme sage est invité à s'en remettre à lui :

Pr 16,3 : "Expose ton action au Seigneur
et tes plans se réaliseront".

Amén.XXIII, 10-11 : "Place-toi dans les bras du dieu
et ton silence les réduira à néant".

Car Dieu est le garant d'un ordre juste, d'une mesure équitable :

Pr 11,1 : "Une balance faussée est en horreur au Seigneur,
mais un poids exact à sa faveur".

Amén.XVIII, 4-5 : "Ne te fabrique pas des poids défectueux :
ils sont chargés de malheur,
de par la puissance de dieu".

Aussi place-t-il la valeur morale plus haut que le sacrifice :

Pr 21,3 : "Pratiquer la justice et le droit
est préféré par le Seigneur au sacrifice".

Mérikaré 128-129 : "Plus agréable au dieu est la vertu d'un homme droit
que le bœuf de celui qui fait le mal".

b) un regard sur le sage

Par de nombreux traits, le livre des *Proverbes* brosse un portrait du sage :

Pr 12,15 : "Qui écoute un conseil est un sage"
13,1 : "Un fils sage reflète l'éducation du père"
21,28 : "Qui sait écouter saura toujours parler".

Cet art d'écouter caractérise aussi le sage dans les "Maximes de Ptah-hotep" : "Si tu écoutes ce que je t'ai dit, tes projets seront excellents, comme ceux des ancêtres... L'enseignement d'un homme est fait pour parler à la postérité ; qui l'écoute deviendra un maître en écoutant. Il est bon de parler à la postérité : elle écoutera" (15,5.10).

Si "la bouche du juste produit la sagesse" (Pr 10,31), n'est-ce pas parce que "son cœur et sa langue sont en harmonie" (Ptah-hotep) ?

c) le souci de la justice

Parmi bien d'autres possibles, nous ne retiendrons ici que deux points :

- contre la violation du droit en matière de justice :

Pr 22,22 : "Ne dépouille pas le faible : c'est un faible !
et n'écrase pas l'homme d'humble condition en justice".

Amén. IV, 4-5 : "Garde-toi de voler un malheureux
et de t'emporter contre un infirme".

- contre la partialité dans un jugement :

Pr 18,5 : "Ce n'est pas bien de réhabiliter le méchant
en égarant le juste lors du jugement".

Mérikaré 65-66 : "Ne fais pas de différence entre le fils d'un noble et un homme du commun, mais choisis-toi un homme en fonction de ses œuvres".

On pourrait évoquer aussi la dénonciation de la falsification des mesures ou le déplacement des bornes (Pr 20,10.23 ; 22,28 ; 23,10, et Amén. VII, 12-13 ; VIII, 9-10 ; XVII, 17-XIX, 3). Ce souci d'un poids égal dans le jugement traduit la justesse du rapport de l'homme à Dieu, ainsi que nous l'avons vu plus haut (cf. Pr 21,3 et Mérik.128-129).

d) la dénonciation de l'appât des richesses

Le vertige des richesses est un lieu commun de la sagesse ; ainsi, selon les "Maximes de Ptah-hotep", "si un homme vertueux devient riche, au tribunal il happe comme un crocodile" (7,5).

A quoi bon s'attacher à l'éphémère, car la richesse est marquée du signe de l'instabilité :

Pr 27,24a : "Car la richesse n'est pas éternelle"

Pr 23,5 : "Tes regards se seront à peine posés sur elle
qu'elle aura disparu".

Cette même thématique sous-tend Amén.IX, 10 - X,15, dont voici quelques éléments :

Amén.IX,10sv. : "N'applique pas ton cœur à chercher la richesse,
car nul ne peut ignorer Destinée et Fortune.
Ne laisse pas vaguer tes pensées,
car tout homme a son heure marquée" (cf.Pr 23,4).
"... Si des richesses t'arrivent par le vol,
elles ne passeront pas la nuit chez toi.
Au lever du jour elles ne sont plus dans ta maison :
on voit leur place, mais elles n'y sont plus..."

La richesse, enfin, ne donne pas le bonheur, elle peut être même la cause de grands soucis :

Pr 15,16 : "Mieux vaut peu de biens avec la crainte du Seigneur
qu'un grand trésor avec du tracas".

Amén.IX,5 : "Mieux vaut la pauvreté dans la main du dieu
que des richesses en magasin.
Mieux vaut du pain, avec la joie du cœur
que des richesses avec des tourments".

Nous arrêtons là ce florilège, suffisant à notre propos. Ainsi en Israël, si la sagesse n'est pas originelle, elle est aussi le produit d'un héritage. Elle s'inscrit sur l'horizon des Nations et dit, mieux que la Loi ou les Prophètes, l'inculturation du monde biblique. Nous n'avons pris, dans les limites de cet article, que des parallèles égyptiens. Il faudrait évoquer aussi le monde mésopotamien, ainsi le long poème, "Je veux louer le Seigneur de Sagesse", qui, à travers la disgrâce d'un haut dignitaire, rappelle les accents désespérés de Job ¹⁵. On peut citer encore la longue quête d'immortalité entreprise par Gilgamesh : la plante de vie dérobée par le serpent n'est pas sans rappeler la thématique de Gn 3 ¹⁶.

15. René LABAT, *Les religions du Proche-Orient*, Paris, 1970, pp.328-341 ; cf. W.G. LAMBERT, *Babylonian Wisdom Literature*, Oxford, 1960.

16. René LABAT, *op. cit.*, pp.145-226 ; J. BOTTÉRO vient d'en donner une nouvelle traduction, *L'épopée de Gilgamesh. Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, Paris, Gallimard, 1992.

Mieux que nul autre, le livre des *Proverbes* dit l'horizon culturel d'Israël ; et cela tient à la forme même du livre, à l'expression du proverbe transposable d'une culture à l'autre, ce savoir acquis qui est à l'origine de toute culture. Je ne peux faire mieux ici que renvoyer au bel essai de Paul Beauchamp, "Le récit biblique et les cultures du monde" : "Chacun pressent, sans pouvoir se le dire, qu'à travers ce qui parle dans une culture autre, il sera atteint dans la culture sienne. Ce rapport d'une culture à toutes les cultures emprunte, dans l'Ancien Testament, la voie de la Sagesse" ¹⁷.

S'il est vrai que la sagesse ouvre Israël à toute humanité (et donne ainsi une forme autre à la Loi et aux Prophètes, comme horizon de lecture), qu'en est-il en fait de son rapport avec la Révélation ?

Sagesse et révélation

Cet anonymat de la sagesse a pu faire douter de sa place dans l'univers biblique. Ainsi, G. von Rad ne l'inclut pas dans sa *Théologie de l'Ancien Testament* et lui consacre un opuscule à part ¹⁸. Plus récemment, un exégète aussi éminent que Claus Westermann affirme : "On peut déplorer l'absence de la Sagesse dans cette esquisse d'une théologie de l'Ancien Testament. Notre position est que la Sagesse n'appartient pas directement à la théologie de l'Ancien Testament, il s'agit d'un genre profane, même s'il y a des passages parlant de Dieu dans les Proverbes" ¹⁹. La problématique ouverte par Paul Beauchamp est fort différente : la sagesse y devient l'horizon de lecture du livre ²⁰.

17. P. BEAUCHAMP, *Le récit, la lettre et le corps*, Paris, 1982, p.200.

18. *Weisheit in Israel*, Neukirchen-Vluyn, 1970 (traduction française : *Israël et la Sagesse*, Genève, 1971). L'affirmation première de von Rad selon laquelle "l'Ancien Testament est un livre d'histoire" explique la place secondaire de la sagesse en sa pensée.

19. *Dieu dans l'Ancien Testament* (Lire la Bible 59), Paris, 1982, p.29. De fait, la sagesse n'occupe qu'une vingtaine de pages dans sa *Théologie de l'Ancien Testament* (Labor et Fides, Genève, 1985). Même difficulté d'intégration de la sagesse chez W. ZIMMERLI, *Esquisse d'une théologie de l'Ancien Testament* (LD 141), Paris, 1990, pp.181-195.

20. Cf. *L'un et l'autre Testament* (2 vol.) ; *La lettre, l'esprit et le corps*, op. cit.

En finale de cette étude, nous aimerions reprendre la question du rapport entre l'universel (la sagesse) et le particulier, selon une problématique héritée d'Albert de Pury²¹. Interrogeant la "spécificité de la religion d'Israël", l'auteur choisit "un domaine où la *non-spécificité* d'Israël est reconnue depuis longtemps : celui de la *sagesse*" (p. 2). Comme maîtrise du savoir humain, celle-ci embrasse le domaine technique, mais aussi les questions existentielles. Son mot d'ordre est celui de l'ordre cosmique aboutissant à une morale de la responsabilité dont le critère est l'expérience. Analysant cette notion d'ordre cosmique, A. de Pury montre les liens entre ses différentes conceptualisations et la divinité créatrice. Qu'il s'agisse de la *maat* égyptienne, du *ME* sumérien ou des notions hébraïques de *sèdèq* (justice) et de *sâlòm* (paix), "la notion orientale de l'ordre cosmique n'est pas athée" (p. 14) ; plus encore, on y remarque "une certaine tendance vers le monothéisme ou du moins vers l'hénothéisme" (p. 16). La contestation elle-même d'un ordre cosmique - qu'on pense à Job, Qohélet ou au poème mésopotamien déjà évoqué - naît du tragique de l'expérience humaine, et non d'une remise en cause du lien à la divinité. Le dieu appelé par Job à la barre des accusés (Jb 32,35) est le Dieu de l'équilibre créateur (cf. Jb 38-39). Le dernier mot appartient toujours à Dieu, et le dit de Ptah-hotep : "Il n'arrive pas ce que les hommes veulent, mais ce que Dieu ordonne, cela arrive", supplée au silence de Job.

Précédemment, nous avons relevé le caractère universel d'une telle sagesse. Faisant un pas de plus, nous pouvons conclure avec de Pury qu'elle joue un rôle indispensable en donnant à l'homme expulsé du jardin des origines (Gn 3) "la connaissance du monde, la connaissance du bien et du mal, la connaissance de soi-même, et, dans une perspective "ontologique", même la connaissance de Dieu ou du divin" (p. 22). Elle est au cœur de cette connaissance qui, dans l'ambiguïté du geste, ouvre le regard. "C'est pourquoi il me paraît remarquable - et théologiquement significatif - que la Bible hébraïque ait accueilli en son sein des livres de sagesse et reconnu par là la fonction universelle et irremplaçable de la quête sapientiale" (p. 22).

21. "Sagesse et Révélation dans l'Ancien Testament", **Revue de Théologie et de Philosophie** (Lausanne), 1977, pp.1-50. Les pages citées entre parenthèses renvoient à cette étude.

Comment articuler cette quête à la parole reçue d'ailleurs, la Révélation ? Albert de Pury s'y essaie dans la deuxième partie de son étude. La Révélation ainsi comprise s'articule autour de trois pôles : le *nom* de Dieu qui en fait un vis-à-vis ; la *promesse* qui qualifie les événements vécus par Israël comme normatifs, uniques et irréversibles ; enfin, l'*appel à l'obéissance* qui introduit la notion de Loi au cœur de la relation. Retenant ce dernier point, de Pury remarque : "Dans sa substance morale, la Loi n'apporte rien que la sagesse humaine n'ait pas reconnu ou n'aurait pas pu reconnaître par ses propres moyens", mais sa spécificité, c'est le fait d'être placée dans la bouche de celui qui dit "Je suis Yahvé" (p. 36). Désormais le théologal l'emporte sur le sapiential.

" En conclusion, nous voyons que, dans l'Ancien Testament, sagesse et Révélation ne sont pas deux grandeurs qui seraient en concurrence l'une avec l'autre. En fait, sagesse et Révélation se situent sur des plans différents" (p. 40). Adaptation du comportement aux exigences de l'ordre cosmique pour l'une, et relation personnelle à Dieu pour l'autre.

Ordres différents, mais aussi registres différents dans l'énonciation. Si la Loi de Moïse peut être légitimement dite "parole de Dieu" (cf. Ex 20,1), l'énonciation sapientielle sera toujours "parole de Salomon", ou de Job, ou de Qohélet, sans être pour autant, nous l'avons dit, purement profane. L'évolution même de la quête sapientiale en témoigne, depuis la "Sagesse-hypostase" de Pr 8 jusqu'à la "Sagesse-cachée, inconnaisable" de Jb 28. Ne peut-on pas y lire deux traits du Dieu qui parle : le Créateur et le Sans-image ? Ce mouvement aboutira à l'Îcône parfaite, le Verbe incarné et non reconnu, du prologue de Jean.

Ainsi la Sagesse, quoique d'un ordre autre, n'est pas contraire à la Révélation conçue comme "parole de l'Autre". Elle est cet universel qui rejoint, jusque dans sa connaissance du divin, la "parole des autres", l'univers des Nations qui fait de l'Israël choisi et élu une part de la commune humanité. La quête des Anciens, malgré les réserves de Samuel, s'inscrit dans cette rencontre que nous n'avons fait qu'esquisser et qui s'amorce avec Abraham, bénédiction pour les Nations (Gn 12,1-3). S'il y a "scandale de l'élection" (le mot est de G. von Rad), la sagesse peut être le lieu où la crise ouverte se dénoue.

Philippe ABADIE

LE CHRIST EN ASIE *CERTAINS ASPECTS DES LUTTES*

Editorial, par **Léonardo BOFF**, **Virgil ELIZONDO**

I. L'ARRIERE-PLAN

Teotonio DE SOUZA. Certains masques du "Christ" en Asie.

Samuel RAYAN. Les perceptions du Christ chez les hindous au XIXe siècle.

Pui-Lan KWOK. Perceptions du Christ chez les Chinois non chrétiens.

Aloysius PIERIS. Le Christ a-t-il une place en Asie ? Vue panoramique.

II. EXEMPLES CONCRETS

Félix WILFRED. Images de Jésus Christ dans le cadre de la pastorale asiatique.

Carlos ABESAMIS. Redécouverte du message essentiel du Nouveau Testament dans le tiers monde

Francis X. D'SA. Incarnation chrétienne et avatara hindou.

Mary John MANANZAN. Le mystère pascal. Point de vue des Philippines.

Mai THÀNH. Aspects du christianisme au Viêt-nam.

P. NEMESHEGYI. Etre chrétien au Japon.

Tissa BALASURIYA. L'Association des ouvriers chrétiens du Sri Lanka.

APPENDICE

Extrait de la Déclaration de la Consultation sur la spiritualité africaine et asiatique (Colombo, 18-25 juin 1992).

CHRONIQUE

Léonardo BOFF. Changer pour continuer de même.

Le conflit des sagesse en Proverbes 10-31

Le livre des Proverbes ne forme pas un tout cohérent. Il propose deux pensées de la Sagesse qu'il se garde d'articuler. L'une, séculière, trouve dans la raison pratique ses normes ; l'autre, religieuse, conteste la première en affirmant que seule la Parole de Yahweh la fonde. L'intérêt du livre biblique est d'avoir juxtaposé ces deux options et, malgré des tentatives perceptibles d'hégémonie de la sagesse religieuse, de n'avoir pas voué à la dérision la sagesse séculière.

C'est le propre d'un recueil de proverbes que de présenter une opinion et son contraire. Cette caractéristique tient à l'essence même de la sentence. Celle-ci, en effet, doit pouvoir servir de monnaie d'échange à n'importe qui en n'importe quelle circonstance. Ainsi dépouillé de toutes ses déterminations originaires, le proverbe devient disponible pour un locuteur en mal de langage, mais seul le sage authentique saura puiser dans ses trésors la perle qui convient à la situation :

*Joie pour l'homme qu'une réplique de sa bouche ;
combien agréable une réponse en son temps (15,23).*

Véritable concentré de la sagesse biblique, le livre des Proverbes n'échappe pas à cette loi¹ ; il a engrangé des propos fort contradictoires qu'il juxtapose sans souci de cohérence. Ainsi on peut dire :

*Ne réponds pas à l'insensé selon sa folie,
de peur de lui devenir semblable, toi aussi*

ou bien :

*Réponds à l'insensé selon sa folie,
de peur qu'il ne se figure être sage (26,4-5).*

Ces faits intriguèrent jadis les exégètes qui recherchaient la logique qui avait présidé à la rédaction du livre et ils proposèrent diverses hypothèses pour en rendre compte, sans pour autant régler le sort de certains doublets qui posent des problèmes particuliers et qui appartiennent à deux séries concurrentes. La première, que nous qualifierons de religieuse, fonde l'agir sur la foi en YHWH et la seconde, que nous appellerons séculière, repose sur le bon sens et l'intelligence. Nous n'ignorons pas les connotations fortes véhiculées par ce vocabulaire, mais gardons-le pour l'instant comme étiquette commode. Ces doublets méritent donc un traitement spécifique, car leur originalité ne réside pas seulement dans leur contradiction mutuelle, mais aussi dans le rattachement à deux formes de pensées pour le moins irréductibles l'une à l'autre. Aussi, nous aimerions élucider le lien qui unit les deux séries. Pour ce faire, nous devons d'abord vérifier s'il s'agit de simples coïncidences ou si, au contraire, ces sentences sont volontairement antagonistes. Ensuite seulement et à titre de confirmation, nous pourrions retracer la genèse de ces deux traditions et nous prononcer sur celle qui s'est finalement imposée.

1. Le livre des Proverbes se divise au moins en deux sections remontant à des époques différentes et constituées d'éléments dissemblables : Pr 1 à 9 contient des instructions commençant presque toutes par "Mon fils, écoute la voix de ton maître..." ou de poèmes plus ou moins développés. Pr 10 à 31 se compose principalement de sentences regroupées elles-mêmes en plusieurs livrets. Notre étude porte principalement sur la seconde partie.

I

Deux traditions juxtaposées ou opposées ?

Avant d'aborder la question de l'articulation de ces deux traditions, un classement préalable du matériau s'impose.

L'assemblage des sentences

L'ultime rédacteur de Proverbes emploie au moins trois procédés pour disposer les sentences qu'il a recueillies.

1. Souvent il imbrique ou accole sans heurt des sentences provenant des deux traditions selon des critères qui, d'ailleurs, nous échappent en grande part : s'appuyant sur des éléments phoniques tels que les assonances ou les paronomases (mots presque homonymes), ou jouant sur une sémantique dont nous avons perdu la clé.

Voici un échantillon :

*Que YHWH se plaise à la conduite d'un homme,
il lui réconcilie même ses ennemis.*

*Mieux vaut peu avec la justice
que d'abondants revenus sans le bon droit.*

*Le cœur de l'homme cherche sa voie,
mais c'est YHWH qui affermit ses pas.*

Oracle sur les lèvres du Roi,

Au jugement sa bouche est défaillance.

La balance et ses deux plateaux sont à YHWH,

Tous les poids du sac lui appartiennent.

Abomination chez les rois : commettre le mal !

Car sur la justice le trône est affermi. (16,7-12)

2. Sans renoncer à l'agencement précédent, le rédacteur introduit subrepticement des proverbes qui tout à la fois se ressemblent et s'opposent. A quelques versets ou chapitres de distance, nous rencontrons une sentence qui donne une impression de déjà vu. Un rapide retour en arrière nous assure que les énoncés sont très proches stylistiquement et lexicalement, mais l'un est de facture religieuse (R) et l'autre séculière (S).

Comparer par exemple 15,16 et 15,17

*(R) Mieux vaut peu avec la crainte de YHWH
qu'une grande fortune et de l'inquiétude avec.*

*(S) Mieux vaut une ration de légume et de l'amour,
qu'un bœuf gras et de la haine. (cf 17,1)*

Comparer 12,19 et 12,22

*(S) La lèvre véridique dure à perpétuité,
la langue menteuse, le temps d'un clin d'œil.*

*(R) Les lèvres menteuses sont une abomination pour YHWH,
mais ceux qui pratiquent la vérité ont sa faveur.*

Comparer 21,27 et 15,8

*(S) Le sacrifice des méchants est une abomination,
et encore plus celui qui est offert dans un mauvais dessein.*

*(R) Le sacrifice des méchants est une abomination pour
YHWH,
mais la supplication des hommes droits a sa faveur.*

3. Enfin, une troisième catégorie regroupe des sentences qui diffèrent entre elles au plan lexical ou stylistique et dont les points de vue sont antisymétriques. Ainsi, les limites de la Sagesse apparaissent à la fois dans un langage séculier (21,30-31 et 20,18) et dans une version religieuse (24,5-6) :

*(S) Les projets se réalisent au moyen des conseils :
fais donc la guerre au moyen de directives.*

*(S) Un homme sage a de la puissance
et un homme de science augmente sa force ;
aussi feras-tu la guerre avec des directives,
car le salut est dans le grand nombre des conseillers.*

*(R) Il n'est point de sagesse, point d'intelligence,
point de prudence au regard de YHWH.
Le cheval est préparé pour le combat,
mais la victoire appartient à YHWH.*

Il importait de mettre un peu d'ordre dans ce qui risquerait de passer pour un fouillis inextricable. Le recueil obéit sans doute à une savante et rigoureuse taxinomie (classification) dont les principes nous échappent. Je demeure persuadé que l'exégèse actuelle n'a pas encore élucidé l'ordonnancement du livre.

Juxtaposition sans heurt

Gerhard von Rad avait pressenti depuis fort longtemps que les proverbes renvoyaient à des traditions différentes qu'un ultime rédacteur aurait laissé coexister ². Mais il pense "qu'on ne possède aucun indice prouvant qu'elles ont démantelé, comme on pourrait le croire, cette foi en la toute-puissance de YHWH". Un peu plus loin, il explicite sa pensée en notant que "le processus de sécularisation qui a sans aucun doute commencé au début de l'époque royale ne va pas de pair, dans l'enseignement des sages, avec un effondrement de la foi à l'omnipotence de YHWH". Et il en conclut que les deux enseignements se seraient mêlés sans dommage pour la foi israélite.

Un tel processus explicatif ne fonctionne que si l'on tient que, dès le début, certains sages adhéraient au Yahwisme et l'auraient intégré dans leur enseignement et que d'autres, au contraire, n'en firent rien ou, influencés par des sages étrangères comme celle de l'Égypte, auraient adopté les idées nouvelles.

Mais von Rad semble se contredire quand il affirme : "Abrupte comme elle est, cette option peut aussi éveiller l'impression d'une forme de polémique. D'où viendrait cette thèse répétée, impérieuse, que tout savoir débouche sur la connaissance de Dieu, s'il n'y avait d'autres possibilités d'acquérir la connaissance dans l'esprit de l'élève, possibilités qu'il s'agissait de bannir rigoureusement ? Toutefois, nous ne pouvons rien dire de précis sur ce chapitre" ³.

2. G. von RAD, **Israël et la Sagesse**, Genève, 1971, pp. 74 s.v.. Ce livre sera noté dans la suite IS.

3. G. von RAD, **ibidem**.

Deux séries à mettre en rapport avec deux courants

Faut-il s'en tenir là et refermer le dossier ? Nous ne le pensons pas et nous disposons d'un certain nombre de données nous permettant de progresser. Pour lever le voile, il faut d'abord rattacher ces deux séries de proverbes aux différentes traditions qui traversent l'ensemble de la littérature sapientielle.

Les proverbes séculiers entretiennent des liens de parenté réels avec la tradition que von Rad lui-même, après Meinhold, qualifia de sagesse empirique⁴. Or ce courant, principalement représenté par Pr 10 à 31, aborde majoritairement des questions séculières. La couche religieuse, ayant de fortes affinités avec ce que von Rad appelle la sagesse théologique, gravite autour d'une axiomatique religieuse qu'on peut résumer ainsi : comment trouver dans les expériences les plus banales et les plus quotidiennes la trace d'une logique divine ?

II

Un clivage identifiable

Une fois ce rattachement effectué, il nous reste à repérer le clivage entre les deux séries. Celui-ci transparait avec évidence dans le fondement de l'agir ou du savoir, ou dans les développements sur la vie. Sur ces points, la scission éclate au grand jour et le doute n'est plus de mise : on a bien affaire à deux positions irréductibles et antagonistes.

Le principe du savoir et le fondement de l'agir

Quel est le fondement de l'agir ou le principe du savoir ? ou pour l'énoncer en langage biblique : comment devenir sage et par où commencer ? Voilà effectivement deux questions qui traversent la plupart

4. G. von RAD, *Théologie de l'Ancien Testament*, Tome 1, Labor et Fides, Genève, 1967. La partie consacrée à la littérature sapientielle tient en ces quelques pages et il distingue successivement la sagesse expérimentale (pp. 361-381) consacrée surtout à Proverbes 10-31, la sagesse théologique (pp. 381-392) où il traite surtout de Pr 1-9, et enfin le scepticisme (pp. 392-397) où il présente Job et Qohelet.

des écrits de sagesse et dont voici les solutions alternatives, en commençant par la version séculière.

En Pr 4,1-7, après avoir exhorté le disciple à chercher la sagesse, le maître conclut :

*Acquiers la sagesse, acquiers l'intelligence
Le commencement (r'eschit) de la sagesse,
c'est procure-toi la sagesse,
et avec tout ton savoir procure-toi l'intelligence.*

La version religieuse prend le contre-pied de la précédente : l'acquisition de la sagesse dépend de l'attitude envers Dieu. Ce principe se synthétisera dans une formule qui revient cinq fois dans Proverbes et deux fois ailleurs :

*La crainte de YHWH est le commencement (r'eshit)
de la sagesse. (Pr 1,7 et Ps 111,10)
Le commencement (thehillat) de la sagesse,
c'est la crainte de YHWH. (Pr 9,10)*

Comme on n'a pas cette phrase dans le grec, on a pensé à un texte corrompu. Mais ce pourrait être une omission intentionnelle, car ce texte insiste sur la dimension humaniste.

*La crainte de YHWH est l'enseignement de la sagesse. (15,33)
Voici : la crainte de YHWH, c'est la sagesse. (Jb 28,28)*

On a beaucoup disserté sur ces formules. Retenons seulement l'un des points qui a le plus marqué la recherche. Un certain nombre d'auteurs donnent à ces expressions un sens qualitatif et comprennent ces versets ainsi : la crainte de Dieu est l'essence ou la quintessence de la sagesse. Ce qui revient à dire que la piété est l'expression la plus accomplie de la sagesse. D'autres, au contraire, retiennent un sens chronologique, ce qui signifierait que la sagesse ne saurait être un commencement absolu et qu'autre chose la précède. La seconde lecture seule semble s'imposer en raison du fait que, si *r'eshit* signifie à la fois commencement et quintessence, *thehillat* - qui revient 4 fois dans l'Ancien Testament - prend une valeur temporelle en 2 S 21,9 ; Qo 10,13 et Os 1,2, et pourrait fort bien véhiculer ce sens en Pr 9,10. Mais au bout du compte les deux formules débouchent sur une affirmation assez voi-

sine : le principe de la sagesse, aux deux sens du terme principe (commencement et fondement).

Les formules sont à la fois symétriques et antithétiques, indice que les deux traditions s'opposent diamétralement l'une à l'autre. La sagesse d'inspiration religieuse entend prendre pour fondement la crainte de Dieu. Notons au passage que la crainte s'apparente davantage au respect, à l'attitude authentique envers Dieu, qu'à la peur du gendarme, comme l'entend trop souvent une lecture triviale de ces expressions. La recherche du savoir et la piété font bon ménage et se fécondent réciproquement. Citons encore von Rad qui dit excellemment ces choses : on sera compétent, on saura ce que sont les règles de la vie quand on partira de ce qu'on sait sur Dieu et pas avant ⁵. En effet, "la foi n'empêche pas la connaissance... au contraire : c'est elle qui émancipe la connaissance, lui permet de parvenir correctement au fait et lui montre sa juste place dans le domaine des nombreuses activités variées de l'humanité. La capacité ne se détache jamais de son existence totale. A la question de l'articulation entre foi et savoir, la sagesse la plus récente a répondu théologiquement à la question des conditions de l'acquisition de la sagesse : la sagesse vient de Dieu. La sagesse dépend entièrement d'une attitude juste de l'homme devant Dieu."

Tandis que la sagesse religieuse optait résolument pour une attitude théocentrique, la sagesse séculière quant à elle demeure fidèle à une vision anthropocentrique. Le sage s'en remet aux pouvoirs de la raison. Cela ne signifie pas qu'il exclut la foi du champ du savoir ou de l'agir, mais il entend fonder son action et comprendre le monde avec son intelligence. Il revendique ainsi l'autonomie de la raison.

Le thème de la vie

Il en va de même du thème de la vie ⁶. Dans le premier cas, on voit se déployer la thèse que la vie est un don de Dieu, dans le second

5. G. von RAD, IS, pp. 83-86.

6. Question traitée par R.E. MURPHY dans "The kerygma of the Book of Proverbs", *Interpretation* 20, 1966, pp. 3-14. Pour lui, la vie résume le kérygme de la sagesse.

qu'elle se présente comme une conquête de la sagesse. Dans Proverbes, le mot vie revient 33 fois dont 12 fois dans la première partie (Pr 1-9) et 21 fois dans la seconde (Pr 10-31).

Sur un mode séculier, on dira que la sagesse est vie ou arbre de vie (3,13.16.18).

*Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse...
De longs jours sont dans sa droite,
dans sa gauche, richesse et honneur...
Elle est un arbre de vie pour ceux qui la saisissent,
et ceux qui l'obtiennent sont heureux,
et que les paroles du sage conduisent à la vie.
Mon fils sois attentif à mes paroles...
car ils sont vie pour ceux qui les trouvent,
et pour toute chair guérison.
Par dessus tout garde ton cœur,
car de lui procède la vie. (4,20.22-23)*

*L'instruction (thorah) du sage est une source de vie,
elle permet d'éviter les pièges de la mort. (13,14)*

La version religieuse permet de se rendre compte de la manière dont la tendance religieuse a repris et transformé des thèmes somme toute classiques. On dira ou bien que la vie vient de Dieu ou bien que la crainte de Dieu favorise la vie.

*La crainte de YHWH prolonge les jours,
Les années des méchants seront abrégées. (10,27)*

*La crainte (yarah) de YHWH est une source de vie,
elle permet d'éviter les pièges de la mort. (14,27)*

Ce verset est une sorte de décalque de Pr 13,14 dont il prend le contre-pied. Symétrique au plan stylistique, il déploie une sémantique opposée. Certains auteurs voudraient voir dans Pr 8,35 une réconciliation de la tendance profane et de la version religieuse :

*Celui qui me trouve (la Sagesse) trouve la vie,
et obtient la faveur de YHWH.*

La structure à la fois symétrique et antithétique des formules laisse de moins en moins de place au doute sur la nature de ces rapprochements. L'ultime rédacteur du livre n'a pas gommé les oppositions qui régnaient dans les milieux sapientiels. Ce faisant, il a fait droit au pluralisme que la Bible a toujours su manifester dans ses différents corpus : pluralité des couches du Pentateuque, pluralité du prophétisme, pluralité de la sagesse, sans parler de la pluralité des opinions dans la Mishnah et le Talmud.

III

Genèse et résolution des tensions

Maintenant nous devons affiner ce premier résultat. Pour comprendre cette tension, il en faut expliciter la genèse et décrypter les moyens déployés par le courant majoritaire pour contrebalancer l'influence de l'autre.

Approche diachronique : tradition ancienne, tradition récente

De nombreux travaux ont été consacrés à l'évolution de ces traditions. Il en ressort que la plupart des exégètes admettent l'antériorité de la sagesse dite séculière sur la sagesse religieuse, considérant les insistances sur la crainte de Dieu comme des ajouts tardifs venant corriger une tendance qui menaçait les fondements de la foi israélite. Mais là s'arrête le consensus. Sur cette toile de fond, trois modèles interprétatifs ont été proposés.

Passage de la sagesse séculière à la sagesse religieuse

Nombre de publications sont dominées par les idées d'évolution et de progrès. Et en vertu de cet axiome, on pose que la sagesse est un emprunt extérieur, importée d'Égypte ou de Mésopotamie et étrangère au crû de l'expérience fondatrice d'Israël. Cette intrusion menaçait sérieusement la singularité d'Israël et, comme on ne parvenait pas totalement à l'extirper des esprits, il restait à l'assimiler, à la rendre conforme

à la foi yahwiste ⁷. Cette thèse, parfaitement indécidable, a été popularisée par le livre suggestif de C. Rylaarsdam et argumentée par l'ouvrage de H.H. Schmid ⁸.

D'hypothèse, elle s'est transformée en dogme et continue encore à servir de fil d'Ariane dans un certain nombre de recherches sur la Sagesse, mais cette représentation ne semble pas s'imposer, du moins telle quelle, même si elle permet une interprétation acceptable de certains textes.

Passage d'une sagesse religieuse à une sagesse yahwiste

Devant les difficultés soulevées par le modèle précédent, certains pensent que la sagesse la plus ancienne aurait été elle-même religieuse, mais non d'origine israélite. Le point faible de cette thèse réside dans l'impossibilité de retrouver les traces de cette sagesse primitive ⁹.

Passage d'un yahwisme implicite à un yahwisme explicite

Certains exégètes renoncent à une explication évolutive pour prendre un schème plus opératoire. La sagesse biblique est yahwiste dès sa naissance, mais elle aurait pris des allures profanes au début et ce n'est que plus tard qu'elle aurait explicité une adhésion jusqu'alors implicite au Yahwisme ¹⁰. On postule donc que la foi yahwiste demeure

7. Nous employons souvent les expressions foi ou tradition yahwiste pour désigner la tradition religieuse. Cela n'a rien à voir avec la tradition du Pentateuque dite Yahwiste. C'est simplement en raison de l'importance du nom de YHWH dans la série religieuse. Nous en avons dénombré 68 occurrences.

8. C. RYLAARSDAM, *Revelation in Jewish Wisdom Literature*, Chicago, 1966 ; H.H. SCHMID, *Wesen und Geschichte der Weisheit*, BZAW 101, Berlin 1966.

9. On retrouverait cette vue chez N. WHYBRAY, dans *Wisdom in Proverbs*, J.L. CRENSHAW, *Old Testament Wisdom*, p. 77 ; ou chez W. BRUEGGEMANN, *The Creative Word*, Philadelphie, 1982, pp. 149 ss. Mais ils ont quelque peine à s'en tenir à cette distinction et de temps à autre, ils reviennent à la distinction classique entre séculière et religieuse.

10. C'est la thèse de R.E. MURPHY, "Wisdom and Yahwism", in *No famine in the Land*, ed. J. Flanagan and A. Robinson, Missoula, 1975, pp. 117-126 ; et plus ou moins de G. von RAD, IS, ou de B. CHILDS, *Introduction to the OT as Scripture*, Philadelphie, 1979, p. 553.

inchangée en dépit des transformations historiques qui affectent Israël. Une telle attitude repose sur deux présupposés contestables : d'une part, on considère la Sagesse comme une modalité de la présence divine, c'est-à-dire comme une forme d'intervention de Dieu parmi d'autres, adaptée à de nouvelles circonstances, mais pas foncièrement différentes de celles du passé ; d'autre part, on cantonne la sagesse à un adjuvant pour la piété. Ce qui est probablement vrai dans certaines couches du corpus sapientiel si l'on en croit Pr 2,1-5, qui représente de ce point de vue une pièce à conviction fondamentale :

*Mon fils, si tu accueilles mes discours
et gardes par devers toi mes préceptes,
rendant ton oreille attentive à la sagesse
et inclinant ton cœur vers la raison,
oui, si tu appelles l'intelligence
et élèves la voix vers la raison,
si tu la poursuis comme l'argent
et la recherches comme un trésor,
alors tu comprendras la crainte de YHWH
et tu trouveras la science de Dieu.
Car c'est YHWH qui donne la sagesse ;
de sa bouche viennent la science et l'intelligence.*

Or précisément cette fonction de la sagesse domine nettement dans Pr 1 à 9 et tente de s'imposer en Pr 10 à 31 , mais ou bien elle a perdu de sa force ou bien elle commence à gagner du terrain. Mais à ne retenir que cette fonction, on ne fait pas droit aux autres formes de sagesse.

Approche synchronique : tradition dominante, tradition dominée

Le nombre et la qualité des auteurs qui ont consacré des études à une approche diachronique du problème s'expliquent sans doute par la prégnance de la méthode historico-critique dans la recherche biblique à cette époque, mais les reconstructions opérées sont toutes les trois hypothétiques. En revanche, on trouve peu d'articles proposant une explication sur l'opposition des séries et encore moins sur la manière dont la tradition dominante empêcha la diffusion de la tradition séculière. On

dispose cependant de quelques indices pour préciser ce point.

Un indice d'ordre sociologique

Ce phénomène est pourtant classique. Dans toute société fortement et majoritairement religieuse, une tension naît à un moment donné entre foi et raison. Cela produit une scission au sein du groupe entre ceux qui préfèrent s'en tenir à la contemplation du mystère et ceux qui veulent le passer au crible de l'intelligence pour le rendre intelligible. Qu'on se souvienne des joutes entre Saint Bernard et Abélard au XIIe siècle, sans parler de la crise que traversa la pensée chrétienne sous le choc de la modernité. Les diverses cultures qui déversèrent sur Israël les exigences d'une rationalité toujours insatisfaite produisirent nécessairement des tensions et il était normal que cette exigence de la raison conquière de plus en plus certains esprits au sein du peuple hébreu.

Un indice d'ordre stylistique

Nous avons noté plus haut l'insistance et la répétition du thème de la crainte de Dieu. N'aurions-nous point là un indice que cet enseignement tombait en désuétude et qu'il fallait le réactiver auprès de générations trop enclines à se laisser séduire par d'autres doctrines plus à la mode ? D.B. McDonald avait déjà fait ce constat : "Ces appels à la crainte de YHWH trahissent le fait que pour certains, la sagesse (Raison) n'était pas simplement une aide, un guide ou une discipline, utile pour s'acquitter des commandements de YHWH, mais était une fin, un absolu de soi et en soi. A côté de la volonté de Dieu pour guider sa vie, il y avait la raison, travaillant dans et à travers l'esprit humain, qui était d'autorité égale à la volonté de Dieu et pouvait même critiquer cette volonté de Dieu telle qu'elle était consignée. En fin de compte, ceci signifiait que l'homme pouvait appliquer cette raison à la compréhension et à la critique de la personnalité de YHWH." "

11. D.B.McDONALD, *The Hebrew Philosophical Genius. A vindication*, Princeton, 1936, pp. 32-33.

Un indice d'ordre textuel

Il faudrait reprendre ici la tradition textuelle de Proverbes et comparer le texte hébreu avec les anciennes versions. Les hésitations ou les choix castrateurs qu'opérèrent les traducteurs montrent qu'ils ont bien senti la tension au sein du texte qu'ils traduisaient et les raisons de ce conflit. Deux exemples suffiront, je pense, à mettre en évidence le phénomène dont nous parlons.

Deux passages symptomatiques

Bien que Pr 4,1-7 n'appartienne pas à la seconde partie du livre, ce texte peut servir utilement à la démonstration, car il témoigne bien de l'embarras des traducteurs et de leur volonté d'occulter l'humanisme de ce passage. Voici d'abord le texte hébreu :

- v.1 Ecoutez fils, l'instruction d'un père,
et soyez attentifs pour connaître l'intelligence,
v.2 car c'est un bon savoir que je vous transmets :
ne négligez pas mon enseignement (Thorah).
v.3 J'ai été en effet un fils pour mon père,
tendre et unique aux yeux de ma mère.
v.4 Il m'instruisait et me disait :
Que ton cœur retienne mes paroles,
garde mes préceptes et tu vivras.
v.5 Acquiers la sagesse, acquiers l'intelligence,
ne les oublie pas et ne te détourne pas des propos de ma
bouche.
v.6 Ne l'abandonne pas, et elle te gardera ;
aime-la et elle te protégera.
v.7 Le commencement de la sagesse, c'est procure-toi la sagesse,
et avec tout ton avoir procure-toi l'intelligence...
v.27 Ne te détourne ni à droite ni à gauche,
écarte ton pied loin du mal.*

Examinons maintenant ce texte selon la Septante (LXX). Les traducteurs grecs - à supposer qu'ils disposaient d'un texte hébreu identique au texte massorétique - ont bien perçu les difficultés théologiques

posées par de tels versets en regard de la doctrine traditionnelle. Aussi pour les rendre conformes à celle-ci, ils ont apporté au texte original des corrections significatives pour redresser une doctrine pour le moins suspecte. La première partie du v.5 "acquiers la sagesse, acquiers l'intelligence" a disparu du texte grec. Le v.7 est omis et le v.27 est flanqué de l'ajout suivant : "Car Dieu seul connaît les voies de la droite et celles de la gauche sont tortueuses".

Une vision plus anthropocentrique de la sagesse sous-tend le texte massorétique, laissant libre accès à une rationalité en éveil. La LXX a totalement occulté le problème soulevé par l'hébreu. Toutes les modifications apportées au texte lui redonnent une allure plus théocentrique, plus conforme à la tonalité qui domine cette section de Proverbes. Que ces corrections proviennent des traducteurs ou qu'elles soient déjà dans l'original hébreu qu'ils avaient sous les yeux n'infirmes en rien notre démonstration.

Nous empruntons notre deuxième exemple à Pr 30,1-6, un passage énigmatique où le conflit des traditions atteint son paroxysme. Cet ensemble de versets peut s'organiser ainsi :

(1) Pr 30,1-3 contient un titre et une déclaration

*v.1a Parole d'Agour l'impie Paroles d'Agour,
fils de Yaké. Oracle.*

*v. 1b Je me suis fatigué, O Dieu, je me suis fatigué ô Dieu et
je suis épuisé, v.2 car je suis trop stupide pour être un homme
et je n'ai pas une intelligence d'homme. v.3 Je n'ai pas appris
la sagesse, et je connaîtrais la science du saint !*

(2) Pr 30,4 est un fragment de discours :

*v.4 Qui est monté au ciel et en est redescendu ?
Qui a recueilli le vent dans ses poings ?
Qui a serré les eaux dans son vêtement ?
Qui a établi toutes les limites de la terre ?
Quel est son nom et quel est le nom de son fils, puisque tu le
sais ?*

(3) Pr 30,5-6 est une réplique de l'homme pieux :

v.5 Toute parole d'Eloha est éprouvée ;

*il est un bouclier pour ceux qui se réfugient en lui,
v.6 N'ajoute pas à ses paroles,
de peur qu'il ne te réprimande et que tu ne sois traité de men-
teur.*

Risquons-nous à faire quelques suggestions sur ce texte réputé difficile. La LXX l'a judicieusement placé au milieu d'un ensemble de proverbes attribués à des sages peu connus et moins féconds, entre Pr 24,22 et Pr 24,23. Les questions du v.4 consonnent étrangement avec celles de Dieu dans les discours de Job au ch.38. Il paraît vraisemblable que ce verset provienne d'un ensemble plus ample, mais de la même veine que les discours divins en Job.

Le passage tout entier provient de la tradition religieuse et invite à revenir à la doctrine classique ; elle indique les limites de la simple raison à ne pas dépasser. Livrée à elle-même, la sagesse débouche sur des apories et des interrogations qu'elle ne peut pas gérer. Cette voie est donc à bannir, car elle ne déchiffrera jamais l'énigme du monde. C'est pourquoi au v.6 elle coupe court à toute discussion et presse le disciple de revenir à une doctrine éprouvée, c'est-à-dire à l'écoute de la parole de Dieu qui, seule, mène à la vérité. Quelques mots ajoutés par les traducteurs grecs tombent comme un couperet et clôturent les débats : "N'ajoute pas à ces paroles !" Une fois de plus, nous prenons sur le vif la tradition piétiste en train de museler la raison. Nous ne sommes plus très loin des âpres dialogues entre Job et ses amis théologiens.

Quelle place pour la sagesse ?

On avait cru discerner jadis dans la littérature sapientielle au moins trois traditions de facture et d'origine différentes : une sagesse empirique, une sagesse théologique et une sagesse critique. Mais sans doute faudra-t-il reprendre à frais nouveaux ces classifications trop grossières, car, au sein d'un ensemble considéré comme le meilleur représentant de la sagesse empirique, nous avons cerné à la fois des sentences d'inspiration théologique et d'autres d'allure humaniste ou empirique. L'histoire de l'humanisme biblique reste à écrire. On devrait y inclure le Cantique des Cantiques et Qohelet qui attestent cette forme de

pensée à l'état pur. Mais ce courant a sans doute pénétré comme par osmose en d'autres livres de l'Ancien Testament. Plutôt que d'y voir des éléments hétérogènes à la théologie de l'Ancien Testament, comme le pensaient certains exégètes, il serait préférable d'y reconnaître un lieu

12. C.I.H. GESE, *Lehre und Wirklichkeit in der alten Weisheit*, Tübingen, 1958 ; et H. PREUSS, *Erwägungen zum theologischen Ort Alttestamentlicher Weisheitsliteratur*, EvTh, 1970, pp. 393-417.

13. L.E. TOOMBS, dans "Old Testament Theology and the Wisdom Literature", JBR 23, 1955, pp. 195-196.

ETUDES THÉOLOGIQUES & RELIGIEUSES

1993 / 2

- | | |
|------------------------|---|
| Gerd THEISSEN | Identité et expérience de l'angoisse dans le christianisme primitif |
| Maurice BAUMANN | Les paraboles et le langage de changement |
| Eric FUCHS | Actualité de l'éthique protestante |
| Claude MAILLARD | Physique et psychologie des profondeurs |
| Gérard SIEGWALT | Le salut de la création tout entière |

PÉRICOPES

- | | |
|----------------------|---|
| Simon LÉGASSE | L'arrestation de Jésus d'après Marc 14, 43-52 |
|----------------------|---|

NOTES ET CHRONIQUES

- | | |
|-------------------------|--|
| Olivier BAUER | Théologie pratique : de la tactique à la stratégie |
| Jérôme COTTIN | Christianisme et socialisme en Europe |
| Jean-Marc PRIEUR | Sur <i>La précarité protestante</i> |

PARMI LES LIVRES

- | | |
|----------------------------|--------------------|
| Jean-Claude AMALRIC | Nouvelles de l'IPT |
|----------------------------|--------------------|

Secrétariat - Abonnements : 13, rue Louis-Perrier F 34000 Montpellier

Abonnements 1993 : France : 150 FF Etranger : 170 FF

Prix de ce n° : 55 FF

CCP : ETR - 268.00 B Montpellier

Sagesse des hommes et folie de la Croix

Il est tentant d'opposer la sagesse humaine et la folie de la Croix. Mais ce serait céder à la facilité : la Croix représenterait une insanité et non une folie qui se comprend. La pertinence de la Croix est de rendre la sagesse humaine à sa juste valeur, non de l'évincer. Maîtrise, la sagesse tend par excès à la résignation ou à la conquête. La Croix, en manifestant la non-maîtrise du Crucifié et sa remise inconditionnelle à Dieu, appelle la sagesse à s'affranchir de l'assurance arrogante des amis de Job et à se libérer de la résignation à laquelle l'expérience du mal toujours invaincu risque de conduire.

Lorsqu'on entreprend de développer théologiquement le thème de la sagesse, il convient de rappeler d'emblée avec force que toute une lignée importante de la théologie, protestante notamment, s'attache à souligner l'aspect de la folie au cœur de la foi chrétienne. Cet accent s'enracine en particulier dans la réflexion paulinienne sur le langage de la croix (1 Corinthiens 1 constitue ici bien sûr la référence centrale). Le message du Christ crucifié est une folie qui confond la sagesse des Grecs.

Ainsi, la rencontre des deux traditions qui constituent les sources privilégiées de notre civilisation occidentale, l'Antiquité grecque et l'héritage biblique, se trouve placée sous le signe de ce choc, entre la sagesse des hommes, d'une part, et la folie de la croix, d'autre part. "Expérience-choc radicale", pour parler avec un philosophe protestant de ce siècle, Pierre Thévenaz ¹.

Il y aurait ainsi, selon cette théologie de la croix, un moment inévitable de contestation de la sagesse dans la foi chrétienne. "Car il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages et l'intelligence des intelligents." (Esaïe 29,14, cité par Paul en 1 Co 1,19). Et Paul de continuer : "Où est le sage ? Où est le docteur de la loi ? Où est le raisonneur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas rendu folle la sagesse du monde ?" (v. 20). Ainsi, le christianisme tiendrait plus de la folie que de la sagesse, et ni Luther, ni Kierkegaard ne nous contrediront ici.

Pourtant, n'y a-t-il pas un danger à vouloir en rester là, à vouloir durcir cette opposition et à en faire un principe théologique rigide ? Ne risque-t-on pas alors de faire de la folie un simple non-sens, une insanité ? Or, précisément, la folie de la croix, et Paul comme d'autres théologiens à sa suite en témoignent bien, est une folie dont on peut rendre compte, une folie qui se comprend et qui s'assume. Et si la pertinence de cette folie était précisément non seulement de confondre la sagesse, mais aussi, par là même, de la rendre à sa juste valeur et mesure ? En tous les cas, un indice biblique en faveur de cette hypothèse semble donné en 1 Co 1,23-24 : le Christ crucifié est "scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs", mais pour ceux qui sont appelés, il est "puissance de Dieu et *sagesse de Dieu*". Il se pourrait donc bien que la folie de la croix, en tant que sagesse de Dieu, se donne pour tâche de rendre la sagesse des hommes à elle-même, de lui permettre d'être pleinement et authentiquement sagesse. C'est cette piste que les réflexions qui suivent tentent d'explorer. Mais il nous faut pour cela partir du phénomène de la sagesse.

1. Cf. son ouvrage posthume **La condition de la raison philosophique** (Etre et penser 51), Neuchâtel, Baconnière, 1960, surtout pp. 51-64 et 90-101.

I

La sagesse, art de conduire la vie

De tout temps et en tout lieu, les cultures font référence à des modèles traditionnels de sagesse (on pensera ici par exemple aux sept sages, figures légendaires qui, dans la tradition grecque, seraient à l'origine de la démarche philosophique). L'homme sage, modèle d'humanité, se caractérise comme quelqu'un qui fait preuve d'un jugement droit, sûr et averti dans ses décisions et ses actions et qui donc maîtrise l'art de conduire les affaires de la vie - et peut-être aussi, de manière connexe, les affaires de la cité - avec assurance, patience et modération.

Dans les références classiques de la tradition occidentale, on se souviendra ici surtout des modèles de sagesse développés dans la sagesse vétérotestamentaire (les *Proverbes*, notamment) et dans la philosophie grecque. Les grandes écoles philosophiques de l'Antiquité ont proposé des idéaux de sagesse dont les effets à travers l'histoire ont été considérables - que l'on pense ici par exemple au modèle du sage stoïcien, capable de conduire sa vie avec raison à travers la tempête des passions.

Mais les Temps modernes aussi connaissent leurs idéaux de sagesse, développés par exemple à partir de l'idéal de l'honnête homme de l'époque classique, du rationaliste tolérant, équitable et humanitaire des Lumières ou du génie romantique appelé à s'épanouir dans toutes ses richesses intérieures.

Qu'en est-il aujourd'hui ? La sagesse a-t-elle disparu ? La question de l'art de conduire sa vie a-t-elle perdu son importance, est-elle devenue insignifiante ? Nous ne le pensons pas. La sagesse s'est bien plutôt diversifiée, s'offrant dans les multiples modèles, issus de sources très diverses. Citons quelques exemples, à titre d'illustrations. Nombreuses sont par exemple les psychologies, plus ou moins vulgarisées, proposant un idéal de vie sage : sentir, vivre et habiter son corps ; s'attacher à se réaliser soi-même dans ses propres potentialités ; retourner jusqu'au premier cri marquant son irruption dans le monde et ainsi renaître de nouveau ; etc. Les mouvements écologiques développent eux aussi des idéaux de sagesse : redécouvrir en nous ce qui nous relie à la mère Nature ; apprendre la modération, après les excès du gaspillage, et vivre simplement et sainement (une sorte d'ascèse sécularisée). De même,

après la grande désillusion des idéologies et des utopies socio-politiques, l'heure semble être aujourd'hui aux sagesse ésothériques, voire extatiques, aux doctrines des gourous, de tous ceux qui sont supposés savoir les mystères derniers : ce qu'il en est du grand Tout, du nouvel âge à venir, de l'au-delà, de ce qu'il adviendra des humains après la mort, etc. A l'arrière-fond de ces différentes formes contemporaines de sagesse, proposant leur art de conduire la vie dans des discours savamment aménagés, à prétention quasi-scientifique, il reste aussi, sous des formes plus discrètes, une sagesse populaire, se contentant d'un certain nombre de formules stéréotypées sur la vie, ses aléas et ses tracas, sur les meilleures manières de tenir tête aux coups du destin ou encore sur les règles à respecter pour profiter au mieux de ce qu'elle nous réserve, sans succomber aux illusions trompeuses, en apprenant la sage résignation ².

La liste pourrait être poursuivie, mais ces quelques exemples suffiront pour illustrer notre définition générale. Sous toutes ses formes, tantôt populaires tantôt élitaires, tantôt profanes tantôt religieuses, la sagesse se propose comme un art de conduire la vie de manière satisfaisante. Elle le fait en développant une conception du réel et de la condition humaine qui permet à son adepte de comprendre ce qu'il est, de trouver un fondement et un sens à sa vie. En même temps, elle donnera à cet adepte tous les moyens pratiques pour concrétiser ses convictions, les traduire dans une manière convaincante de vivre sa vie.

II

L'ambiguïté de la sagesse : entre conduite et maîtrise

L'esquisse de la sagesse développée au point précédent permet sans trop de difficultés de dégager en elle une ambiguïté inhérente, qui l'expose à des excès. En effet, on peut dire que la sagesse, par son orientation pratique (conduite de la vie), marque en règle générale une

2. Dans une thèse de doctorat qu'il vient de soutenir à la Faculté de théologie de Neuchâtel, Félix Moser a étudié en détail et avec soin les stéréotypes de la sagesse populaire, dans le but d'imaginer une pastorale des distancés de l'Eglise.

certaine retenue à l'égard des grandes théories, des idéologies et des utopies. Cette retenue se traduira peut-être par une attitude relativement sceptique, exhortant à la modération, recommandant de renoncer aux savoirs derniers, par la distance critique de l'ironie ou de l'humour, invitant à s'écarter des certitudes trop péremptoires, ou encore par un souci affirmé du présent de la vie, de ses plaisirs et de ses tâches, dans toute leur petitesse et insignifiance. Dans cette première perspective, la sagesse se retire de tous les excès. Elle cherche un équilibre permettant à l'humain de conduire sa vie de manière adéquate et équilibrée. Pourtant, en même temps, il y a dans l'idée même de la conduite une perspective qui risque d'y réintroduire tous les excès qu'elle voulait écarter. Il s'agit de la dimension de la maîtrise. L'effort de la conduite glisse facilement dans le désir de la maîtrise, et la limite entre les deux est floue. Un indice en est que le sage devient aisément un "maître", et que la sagesse s'exprime souvent dans les traits de la "maîtrise" : maîtrise de soi, maîtrise de la vie, maîtrise du savoir, etc. Sous cet angle, la sagesse, d'équilibre qu'elle était risque de devenir excès visant à totaliser les perspectives et à aboutir ainsi à une clôture de la conduite ouverte en maîtrise fermée. Cela peut s'effectuer sous deux formes, celle de la résignation et celle de la conquête³. Les quelques formes présentées plus haut nous permettront de l'illustrer.

Dans la résignation, la maîtrise s'opère par le rétrécissement : tout doit pouvoir être ramené à quelques principes rigides ou à quelques vérités générales, qui sont à l'abri de toute contestation, et l'imprévu se trouve ainsi soigneusement éliminé. Le but est ici d'assurer la maîtrise de toutes choses en les réduisant, en les plaçant sous une carapace qui rend la position du sage inattaquable. La sagesse vétérotestamentaire semble avoir connu un tel développement rigide, poussant le sage à tout expliquer avec obstination et sans nuance. Un exemple nous en est donné avec les amis de Job : ils ne peuvent plus sortir de leur schéma de la juste rétribution et refusent donc d'entrer dans la contestation de Job, s'obstinent à lui démontrer qu'il doit y avoir une faute expliquant ses malheurs. De manière parallèle, on peut dire qu'aujourd'hui la sagesse

3. Je reprends ici très librement la distinction kierkegaardienne des deux formes du désespoir : le désespoir-faiblesse et le désespoir-défi. Cf. S. KIERKEGAARD, **La maladie à la mort, Œuvres complètes**, Paris, Orante, tome 16, 1971, pp. 163-285, surtout pp. 206-229.

populaire développe, elle aussi, une structure de résignation : réglant tous les problèmes par un système de vérités stéréotypées, sans surprises, elle invite à adopter un profil bas, à se replier sur la réalité telle qu'elle se donne, sans se bercer d'illusions qui ne pourraient que décevoir. On est ce qu'on est, et un "tiens" vaut mieux que deux "tu l'auras".

A l'inverse, la conquête, elle, consiste à développer une sagesse qui, de manière enthousiaste, prétend élaborer une vision englobant toutes choses et permettant à l'être humain de surplomber l'entier de la réalité d'un point de vue de Sirius. Sa visée est donc plutôt la maîtrise par une sorte de démesure spéculative ou métaphysique. Ce mouvement pourrait s'illustrer dans le développement de la sagesse grecque. Issue d'un modèle plutôt sceptique et réservé - qu'on se souvienne du sage Socrate, estimant qu'il n'est plus sage que les autres que parce qu'il ne prétend pas savoir ce qu'il ne sait pas -, la sagesse s'est vue de plus en plus liée à des systèmes métaphysiques prétendant détenir la clé de toutes choses dans le platonisme déjà, et dans l'aristotélisme, puis surtout dans la spéculation néoplatonicienne. De manière comparable, toutes proportions gardées, bien sûr, les mouvances spirituelles actuelles sont aussi orientées vers des options totalisantes. Elles donnent à l'humain la possibilité d'accéder aux grands secrets par des savoirs supérieurs lui permettant de sortir des contingences d'ici-bas. Il pénètre ainsi dans l'harmonie du grand Tout ou dans la nouvelle ère du Verseau, il anticipe l'au-delà dans des expériences extatiques ou par des contacts avec les morts, etc.

III

La folie de la croix : une radicale non-maîtrise

Qu'en est-il de la croix du Christ par rapport à ce qui vient d'être développé concernant la sagesse ? Du point de vue de la théologie paulinienne, on peut dire qu'elle marque une irruption inattendue, une irruption folle de Dieu dans un monde occupé par les efforts de sagesse des hommes. En effet, en s'identifiant à celui qui est pendu au bois, Dieu se manifeste dans ce qui, du point de vue des représentations habituelles de la sagesse humaine, ne peut être que l'extrême inverse du divin : l'être humain dans son plus complet dénuement. Celui qui, d'habitude, représente la référence ultime, celui qui constitue l'instance *dernière*, se révèle, se manifeste dans le *dernier* des hommes, démuné et impuissant, abandonné de tous au gibet du Golgotha.

La foi chrétienne s'est attachée à développer ce paradoxe absolu dans toutes ses conséquences ⁴. Elle montre bien par là qu'il n'en va pas d'une pure et simple folie inconcevable, d'une ineptie. Le paradoxe est théologiquement assumé, il fait l'objet de la "parole de la croix", et peut donc être proclamé et reçu comme un message de vie. Il promet aux humains un avenir nouveau, placé sous le signe d'un Dieu devenu humain, qui s'inscrit dans les limites de la condition humaine, et leur donne ainsi la force et le courage de vivre cette dernière comme le lieu d'une grâce surprenante.

Qu'en résulte-t-il pour notre réflexion sur la sagesse ? Nous pourrions l'exprimer de la manière suivante : la folie de la croix ne suspend pas l'effort de la sagesse comme art de conduire la vie, mais elle désamorçage en lui le désir de maîtrise, en inscrivant au cœur de la sagesse la non-maîtrise radicale du Crucifié. La sagesse commence dans le dénue-ment de celui qui est pendu au bois. En des termes plus synoptiques, marqués par la référence au Psaume 22, qui traverse tout le récit de la passion : la sagesse commence en celui qui, abandonné de tous, même de Dieu, s'abandonne à celui-ci en l'appelant "Mon Dieu, mon Dieu" pour lui crier son désespoir. La sagesse commence là où s'arrête la maîtrise.

Cette réorientation radicale pourrait avoir pour effet de libérer et de relancer le mouvement de la sagesse, en la rendant à elle-même. C'est ce qu'il nous faut maintenant expliciter de manière plus précise.

IV

Quelques traces d'une sagesse rendue à elle-même

On dira donc : la contestation de la sagesse des hommes par la folie de la croix s'opère pour le bien de la sagesse. Comment cela peut-il se concrétiser ? On retiendra brièvement quelques aspects.

4. Notion empruntée à la christologie de Kierkegaard. Cf. **Miettes philosophiques, Œuvres complètes**, op.cit., tome 7, 1973, surtout pp. 35-52 ; **L'école du christianisme**, tome 17, surtout pp. 69-132.

a) Tout d'abord, cette contestation contribue à lever l'ambiguïté de la sagesse, évoquée plus haut. En effet, confrontée à l'énigme de la non-maîtrise, la sagesse est appelée à se distancer des tentations de maîtrise qui l'habitent, tant sous les formes de la résignation que sous celles de la conquête, pour redécouvrir en elle ce qui la met au défi de rester ouverte, vivante, prête à s'exposer à tous les imprévus qui l'interpellent et la mettent en question.

b) Cela permettra en même temps à cette sagesse de rendre compte de ses héritages. Ainsi, par exemple, elle se saura plus redevable de Job que de ses amis, parce qu'elle retrouvera dans cette figure de sage - comme aussi celle du Qohéleth -, en la relisant sous le signe de la croix, les questions et tensions qui l'animent elle-même. De même, dans la tradition grecque, elle se sentira plus proche du principe d'ignorance ironique de Socrate que des grandes certitudes englobantes et enfermant de Platon, d'Aristote ou du néoplatonisme.

c) Ce qui vient d'être rappelé du point de vue de l'héritage grec permet également de souligner que la sagesse ne peut être rendue à elle-même que si elle accepte de réserver une part importante au doute dans sa démarche de conduite de la vie. C'est ce doute qui lui permettra de demeurer ouverte tant aux interrogations extérieures qu'à ses propres soupçons. Cette perspective critique et auto-critique constitue le seul correctif efficace au danger très actuel de la dérive intégriste, lié de très près au désir de la maîtrise.

d) Par rapport à la résignation comme à l'égard de la conquête, l'apôtre Paul s'est fait fort de développer le point de vue chrétien comme une position d'équilibre instable envisageant l'insertion dans les limites de la condition humaine comme le défi le plus stimulant de la sagesse. La conquête veut dépasser les limites, ou en tout cas les ignorer ; la résignation se soumet à elles, s'y enferme. La sagesse proposée par Paul consiste à faire des limites elles-mêmes le lieu de la joie et de la liberté. C'est ce qui s'exprime dans plusieurs textes pleins de cette tension constitutive, notamment 2 Cor 4,7-10. Parlant de manière enthousiaste du Dieu de lumière qui brille dans nos cœurs et qui fait resplendir la connaissance de sa gloire, Paul continue en disant : "Mais ce trésor, nous le portons dans des vases d'argile, pour que cette incomparable puissance soit de Dieu et non de nous. Pressés de toute part, nous ne sommes pas écrasés ; dans des impasses, mais nous arrivons à passer

; pourchassés, mais non rejoints ; terrassés, mais non achevés ; sans cesse nous portons dans notre corps l'agonie de Jésus afin que la vie de Jésus soit elle aussi manifestée dans notre corps." Le même défi stimulant s'exprime dans 2 Cor 12, en rapport avec l'écharde dans la chair. Dieu ne libère pas l'apôtre Paul de son épreuve, comme il l'en supplie, mais lui dit. "Ma grâce te suffit, ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse" (v.9). C'est ce qui permet à Paul de dire en conclusion de ce texte plein de sagesse paradoxale : "(...) lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort" (v. 10).

e) Si la sagesse de la croix s'attache plus à Job qu'à ses amis, comme nous l'avons dit plus haut, c'est parce qu'elle ne peut guère se concevoir sans s'exposer aux crises incessantes qu'elle traverse. Il n'y a de croissance, de mûrissement dans la sagesse qu'en traversant les crises, comme nous le rappelle d'un point de vue psychologique la conception de l'identité d'E.H. Erikson ⁵. Les crises sont ici autant de lieux de mise à l'épreuve, permettant à la sagesse de devenir plus sage.

f) Dire que la sagesse doit s'exposer aux crises, c'est dire aussi qu'elle n'est pas déjà pleine et définitive ici et maintenant. Sa réserve, sa retenue est liée à une réserve, une retenue eschatologique : la sagesse pleine et totale n'est pas pour aujourd'hui. "A présent nous voyons dans un miroir, par énigme, alors nous verrons face à face ; à présent je connais partiellement, alors je connaîtrai comme j'ai été connu". (1 Cor 13,12). C'est cette réserve qui lui permet aujourd'hui de se consacrer avec patience et amour aux petites choses de la vie, aux fragments et aux énigmes qui composent la trame incertaine de nos existences et qui font de notre conduite de la vie une aventure ouverte et sans cesse renouvelée.

* *
*

En guise de conclusion, quelque peu provocatrice, nous dirons donc que la foi chrétienne peut bel et bien être désignée comme une sagesse, s'offrant aujourd'hui encore comme un art adéquat de conduire sa

5. Cf. surtout **Adolescence et crise. La quête de l'identité**, Paris, Flammarion.

Pierre BÜHLER

vie. Mais on rajoutera d'emblée que sa spécificité est de s'enraciner dans la non-maîtrise de la croix. Elle est sagesse au nom de la folie de la croix. Le sage chrétien devra donc apprendre avec humour à user de sa sagesse comme s'il n'en usait pas (cf. 1 Cor 7,29-31).

Pierre BÜHLER

ÉTUDES

Juin 1993

Défendre les droits de l'homme
Les émeutes urbaines
Europe multilingue
Sens ou non-sens de la souffrance ?
De nouveaux judéo-chrétiens
Déplacements religieux au Brésil

Etudes : 14, rue d'Assas - 75006 PARIS

Le numéro : 50 F (Etranger : 57 F)

Suivre un chemin non tracé

Les enthousiasmes de 1968 se sont éteints, les philosophies de l'Histoire s'estompent : le sens n'est plus donné d'avance. Il faut affronter l'avenir sans arme ni bagage, savoir "que le mal est plus commun que le bien", revenir à l'évidence des choses et des êtres, endurer la fragilité. Cette déprise à l'égard de soi et de ses illusions majestueuses ouvre à l'écoute d'autrui et culmine dans l'amitié, "l'une des demeures principales de la vie spirituelle". La sagesse est invitation au dialogue, au déplacement : elle n'est pas ascèse, bien qu'elle sache n'habiter que ce qu'elle quitte.

"Impose ta chance. Va vers ton risque,
à te regarder, ils s'habitueront."

René Char

Je suis un enfant des années 68, de ces moments magiques, fous, romantiques, et d'une naïveté dangereuse où l'on croyait pouvoir refaire le monde. C'était magique, car nous étions certains de détenir le sens de l'Histoire (c'était le temps des majuscules), nous savions vers où l'humanité devait aller. C'était un peu terroriste aussi : au nom de cet idéal radieux, les jugements sur autrui pleuvaient dru, et pas très loin de chez nous, en Italie ou en Allemagne, sous couvert de ce même horizon, des hommes et des femmes tombaient sous les balles de soi-disant révolutionnaires.

Les années ont passé. Sartre, Lacan et Foucault sont morts, Soljenitsyne a définitivement gagné son combat contre le totalitarisme communiste et... "chacun est rentré dans son automobile", comme le chantait à l'époque Claude Nougaro. Je suis donc de cette génération qui a aujourd'hui 40 ans et qui a appris au fil des années à se méfier des idées pour ce qu'elles induisent comme forclusions, pour ce qu'elles entraînent comme illusions. Parvenus au mitan de la vie sans trop d'embûches, nous pressentons que le plus dur est à venir et, surtout, ce n'est pas parce qu'on ne peut plus envisager de philosophie de l'histoire qu'on a envie de se raconter à soi-même des histoires.

Est-ce cela la sagesse ? Je ne saurais le dire, tant les mots peuvent être piégés. Nous percevons qu'une attitude est possible, faite de disponibilité, de silence, de solidarité, une "façon d'être au monde" qui soit de dé-possession : l'envie de détenir le mot de la fin nous a passé ; il importe d'abord qu'un dialogue s'établisse. Cette sagesse-là est un désespoir, au sens où nous avons cessé d'espérer en apprenant à vivre.

Nous ne regrettons rien, c'était ainsi et cela avait ses vertus. Nous avons simplement perdu cette "espérance enchanteresse" que fustigeait déjà Péguy, mais nous avons gardé l'intensité. Nous avons laissé sur le bas-côté nos croyances, nous marchons désormais à l'étoile : le sens n'est plus donné à l'avance, c'est un "au fur et à mesure". Nous n'avons plus la rage de vaincre, nous avons envie de pétrir la pâte humaine, le voyage est devenu un mode de pensée, inquiets que nous sommes de passer à côté des êtres et des choses, révoltés d'avoir un jour à mourir.

Je suis de la race des "perplexes passionnés", selon la belle formule de Peter Handke. Je ne chercherai donc pas à définir la sagesse, à plonger dans l'histoire des idées pour en tirer quelques citations bien léchées ; je tenterai d'indiquer le mouvement, celui qui atteste que l'Autre fait loi, qu'à trop vouloir ramener l'état du monde à soi, on tue la réalité, que seul est digne d'humanité ce qui conduit à l'exil de soi, à rejoindre l'insensé pari d'Abraham, partir sans arme ni bagage vers un pays inconnu.

Aime le monde comme toi-même

Les personnages de Marguerite Duras ont ceci en commun qu'ils sont tout entier exposés : Anne-Marie Stretter, le Vice-Consul ou Lol

V.Stein sont des êtres "exténués de désir", l'expression revient souvent chez M.Duras. Pris par la passion, ils se livrent au monde, totalement offerts à autrui. Dans le mot passion, il y a du pâtir, quelque chose que l'on endure, dont on n'a pas l'initiative ; l'altérité atteint et marque d'une trace indélébile. Chez Marguerite Duras, cette empreinte en vient à redécouvrir le corps tout entier, jusqu'à la folie. Le corps ici atteint des dimensions "californiennes", comme le dira Michel de Certeau : il est le lieu de la jouissance, de la joie et de la souffrance les plus extrêmes. Et il est aussi une géographie, des fleuves, des plaines, des forêts, la foule indochinoise, le peuple de mendiants de Calcutta, l'océan Pacifique. Le corps est hors-limite, à la fois étonnamment présent, lieu de vérification de ce qui se vit, fonction quasi-judiciaire - "Entre 18 et 25 ans mon visage est parti dans une direction imprévue" - et étrangement transparent, tellement livré chez Anne-Marie Stretter qu'il disparaîtrait presque, le langage lui-même ayant peine à le capter ; les phrases de M. Duras deviennent alors comme autant de blancs dans le texte.

Il ne s'agit pas d'ériger le personnage durassien en modèle, mais de l'indiquer en contrepoint d'une certaine dérive moderne de l'idéal qui consiste à voir l'accomplissement d'une vie dans l'épanouissement de soi par soi. Ainsi le corps est-il devenu aujourd'hui l'objet de tous les cultes avec comme finalité qu'il soit beau, allégé, paré par un érotisme tout hollywoodien. Un corps malade ou handicapé devient indécent, le visage doit être lisse comme une peau de bébé, c'est-à-dire non marqué par l'existence. Cette apologie de "l'éternelle jeunesse" est une sorte de crime contre le monde et l'altérité. A vouloir épargner au corps les stigmates de la vie, on en vient à refuser à l'Autre toute possibilité d'atteinte de soi. Cette sagesse est une anti-sagesse, elle est de protection, de tirebouchonnement sur soi et, en réalité, elle signe chez l'individu le déni de la mort. Le corps ne ment pas : il veille, éveille et vérifie, il est le lieu de l'infini de la relation et de la finitude de la condition humaine.

"Dans ton combat contre le monde, seconde le monde", écrivait Franz Kafka. Par ce mot, il n'était pas question pour lui de considérer tout ce qui vient du dehors comme juste en soi, mais d'affirmer qu'il n'y a de planche de salut que sur le pas de sa porte, accueillant l'extérieur comme autant de signes possibles de la révélation. Ces propos peuvent heurter certaines conceptions de l'intériorité. Qu'on ne se méprenne pas : je ne prône pas une vie dissoute dans le monde, je veux engager le dia-

logue entre moi et le dehors, l'un ne prenant consistance qu'en réciprocité avec l'autre. Et puis, je suis occidental, tout entier inscrit dans la tradition biblique : dans l'Ancien Testament, la voix de Dieu vient toujours de loin, elle s'adresse à son peuple d'un ailleurs ; tout au long des Evangiles, dans les moments décisifs - de l'Annonciation à la Résurrection -, il y aura la présence de l'ange, la parole qui descend du ciel...

Les passionnés du monde ne sont pas de doux rêveurs, de grands niais à la mine épanouie qui s'extasient à chaque carrefour. A l'inverse, ils ont appris que le Mal est plus commun que le Bien, ils ne s'étonnent pas des égoïsmes et des guerres - qui sont aussi au dedans d'eux mêmes -, ils sont toujours surpris, en revanche, que dans le marais dominant quelqu'un s'essaie à la bonté. Ils savent le monde consubstantiel à leur chemin d'humanité, ils en éprouvent les heurs et les malheurs. Ils ont l'oreille collée au sol, car ils savent que le salut n'est pas solitaire et qu'eux-mêmes sont plutôt misérables. Le prix payé est la fragilité. Mais il y a l'amour, parfois, esquisse d'un recommencement.

Le retour à l'évidence

Parmi les travers les plus inquiétants de l'histoire humaine, il y a l'évitement du concret. On se précipite dans ce qu'il y a de plus lointain, oubliant le voisinage le plus proche, on noie la réalité dans un flot de discours et d'explications, à en perdre le sel de la terre. Nous sommes en fait victimes des tyrannies de la cause. Face à un enfant psychotique, on va se perdre en conjectures sur les origines de la maladie ; devant tel ou tel problème politique, l'héritage de ceux qui ont gouverné avant devient l'objet de toutes les analyses, on en vient même parfois à nier la responsabilité individuelle sous prétexte du contexte socio-culturel. Il est absurde de gommer d'un trait de plume les histoires personnelles de l'Histoire tout court. Mais l'enfant psychotique souffre et il faut répondre à cette souffrance ; les questions politiques sont à traiter "ici et maintenant", et l'éthique exige que l'on réponde de ses actes. Enfin, les mêmes causes ne produisent jamais les mêmes effets. Un psychanalyste peut lire Duras ou Kafka à la lumière de leurs traumatismes d'enfance, cela explique, mais ne détermine en rien : tous ceux qui ont eu une mère un peu folle et un père tyrannique n'ont pas écrit *L'Amant* ou *Le Château*...

Le réel est dur, indépassable ; c'est pour cette raison qu'on tisse autour de lui tout un réseau de mots qui souvent, en bout de course, revient à l'oblitérer.

*“La rose est sans pourquoi, fleurit parce qu'elle fleurit,
N'a de souci d'elle-même, ne désire être vue...”*

Le poème d'Angelus Silesius ramène à l'évidence : les choses sont parce qu'elles sont. Il est vrai que les sociétés modernes sont d'une extraordinaire complexité, et qu'il est extrêmement dangereux de répondre par des idées simples à des problèmes compliqués : j'aurais même tendance à penser qu'on ne complexifie jamais assez. Mais, à l'inverse, les questions auxquelles nous sommes confrontés - notamment dans la vie professionnelle - nous feraient oublier qu'exister n'est pas simplement se débattre dans l'inextricable, mais prendre le temps de l'arrêt et du regard. Dans un univers affairé à outrance, la lenteur est devenue un acte héroïque ; et cependant, il semble qu'elle soit un élément essentiel d'une sagesse à recouvrer. L'homme pressé ne sait pas, il analyse entre deux portes ou deux avions, incapable de dominer ses humeurs et de prendre de la distance. Il pense comme le dernier livre dont il a lu la recension dans un journal, il passe ses vacances coincé entre le besoin de dormir et les activités sportives ; tout pays étranger est d'abord un marché possible ou un lieu de trekking pour les prochains congés. Je durcis à dessein le trait, mais ralentir le pas devient une urgence éthique lorsque toutes choses se traitent désormais à la vitesse supersonique, et dès lors, par une sorte de fatalité moderne, en surface.

Respecter autrui, c'est d'abord prendre le temps de l'écouter ; diriger des groupes humains, c'est d'abord laisser du temps au temps en sachant qu'on ne change pas les choses par décret ; soigner un enfant psychotique, c'est d'abord se taire et vivre avec lui. “Entrer en muettude” pour que cela advienne : une ville, un paysage, un ami, ça vit au dehors de soi, en saisir quelques brasillements demande de laisser la distance jouer, de ne pas vouloir à toutes forces combler ce qui nous sépare. Lorsque Silesius écrit “la rose est sans pourquoi”, ce n'est pas qu'il nie toute explication du monde, mais il affirme une certaine “espacité” de silence, la présence réelle des êtres et des choses, il laisse entre lui et l'Autre se déployer pleinement un lieu vide, un creux, un rien qui voudra tout dire.

En ce point, ce siècle nous a instruits. Il a voulu avoir raison du monde, par la science, l'idéologie, il a voulu maîtriser, et cela a produit Auschwitz, Hiroshima, le Goulag. A présent, nous n'avons plus de ligne d'horizon, seulement quelques points de fuite... Nous sommes ramenés à l'état des choses, à une sorte de modestie primordiale, originelle : il ne s'agit plus de refaire le monde, mais de le faire dans une "poësis" quotidienne avec d'autres, sachant qu'aucune explication ne vient à bout de ce qui se trame, jamais.

L'amitié comme apprentissage de la sagesse

"Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel, je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre éloignement. L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations, mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport" ¹.

L'admirable texte de Maurice Blanchot nomme l'amitié comme l'un des lieux les plus féconds de la condition humaine. En effet, en cet endroit, nul désir de possession : seul m'importe ce qui te fait vivre. Je n'attends rien d'un ami, ou plutôt j'attends tout, c'est-à-dire qu'il soit là, tout près ou à des milliers de kilomètres, parce que son existence me donne à exister par sa radicale différence, présence discrète et passionnée à mes chemins de traverse. Ici, on ne s'étreint pas, on se fait signe sans achever la signification.

L'amitié éclaire au plus juste la notion de respect. "Parce que c'était lui, parce que c'était moi". Montaigne ne cherche pas à dire ou à savoir pourquoi La Boétie est son ami, c'est ainsi et toute autre considération serait trahison. L'absence d'explication dit le caractère fondamentalement matriciel de l'amitié : son lieu est un non-lieu, dans le même geste fraternel, et c'est en cela qu'il est fécond.

1. Maurice BLANCHOT, **L'amitié**, Gallimard, 1971, p. 328.

A ceux et à celles qui sont en quête d'une nouvelle sagesse, d'un nouvel âge, d'une réponse aux questions éternelles, posez la question : avez-vous un ami ? En effet, l'amitié est l'une des demeures principales de la vie spirituelle. Au fil du temps, cet espace-là se creuse, s'approfondit, disparaît, puis se redécouvre. A y regarder de près, on s'aperçoit que cette amitié n'est pas née par hasard. Il y a eu un ou des moments où, par un "je ne sais quoi", un silence s'est fait, un "langage sans mot" s'est établi, une connivence profonde s'est révélée. Ces instants sont rares, ils peuvent surgir d'une souffrance, d'un grand bonheur ou de pas grand'chose, ils sont ce que Jean Sullivan appelait "l'instant d'éternité". Apprendre autrui, c'est éprouver ces secondes où tout paraît suspendu, où l'on se vit pluriel, pris dans le vaste mouvement de l'univers et dans la singularité d'une relation, comme participant d'un secret immémorial : les choses essentielles de la vie se murmurent, elles ne supportent pas les traités et les tirades, elles sont par essence pudiques. Et l'amitié est de celles-là : la discrétion est son attribut principal, "elle est l'intervalle, le pur intervalle qui, de moi à cet autrui qu'est un ami, mesure tout ce qu'il y a entre nous, l'interruption d'être qui ne m'autorise jamais à disposer de lui et qui, loin d'empêcher toute communication, nous rapproche l'un l'autre dans la différence et parfois le silence de la parole" (Maurice Blanchot, *ibid.*).

L'amitié incarne l'art de la suggestion : en son endroit, les phrases se ponctuent par des points de suspension, par crainte d'avoir le dernier mot. La sagesse de l'amitié est cette présence qui se retire afin qu'on la devine. Dans cet entre-deux de la parole, la liberté est infinie, et à qui sait l'accueillir, elle offre un puits sans fond d'humanité.

Le tombeau vide

La figure du sage, ascète hiérarchique au fond de sa caverne, m'est étrangère. Chez certains que j'ai rencontrés - intellectuellement ou physiquement -, c'est une façon de vivre qui m'a touché. J'ai aimé chez Gandhi son goût pour la simplicité et son humour, son côté rusé, madré, politique jusqu'au bout des ongles, et aussi cette fabuleuse maîtrise de soi. Jacques et Simone de Bollardière ont été, pour mon épouse et moi-même, des sortes de "parents adoptifs" car, à travers leur multiple combat, ils témoignaient d'une foi incroyable dans l'homme et d'une chaleur humaine désarmante. Je suis attaché à l'image de ce

vieux couple d'un petit village breton parce que, n'ayant jamais eu à paraître, ils étaient complètement étrangers aux manigances de l'époque, tout en témoignant d'un bon sens à toute épreuve devant les affaires du temps.

Je ne m'attarde pas sur ces évocations, car tous ceux-là éclateraient de rire, s'ils me voyaient accoler l'adjectif sage à leur nom. Il en est du sage comme du poète et du prêtre ; ce sont les autres qui, avant tout, vous reconnaissent comme tel, car ils perçoivent chez l'un ou l'autre une capacité à "la part manquante" : à l'affirmation péremptoire, le sage va répondre par la nuance, à l'hésitation il va répliquer par la décision, à l'immédiat il va rappeler la mémoire et à l'Histoire il va indiquer la nécessité d'agir dans l'aujourd'hui. Le sage n'est pas un contradicteur, il est une respiration, une vue large, un petit sourire en coin éclairant le visage dès qu'un propos abrupt vient à tomber.

C'est d'ailleurs toujours ainsi que je me suis imaginé Jésus de Nazareth. La façon dont on le représente le plus souvent, le visage blême, voire blafard, sans jamais un sourire, sorte de moine amaigri par de longues périodes de jeûnes, cela m'est toujours apparu sans signification, à tout le moins éloigné de ce que je percevais à la lecture des Evangiles. Car de quoi s'agit-il ? De l'aventure d'un homme et de ses amis sur les chemins de Palestine, annonçant aux hommes la nouvelle insensée d'un Dieu fait homme et qui sauve. Et cet homme-là boit, mange, se révolte, s'attendrit ; bref, il vit comme vous et moi sauf que sa présence recèle une extraordinaire propension à créer du jeu, de l'espace, de la dilatation entre les êtres. Il est là où on ne l'attend pas, il dit la vérité de l'existence là où on lui pose des problématiques théologiques, il guérit et affirme "ta foi t'a sauvé", il en réfère à Dieu quand on voudrait qu'il se lève comme un chef de bande ; bref, Jésus de Nazareth pratique un art consommé du déplacement parce qu'il sait que répondre dans l'instant importe moins que de poser des questions "vives".

Enfin tout cela ne serait rien sans la découverte des femmes au matin de Pâques : le tombeau vide. Imaginons un instant que le tombeau fût trouvé plein. C'en était fini, la boucle était bouclée ; pendant quelques années après sa mort, on aurait parlé de cet étrange personnage, peut-être un historien l'aurait-il consigné dans ses notes, mais les siècles auraient recouvert l'ensemble. Or, ce matin-là, la pierre est roulée, il n'y a personne à l'intérieur, nul cadavre, mais un ange, la parole

qui vient de haut et qui affirme : “Ne cherchez pas parmi les morts celui qui est vivant, il vous précède en Galilée”. Dès lors, tout bascule : ce tombeau vide va éclairer et le passé et l’avenir. Le passé, car il atteste de la force qui habitait Jésus de Nazareth : sa faculté de créer du manque, de donner à être, de désirer, de reconnaître. L’avenir, car ce Jésus qu’on va désormais appeler Christ sera à tout jamais l’instigateur d’une parole polyphonique. Que le tombeau fût trouvé plein et la personne de Jésus était figée dans une vérité monologique. Le tombeau était vide, et la vérité se dévoile en creux, offrant aux hommes un inépuisable champ d’interprétations. Jésus de Nazareth s’était affronté à un sens religieux totalisant - il en est mort - ; Jésus-Christ va vivre au cœur de l’humanité, car en son ultime il manifeste que “de Dieu on ne peut rien dire, même rien”, et que c’est pour cela qu’un homme ou une femme peut proférer sa propre parole.

Ainsi, à tous ceux qui, face au “désenchantement du monde”, voudraient retrouver une vérité monologique chrétienne, le tombeau vide réplique par une invitation au voyage au bout de la liberté de l’homme. Et cette liberté ne naît pas de l’évanescence d’un propos. Jésus de Nazareth vit et meurt au milieu d’un peuple de paysans et de pêcheurs sous contrôle de l’occupant romain, les scènes d’intimité fourmillent dans les Evangiles, la culture de l’époque imprègne tout entiers les divers récits. La parole de Jésus est “terreuse” au sens où elle se façonne et se forge dans un corps à corps avec le monde.

La sagesse de Jésus vient de son entêtement à miser sur le dialogue : les Evangiles sont bourrés de discussions, de débats ; Jésus ne cesse de s’entretenir avec autrui, sa parole naît à entendre. Parfois, il se retire, pour se ressourcer, parce qu’il a peut-être peur aussi que sa présence soit omniprésente et empêche plutôt que de permettre. Sa sagesse est une leçon d’humanité : nul ne connaît le chemin, mais parier sur l’homme implique de marcher, toujours et encore, chaque arrêt n’étant qu’une simple pause, jusqu’à l’ultime. “En poésie, on n’habite que le lieu que l’on quitte, on ne crée que l’œuvre dont on se détache, on n’atteint la durée qu’en détruisant le temps”². Le tombeau vide est ce nulle part qui permet à chacun d’habiter un coin de terre. Saint Paul avait raison : cette sagesse est folie.

2. René CHAR, *Feuillet d’Hypnos*, Gallimard, 1981.

Vivre à l'air libre

Entre vingt et trente ans, j'ai eu la chance de connaître de près des gens comme Marcel Légaut, Jean Sullivan, Guy Riobé, ou Jacques et Simone de Bollardièrre. Ils sont ma famille ; beaucoup de ce que je suis devenu, je le leur dois. Je les nomme ici parce que ce qui s'est écrit plus haut n'aurait jamais vu le jour sans eux, et qu'il serait malhonnête d'évoquer la sagesse sans faire mémoire. Chacun d'entre nous est un passé, un présent et un avenir, dans le même geste. C'est banal de dire cela, sauf qu'aujourd'hui, pris dans les trépidations modernes, nous avons du mal à faire acte de souvenir et de reconnaissance.

Rassurez-vous, je ne suis pas nostalgique, quelquefois seulement mélancolique lorsque je me rappelle ces années de "printemps" de l'Eglise. La vieille Dame est passée directement du printemps à l'hiver : comme toutes les institutions, elle préfère les coins de cheminée aux balades en mer. Peut-être que tout cela n'a aucune importance : il faut tailler sa route, en état d'alerte, prêts à bondir aux moindres frémissements de fraternité. Légaut, Sullivan, Riobé et de Bollardièrre étaient des rebelles, de ces personnes qui ne s'en laissent pas conter avec "le désordre établi". Ils portaient le fer là où ça fait mal, du côté de la vérité. Et c'est curieux : à vivre quelques heures avec eux, tout d'un coup vous aviez envie de vous mettre à écrire, à combattre l'injustice, à militer pour une Eglise ouverte aux grands vents de ce monde. Même si le mot les fait se retourner dans leur tombe, ils étaient, chacun à sa manière, des sages. La preuve ? Nous sommes encore nombreux à ne pas avoir oublié et à retrouver parfois, dans telle ou telle circonstance, grâce à eux des accents de vérité, de sincérité et d'indignation.

Cela étant, le sage transmet une responsabilité : à toi de porter le flambeau. Chacun tente de le faire à sa mesure. A tout le moins, qu'on ne laisse pas ce sel s'affadir ; que, sous des prétextes vaguement politiques, on ne fasse pas comme si ceux-là n'avaient jamais existé ; à tout le moins, qu'on n'oublie pas. Mais je me fais sans doute trop de soucis : la sagesse est immortelle parce qu'elle dit un ailleurs qu'aucun trublion du sens ne peut capter.

Jacques-Yves Bellay

Sagesse errante

Le christianisme occidental n'a pas engendré de sagesse. Aussi s'essouffle-t-il à courir après des sagesse d'importation. Ce déficit tient à la dogmatisation extrême du christianisme : il a été arraché à son terreau pratique pour devenir un substitut de spéculation. Il relève aussi de l'excès d'institutionnalisation qui a empêché le nécessaire tâtonnement et la déviance utile à la maturation. La doctrine et l'institution occupent tout l'espace, comblant le vide indispensable aux formulations aléatoires de l'expérience sans cesse confrontée au mal et au tragique. "La sagesse résiste à assigner le vrai dans un lieu fixe".

"S'il y a un mot de passe, ce ne peut être un mot qu'il suffirait d'inscrire ici comme une clause d'assurance."

Philippe Jaccottet

Le lecteur découvrira par lui-même les limites lacunaires de ces pages, mais je me dois de signaler les limites formelles à l'intérieur desquelles j'ai finalement choisi d'aborder le sujet proposé par la revue. Il s'agit donc de quelques "*a priori*"¹, et si je les énonce de manière un peu abrupte, c'est parce que les correctifs ou atténuations que l'on peut y apporter ne me semblent pas modifier de façon significative les diagnostics qu'ils induisent. Ils délimitent donc le "terroir" que j'explore et dont je parlerai en termes d'*aridités*, de *pénuries* et de *semences*. N'étant pas le maître de la moisson, il n'y aura pas de conclusion. Au mieux quelques sillons pour les ouvriers embauchés sur ce champ.

1. "A priori", *stricto sensu*, désigne un "avant expérience". Il peut donc paraître inadéquat pour délimiter un champ de réflexion. Je l'emploie cependant pour marquer une des intentions fondamentales de cet article, à savoir que la "sagesse" n'est pas l'expérience d'une accumulation d'expériences. Il ne s'agit pas d'un "produit fini".

Terroir

1. Sans être une définition, le mot "sagesse" désignera, ici, cette dimension de l'humain qui est de désirer existentiellement un bonheur, corporel et spirituel, qui permette de se sentir libre et responsable dans un équilibre expérimentable, au moins à certains moments, sans l'isoler de la dramatique de l'existence constamment signifiée par les épreuves et par l'énigme du Mal.

2. Cette requête est commune à tous les humains et beaucoup de chemins variés, dans l'espace et le temps, ont été explorés. Je me situe ici dans la particularité d'une tradition religieuse, celle du judéo-christianisme ; plus limitativement encore, dans la situation historique occidentale de la fin du XXe siècle.

3. C'est dans cette aire particulière que j'observe un déficit radical : les christianismes historiques n'ont pas généré de sagesse et la situation présente des Eglises ne semble pas les qualifier comme interlocutrices pour cette quête.

4. Me proposant de questionner cette assertion, je le ferai dans le cadre d'une herméneutique de type "réflexif" : geste d'une conscience qui essaye de comprendre.

Aridités

1. Une première difficulté tient au fait que la "sagesse" (dimension vitale) n'a pas de statut épistémologique propre. Ni philosophie, ni éthique, ni esthétique, ni ethnologie, ni anthropologie sociale, ni théologie... Même dans la délicate élaboration d'une méthodologie interdisciplinaire, il est difficile de faire place à l'approche et à l'intégration d'un ensemble qui résiste à la fois à l'instance critique et aux divers procès interprétatifs. C'est pourquoi, sans doute, on se réduit à dire qu'il n'existe pas de sagesse, mais seulement des "sages".

2. Le plus éprouvant reste le constat susdit que les christianismes historiques n'ont pas généré de "sagesse". Il s'agit là d'un déficit anthropologique majeur et je tenterai, plus loin, d'en deviner quelques raisons, que je pense surmontables.

Depuis des décennies, la quête de sagesse a pris les chemins de l'Orient. Cette déliaison d'avec des racines religieuses et culturelles s'autorisait peu ou prou de la quasi seule production de sagesse humaine contemporaine : l'agnosticisme, dont on ne dira jamais assez qu'il est le terreau séducteur de ce qui se passe encore aujourd'hui. Dans les années soixante, la littérature la plus exaltante puisait à cette source. "Sous les pavés, la plage !" était un cri pour demander de la sagesse. Sans réponse et surtout sans prise en compte, ce fut la fuite ou le reflux vers les bergeries. C'était l'après-concile Vatican 2 : un bruit de fond y avait été perçu, mais si ténu, si lointain, si empesé, qu'il n'y a pas eu matière à espoir.

Ce sursaut d'exigence de sagesse, même sous cette forme estimable de l'agnosticisme, ne pouvait cacher la lame de fond sur laquelle on a quelque temps surfé. Il s'agit du nihilisme. Et c'est bien à cause de cette blessure profonde que j'ose parler de faillite du christianisme comme offre de sagesse. Car, enfin, pourquoi et comment, après presque vingt siècles de christianisme et plus d'un millénaire de chrétientés diverses, en est-on arrivé au nihilisme ? Théorique mais aussi pratique, car il se métamorphose en des avatars qui tissent notre quotidien : c'est la "soft-idéologie", c'est "l'individu" décrit par G. Lipovetski, c'est le "dernier homme" et la "fin de l'Histoire". "Inertie et stupidité apathique, où tout désir créateur se trouve englouti dans le contentement dérisoire d'une anesthésie généralisée, d'une présence sans vie, dans une béatitude de type animal ou végétatif" ².

On a bien eu les "nouveaux philosophes" qui ont essayé d'honorer la quête de sagesse et le tragique de l'histoire. "Nous tenterons d'appriivoiser l'Apocalypse", disait Clavel à Sollers. Il faut bien avouer que cette entreprise n'a été qu'un "objet transitionnel", au sens de Winnicot, "entre le savoir et le fantasme". Dans tout cela, on ne vit pas les institutions chrétiennes, en tant que telles, se préoccuper honnêtement de cette "pierre d'attente" ³.

3. Reste à énoncer une autre difficulté majeure qui fait partie à la fois du besoin émergent de sagesse et, pour une part, de sa mise en

2. F. GUIBAL, *L'homme de désir*, Paris, Cerf, 1990, p. 94.

3. Il y eut des voix isolées. Par exemple, Michel de Certeau.

aporie : le traumatisme d'Auschwitz, "*l'événement sans réponse*". Cela tient à la spécificité de ce désastre-là par rapport aux si nombreuses autres exterminations qui jalonnent l'histoire humaine, depuis le massacre de Mélos jusqu'aux ethnocides coloniaux. Comme cela a été plusieurs fois dit, (notamment à l'occasion de la querelle grave concernant Heidegger), la Shoah fut une œuvre de mort sans logique (politique, économique, sociale, militaire ou autre), réalisée par des moyens *industriels* avec des *machines banales* ⁴. Cet usage de la techno-science demeure une sorte de "rature" sur tout projet de sagesse ; pas seulement au titre d'une conscience et d'une mémoire malheureuses, mais comme révélateur d'une part de l'identité de l'Occident. Qui peut, aujourd'hui, assurer que le domaine réel et exponentiel de la techno-science ne sera plus jamais orienté vers le meurtre banalisé ? Si la requête de sagesse est fondée, c'est bien parce que les "comités d'éthique" ne peuvent pas être la seule réponse à cette question.

Dans le prolongement de quoi, aussi, il faudrait comprendre que la catharsis idéologique que provoque l'effondrement des messianismes historiques n'ouvre pas, *ipso facto*, un espace plus paisible pour penser les éléments d'une sagesse. Si elle en avive l'urgence, elle en aggrave le tragique. Ce n'est toutefois pas forcément un mauvais passage que cette "intranquillité" dans laquelle nous sommes, pour reprendre ce mot curieux mais profond de Fernando Pessoa ⁵.

Pénuries et sermences

A (trop) gros traits j'ai essayé de délimiter l'espace culturel particulier dans lequel s'inscrit la demande de sagesse. La mention de ces difficultés ne disqualifie pas la requête, qu'au contraire je tiens pour un appel nécessaire, positif, d'à-venir ; mais qui n'a pas de modèle.

Eu égard à cette attente et à son comblement, qui connaîtra une figuration inédite, je crois que le christianisme, comme mouvement histo-

4. Cf. Philippe LACQUE-LABARTHE, **La fiction du politique**, Ch. Bourgois, 1987, pp. 56-63.

5. Cette "intranquillité" augmente encore, quoique pour d'autres raisons, lorsque ceux qui se fiaient, peu ou prou, à une sagesse non-violente (trop mythifiée, sans doute) des traditions orientales constatent ce qui arrive aujourd'hui, notamment dans le sous-continent indien...

rique d'animation de l'humanité, n'est pas sans ressources à proposer. Pour cela, il y a un certain nombre de conditions qui concernent, primordialement, les formes institutionnelles et dogmatiques historiques (donc provisoires) que ce mouvement a successivement générées jusqu'à aujourd'hui. C'est donc, je le redis, à partir de la conjoncture particulière présente que je parle de "pénuries" (à savoir ce qui, dans la figure globale du christianisme, a manqué et nous manque encore), mais aussi de "semences" : les ressources réelles qui peuvent être réveillées "pour la vie du monde" ; dynamismes latents qui, désoccultés, peuvent ouvrir à une sagesse qui ne soit pas "*le bonheur des pierres*" (A. Camus).

1. C'est indubitablement sur le socle christologique que se sont édifiées, jusqu'au VI^e siècle, les formulations dogmatiques. C'est sur ce même point de départ que les constructions théologiques, à partir du XII^e siècle, ont opéré une lecture nouvelle et audacieuse, proprement historique (au confluent des systèmes de pensée de l'Antiquité, alors ressuscités dans leur force première), du donné dogmatique antécédent. La précellence de l'"ordre économique" (la façon historique dont se dit la Révélation biblique), si affirmée par S. Thomas d'Aquin, en est la preuve. Ceci dit, lors de la "mise en culture ecclésiale" (plus exactement, ecclésiastique) de ces monuments de pensée, force est de reconnaître que c'est une idéologie *théocentrique* de plus en plus radicale qui s'est affirmée et répandue, par la catéchèse et la prédication, dans le "corps social" chrétien.

L'outil conceptuel qui en fut l'instrument essentiel est, depuis longtemps, appelé *onto-théologie* (manière de parler de Dieu selon la seule logique de l'être dont les qualités supposées sont portées à l'infini). Laquelle est basée sur la désignation première d'un être absolu, pur esprit, absolument parfait, qui surdétermine tellement le monde que celui-ci n'est plus qu'une finitude peccamineuse. Les gnosés récurrentes s'essayèrent à refuser cette déliaison. Le génie d'Augustin, au travers de controverses célèbres, fut d'honorer conceptuellement la possibilité d'un espace d'autonomie -et donc de liberté- dans l'architecture omni-dévourante de l'onto-théologie. Il est en fait le père de la *théodicée*. On sait le décisif de cette déliaison : l'invention du péché originel, par le passage de la question "*unde malum ?*" à celle "*unde malum faciamus ?*" ("d'où vient que nous faisons le mal ?"). A partir de là, Job fut sacrifié à la cohérence doctrinale. Les possibilités de perpétuation, d'approfondissement, d'élaboration inventive et adaptée de "sagesse", devenaient non

seulement impossibles mais indues. Parce qu'il n'y a pas de "lieu commun" entre théologie et théodicée. L'enseignement officiel perdure dans l'affirmation abusive d'un équilibre entre ces deux piliers ⁶.

On aurait pu espérer du sursaut du XVI^e siècle, qui a remis au premier plan le "sujet" et donc son destin, les prémisses d'une reprise relativement nouvelle. Malgré le coup de force de Kant qui sapait la base même du discours onto-théologique (Critique de la Raison Pure : *"l'illusion transcendantale"*), ayant pu dépasser la prétention globalisante de Hegel (chez lequel les questions de bonheur ou de malheur sont abolies), après le magistral et courageux diagnostic de Karl Barth sur la nécessité d'une théologie "brisée" ⁷, les promesses de "sagesse" ne me semblent pas honorées par cette tradition sinon à la réduire, trop théologiquement, à des recherches éthiques, éminentes et incontestablement nécessaires.

Pouvons-nous sortir, et comment, de cette stérile et perverse pseudo-dialectique entre théocentrisme et théodicée ? Il me semble que c'est une des conditions incontournables que devraient "autoriser" les traditions chrétiennes, en optant vraiment pour l'attestation d'une anthropologie christique. Des signes importants existent : les linéaments d'une théologie de la protestation, la charpente biblique des théologies de la libération, par exemple.

2. Car, si on veut donner place à de la sagesse, il faut de l'anthropologie. Bien sûr, on peut objecter la personnification de la sagesse dans des écrits intertestamentaires, avec son statut "anté création". Jusqu'à plus ample informé, rien n'empêche de penser que cette "sagesse-en-Dieu" désigne son Exode essentiel, cette mise hors-de-lui en quoi consiste qu'il est créateur, donc pas "tout". Ce à quoi il faut tenir, alors, c'est que cette Sagesse a pris corps dans la particularité historique d'une existence humaine. Il y a là de l'intolérable que l'onto-théologie a neutralisé en outrepassant les légitimes raisons de la constitution d'un

6. **Catéchisme de l'Église catholique** (1992), 236 : "C'est par l'*Oikonomia* que nous est révélée la *Theologia* ; mais inversement, c'est la *Theologia* qui éclaire toute l'*Oikonomia*". Que peut bien vouloir dire cet "inversement ?"

7. **Dogmatique**, Vol.III, tome 3, § 50, Ed. Labor et Fides, 1963, vol.14, pp. 1-81.

"canon des Ecritures", pour en faire un "Grand Code" (selon l'expression de Northrop Frye) qui, de la Genèse à l'Apocalypse, enferme l'histoire entre une origine et une fin qui deviennent des surdéterminations violentes.

Il est pourtant évident qu'une des originalités de la révélation chrétienne consiste à "contenir" l'universalité de l'histoire dans la durée d'une vie humaine, interrompue par décision politico-religieuse, et, par conséquent, muette sur des propos et des comportements d'âge avancé. Si, en outre, l'on tient compte de l'indécision scripturaire sur le fait que Jésus ait explicitement voulu l'organisation d'une "Eglise", on peut penser que cette sorte de juvénilité brisée par des appareils, reste une invite suggestive pour se risquer à une sagesse qui lie à la fois le déni de l'âge, l'humour d'une certaine imprévoyance, et le tragique.

Dans une catéchèse selon le "Grand Code", l'existence particulière est disqualifiée ou, du moins, n'a de statut qu'au sein d'une Révélation trop *im-médiate*, à la suite d'un Dieu lui-même trop *im-médiat*. Cette absence de place et de rôle de la médiation - qui ne s'accorde pas avec l'originalité christologique - pourrait bien être une des raisons du déficit de production de sagesse, par exemple de "l'humour" ⁸. Mais aussi quant à la signification du "tragique". La révélation judéo-chrétienne n'est pas une tradition religieuse qui cache ou minimise la dramatique du monde et de l'existence humaine. Ni les métaphores eschatologiques du Royaume, ni les "notes" de l'Eglise ne peuvent dispenser de la positivité de l'empirique. Et c'est la prise en compte de celui-ci qui motive le besoin d'une sagesse et l'autorise.

Même s'il est vrai que la sensibilité au tragique y est particulièrement aiguë, (que l'on pense seulement à la finale de *Sous le soleil de Satan* de G. Bernanos), il serait sot de penser que l'Occident rationnel de post-chrétienté en est l'agent principal. Le sens du tragique existe aussi très fort dans la tradition orthodoxe : "Pour celui qui est attentif

8. "De l'humour j'en ai quand je m'attends à toute espèce de malchance mais face à un destin implacable il n'existe pas d'humour," Peter HANDKE, *L'histoire du crayon*, Gallimard, 1987, p. 140. L'apport de Jean Grosjean, qui a choisi l'écriture de courts récits pour se démarquer de la grande Histoire, est aussi très symptomatique et riche de promesses.

au monde, l'expérience de l'enfer est immédiate" ⁹. Le théâtre grec, le meurtre fratricide de la fondation de Rome, ne sont pas dramatiquement supérieurs à l'événement du Golgotha : "mort sous Ponce Pilate" radicalise le tragique en le sortant du mythologique pour le planter au cœur de l'historique.

La sagesse ne saurait consister en une réponse dilatoire du genre "ce n'est qu'un mauvais moment à passer" ou "la récompense est au ciel". Le non-accompli eschatologique ne doit relativiser, ni à plus forte raison disqualifier, aucune existence contingente. N'est-ce pas la Résurrection qui est la source à partir de laquelle s'écrit et s'entend la vie terrestre du Messie ? C'est en tant qu'homme terrestre qu'il est auteur et médiateur de salut, pas en tant que divinité im-médiate.

Que cela demeure quelque chose d'in-oui, qu'on ait aussitôt parlé de "folie", ne récuse pas la possibilité d'une sagesse de vie incarnée. La sagesse du temps proposée par l'Évangile, si l'on renonce à l'apologétique du Grand Code, est une subversion ironique du temps chronologique ¹⁰. En cela, bien sûr, l'impertinence de la parole qui dit : "si vous ne devenez comme des enfants" se heurtera toujours à l'organisation et à la dramaturgie d'un conclave.

3. Cette entrevue de sagesse appelle aussi un rapport différent à "La Vérité". Il y a un abus langagier à dire que le christianisme est une sagesse "suprême" parce qu'il énonce "l'idéal" dans toute sa radicalité. Dès l'Ancien Testament, les écrits dits de "sagesse" visent à réduire l'espace invivable entre les énoncés des "docteurs" (aussi, parfois, des prophètes) et la réalité "laïque" de l'existence. L'adhésion intime à une Personne ne peut être normée par un ensemble d'énoncés formels, conjoncturels par nature. La sagesse résiste à assigner le Vrai dans un lieu fixe. Elle est nécessaire pour ne pas neutraliser deux affirmations majeures de l'Évangile, "*Il n'est pas ici*" et "*Tu ne sais ni d'où il vient*"

9. Paul EVDOKIMOV, **Les âges de la vie spirituelle**, DDB, 1964, p. 100. Il faudrait aussi critiquer l'idée selon laquelle existerait une sorte d'innocence des religions primitives polythéistes qui produirait des sagesse opérantes grâce à un "dieu" impersonnel. Théorie chère à Claude Lévi-Strauss.

10. "...Lui qui n'avait pas attendu que le temps et tout ce qu'apporte le temps lui apprirent que le suprême degré de la sagesse était d'avoir des rêves assez grands pour ne pas les perdre de vue pendant qu'on les poursuit." William FAULKNER, **Sartoris**.

ni où il va, ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit" : délocalisation et nescience. Cette nescience qui éveille pourtant la plus grande curiosité. Ce qui respecte aussi le processus humain selon lequel il n'y a pas d'accès direct à des vérités premières : il n'y a que des erreurs premières, car il faut de l'expérience pour remplir un concept ¹¹. Le christianisme autorise l'invention d'un chemin de sagesse pour l'homme lorsque sa mise en langages rompt avec une transcendance trop localisée et avec la finalité trop utilitariste d'un enseignement magistériel. Il permet de se libérer des "modèles" archétypaux pour s'en remettre aux "figures" (au sens de la typologique biblique : instances de permissivité, ce qui permet d'être).

Cela n'implique pas l'ignorance que le "sens" de toute vie est entre une origine et un terme. "Pourquoi est-on sur terre ? Qu'est-ce qu'on y fait ?" ¹². "L'esclandre de la nouvelle inouïe" ¹³ a ouvert et offre un espace potentiellement libérateur :

- l'origine n'est pas l'inaccessible "big-bang". C'est la déclaration nominative baptismale adressée à chaque homme et chaque femme : "Toi, tu es mon fils, ma fille, bien aimé(e)". Parole de Résurrection qui

11. Cf. Gaston BACHELARD, **La formation de l'esprit scientifique**, Paris, Vrin, 1980, qui montre la priorité constitutive, chronologique et logique de l'erreur sur la vérité. Cf. aussi, Simone de BEAUVOIR, **Tout compte fait**, Gallimard, 1972, pp. 43-45. "La foi est dépossession, non possession", dit Guy COQ, auteur de **Que m'est-il donc arrivé ? Un trajet vers la foi**, Seuil, 1993. L'aventure de ces "recommençants" n'est pas insignifiante pour une recherche de sagesse.

12. Ainsi parle l'abbé Pierre lors d'un dialogue récent avec Pierre Bourdieu. Celui-ci, à propos de son livre **La misère du monde**, Seuil, 1993, déclarait : "La sagesse, ce n'est pas seulement un regard qui s'émerveille devant le monde, mais aussi un regard qui s'applique aux autres. Je dis, en fait, une chose tout à fait banale que les stoïciens et les épicuriens soulignaient avant moi. Bien sûr, il y a aussi tout le discours chrétien. Mais il n'est pas, à mes yeux, vraiment armé pour précipiter cette conversion du regard. Il reste, pour moi, une sorte de voeu pieux. "Aimez-vous les uns les autres" : cette parole ne peut trouver son efficacité, paradoxalement, qu'en s'ouvrant sur la sociologie" (**La Vie**, 25 mars 1993).

13. Bernard-Henri LEVY, **Le testament de Dieu**, Grasset, 1979, p. 94. Cf. mon article dans la revue **Choisir** (Genève, n° 235, juillet 1979) où je critique sévèrement l'attitude de "sagesse notariale" élitiste que propose cet ouvrage.

est à l'origine de la Création ¹⁴. Cette parole de "bienfait" s'étend, par la médiation responsable de l'humanité, à toute la création. Le "bien-dit" de cette révélation est un baptême d'eau, de vent, de feu ; de mort aussi : dans cette annonce, tout est fluide, passage. L'éphémère de la crête de la vague raconte toute la profondeur de la mer. La visée universelle d'une telle nomination particulière attaque de front toutes les identités nationalistes et/ou religieuses.

- du côté de la fin, le christianisme ne se résigne pas à une interminable attente du Messie. A la différence du judaïsme ¹⁵, une sagesse chrétienne se risque à poser des "signes" pour dire que l'Ultime prend déjà corps dans le présent. La tradition mystique atteste cette ouverture et la perpétue par sa migration extra-institutionnelle ("Qu'il n'y ait pas de village sans fou", dit aussi le Coran). Si l'attente n'est pas sans fin, il lui faut des signes perceptibles. Il n'y a pas de sagesse sans gestes. La place de la corporéité est, ici, décisive. Encore faut-il que ça signifie ! L'onto-théologie est une herméneutique qui va à contre-sens du symbolisme. Les signes sont réduits, d'emblée, à la définition verbale de ce qu'ils doivent signifier. C'est par une reprise en profondeur de la "fonction symbolique" que l'on dépassera cette sclérose majeure des christianismes institutionnels. L'espace de la "liturgie" y sera en première ligne ¹⁶. Une irrépressible sagesse est à l'œuvre lorsqu'on remplace les hosties par du pain.

14. "Notre insistance à vouloir toujours parler/vient du fait que nous sentons bouger/dans notre voix/un corps/et que ce corps/a plus d'existence/que celui dont nous sommes chargés/de porter le nom" (Jean-Louis GIOVANNONI, **Ce lieu que les pierres regardent**, Ed. Lettres vives, 1984, p. 45).

15. "...Il viendra, le Messie, ne t'en fais pas... il finira par combler l'attente de ses frères... ça doit nous suffire... Il faut mériter non seulement le Messie, mais aussi l'attente du Messie. Soyons reconnaissants pour l'attente ! - Vous ne comprenez donc pas ? rugit Kaiser. C'est la fin de l'attente, c'est la fin !" (Elie WIESEL, **Le serment de Kolvillag**, p. 208.)

16. "On avait formé trop d'exécutants, pas assez de chercheurs... on s'arrêtait au signe, on n'allait jusqu'au signifié... Comme si l'expérience spirituelle était redoutable... Comme si les mots, les sentiments, les rites se suffisaient à eux-mêmes, ne servaient qu'à donner le contentement d'avoir fait tout ce qu'il fallait faire, comme quelqu'un qui effectue avec scrupule toutes les opérations du feu, rassemble le bois, frotte l'allumette, cherche vainement l'étincelle, se relève et dit : voici le feu. Mais s'il n'y a pas de feu ? Rien d'étonnant donc que des hommes formés aux méthodes expérimentales, aux formes nues, au langage direct, se détournent quand ils entendent feu et ne voient qu'un tas de bois, source et qu'ils ne voient que le bénitier, grâce et qu'il n'y a pas de joie" (Jean SULIVAN, **Mais il y a la mer**, Folio, pp. 115-116).

Juste avant de clore sans conclure ce labourage d'un terroir, je veux indiquer quelques tracés de résistance.

1. Il ne faut pas engloutir la requête de sagesse dans la question du "sacré". On commence à s'apercevoir de la "fiction idéologique qu'est l'*homo religiosus*" de Mircea Eliade chez lequel nous avons pensé, un temps, trouver quelques points d'appui¹⁷. "Le sacré n'est plus l'aveuglement de la raison. Et dans les sociétés modernes, la mort du sacré tient davantage à la monstruosité froide de la gestion qu'à la violence critique d'une quelconque raison. Ce n'est pas la pensée, aussi rationnelle soit-elle, qui tue le sacré, c'est l'ordre gestionnaire qui extermine les secrets et les ambivalences des échanges humains et des rapports au monde¹⁸."

2. Résister aux rôles de "gourous". Bien sûr qu'il y a une demande spirituelle intense. Mais le choix privilégié d'y répondre par l'instauration de communautés chaudes autour du charisme d'une sorte de maître des novices, est une tentation *mondaine*. Fausse sagesse qui masque l'absence réelle du Dieu créateur et recréateur du judéo-christianisme. Comme disait Tchekhov : "la musique ne fait qu'éveiller une mortelle angoisse quand l'entend de loin un homme qui jamais ne reviendra chez lui".

3. Ceci pourrait bien désigner cela : résister aux sirènes de sagesse du "Grand Bleu", à ce reflux fœtal vers la "Terre-Mère", à travers une écologie mythomaniacque, dont les disciples de "gourous" sont si friands. Résister au discours d'un Michel Serres (cf. la finale de son *Contrat naturel*), pourtant intronisé comme un "sage". Se séparer du militantisme d'un J.M.G. Le Clézio (dont l'écriture est pourtant si ouverte au symbolique) :

"Je pense aux larmes de l'enfant, quand nous avons halé les corps des baleines vers le navire, parce qu'il était le seul à savoir le secret que nous avons perdu. Je pense à lui, comme si je pouvais arrêter le cours

17. Cf. Daniel DUBUISSON, "Métaphysique et politique. L'ontologie antisémite de Mircea Eliade", *Faut-il avoir peur de la démocratie ?* (Coll. Le genre humain, 26), Seuil, novembre 1992.

18. Henri-Pierre JEUDY, *Dieux en sociétés*, Ed. Autrement (127), p. 163.

Gérard ROLLAND

du temps, l'étrave de la chaloupe, refermer l'entrée du passage (...). Alors le ventre de la terre pourrait recommencer à vivre, et les corps des baleines glisseraient doucement dans les eaux les plus calmes du monde, dans cette lagune qui enfin n'aurait plus de nom". (*Pawana*, Gallimard, 1992).

On aura deviné que cet article "se présente au nom d'une incompétence : il est exilé de ce qu'il traite" ¹⁹. En effet, les histoires flottent dans l'air, à la recherche de qui les racontera.

Gérard ROLLAND

19. Michel de CERTEAU, *La fable mystique*, Gallimard, TEL, p.9.

Position

A PROPOS D'UNE NOTE EPISCOPALE

Les ministères ordonnés dans une Eglise-communion (sous la direction de Mgr Jullien, les Evêques de France, Bureau d'études doctrinales, Paris, Ed. du Cerf, 1993, 59 p., 29 Frs).

Ce document est trompeur. A la seconde lecture seulement on identifie réellement ce qu'il est : une mise en garde. Ce que ne laisse pas entendre le titre. Le lecteur non prévenu attend, pour la conjoncture actuelle, un éclairage sur les responsabilités différenciées des prêtres et des laïcs

dans les tâches ecclésiales, en raison même de la présence dans le titre de la référence à l'Eglise-Communion. Il n'en est rien. On s'aperçoit de plus que cette mise en garde a quelque chose de nerveux, de précipité : un danger menace.

I

Une mise en garde

Feuilletons le texte. Dès l'introduction on lit : *"Des tendances se font jour actuellement pour diminuer le rôle spécifique du ministère ordonné"* (p.9).

Le Chapitre 1, **"L'Histoire de notre question"** donne un récit aussi cavalier que subjectif de ce qu'est devenu le prêtre depuis les années trente. *Quand on arrive à la transition "Alors on a fait appel à des laïcs"* (p.19), on se sent comme une mauvaise conscience. Le développement laisse entendre en effet que si l'on en est arrivé "là" (à l'absence de prêtres), c'est à la suite d'une longue série d'erreurs. Aurions-nous pendant cinquante années dévié de sa voie le ministère presby-

téral ? Impression renforcée par ce qui précède immédiatement : heureusement les jeunes prêtres *"retrouvent maintenant la paroisse et ses activités traditionnelles"* (p.18). Avions-nous donc déserté la paroisse ? Est-ce vraiment cela que retrouvent les jeunes prêtres ? Tous ?

Le Chapitre 2, **"Du concile de Trente à Vatican II"** développe la thèse que rien n'a changé dans la théologie du presbytérat : le prêtre est l'homme du "pouvoir sacré" (p.27) qui se tient *"face à l'Eglise, comme l'Evêque"*¹.

"C'est pourquoi le ministère ne saurait être réduit à une fonction d'organisation, d'animation culturel-

1. Expression pour le moins maladroite. Non seulement parce que les prêtres sont dans et de l'Eglise. Mais aussi parce que les communautés auxquelles ils "font face" ne sont pas à elles seules l'Eglise. De telles expressions indiquent que le texte a probablement été rédigé dans une hâte quelque peu étonnante, étant donné l'enjeu d'une telle Note. Théologiquement, on est loin du 1^{er} chapitre de *Lumen Gentium*.

le des chrétiens...". Notons que la théologie du presbytérat selon Vatican II est évoquée en dehors de l'ensemble de l'ecclésiologie du Concile. Aussi l'expression visible de la fonction presbytérale se dissocie-t-elle de son rôle de signe.

Interrogeons le Ch. 3 qui traite de "**La logique du presbytérat dans son rapport au sacerdoce des fidèles**": "*Se sont manifestées des requêtes, surtout dans les classes moyennes, pour des groupes unitaires à forte cohésion affective ou culturelle. La logique associative l'emporterait alors dans l'Eglise*" (p. 29). Avec ce diagnostic de sociologue, probablement sommes-nous au coeur du complot ou de la dérive dénoncée. Il sert à introduire un bref et caricatural exposé sur la différence essentielle entre le sacerdoce des fi-

dèles et celui des ministres ordonnés, sur la base d'extraits soigneusement sélectionnés de *Lumen Gentium* isolés de tout contexte ².

Redondance significative avec le chapitre précédent. On s'est défendu (p. 21) d'aborder notre question "*exclusivement en fonction des requêtes de pouvoir et de privilèges qui sont celles de la société civile, politique ou administrative*". Nous y voilà quand même. "*Le pouvoir sacré de l'homme de Dieu*" (p. 46) fait la différence.

Il n'est probablement pas utile de continuer ces références pour montrer que notre mise en garde porte sur la défense et l'illustration de l'originalité du ministère presbytéral, qui serait mise à mal aujourd'hui.

II

De quoi s'agit-il ?

Quelles sont donc "**les tendances**" qui se font jour pour diminuer le rôle spécifique du ministère ordonné ?

La note ne prend pas la peine de les identifier. Elle n'évoque en fait que **des pratiques ecclésiastiques**, d'ailleurs brièvement mentionnées telles que :

1. les Assemblées dominicales en l'absence de prêtres (pp. 19 et 57)
2. la charge paroissiale confiée à des laïcs (avec un prêtre modérateur) au titre du canon 517,2
3. la présidence des obsèques. Sont évoquées d'autres pratiques encore rares ou à venir : "*les*

baptêmes jusqu'à la célébration du sacrement, l'interrogation sur l'opportunité de leur (aux laïcs) confier la célébration de mariages" (p. 19).

Le Chapitre de conclusion évoque de plus les diverses équipes d'aumôneries ("*où risque de se diluer la spécificité du ministère presbytéral*") et les Offices ecclésiastiques. Ce chapitre ne brille d'ailleurs pas par la clarté, comme on peut le voir dans le paragraphe consacré aux "Lettres de mission à des laïcs" (p. 52). Une chose toutefois est claire : la lettre de Mission qui définit pour un temps des tâches attribuées dans le cas d'un ministère non-ordonné **doit se garder de donner à**

2. Dans les mêmes parages de la Constitution sur l'Eglise on trouverait aussi l'affirmation que les chrétiens peuvent être appelés à collaborer à l'apostolat hiérarchique (n° 33 : paragraphe admirablement développé par Paul VI dans *Evangelii Nuntiandi*), ou encore à "apporter un concours de suppléance pour certains offices sacrés".

ceux qui les exercent un statut dans le corps ecclésial. La précarité des milliers de permanents ou animateurs pastoraux est instituée.

J'avoue ici mon étonnement. Des pratiques ne font pas une tendance idéologique. Celles qui existent parmi ces pratiques ne sont ni sauvages ni contestataires du "pouvoir sacré". Elles sont, à notre connaissance, voulues et instaurées par l'évêque du lieu, avec la collaboration des prêtres,

sous le coup de la nécessité. Leur raison d'être, presque passée sous silence dans la Note est la raréfaction précipitée du nombre des prêtres, la nécessité de conserver des communautés chrétiennes toutes les fois où cela est possible, et cette autre nécessité : l'extension de ministères spécifiques, du fait de la complexité de notre société et des besoins d'évangélisations qui en découlent. Paul VI l'avait bien vu (*Evangelii Nuntiandi*, n° 73).

III

Etonnement

Il est quelque peu maladroit, voire injurieux pour les laïcs et les prêtres impliqués dans ces pratiques ministérielles, de se voir taxés de tendance (*plus ou moins concertée*) à diluer le ministère presbytéral dans le sacerdoce des fidèles.

Pour une fois qu'une instance officielle de l'épiscopat parle de ces réalités, on était en droit d'attendre un autre langage que celui, plus ou moins accusateur, d'une mise en garde. Pense-t-on que les milliers de baptisés qui s'engagent activement pour faire vivre leurs communautés (dont la Note ne parle pas), que les permanents pastoraux engagés pour faire vivre des aumôneries, le fassent dans le but supposé conscient de promouvoir le laïcat ou de hisser le sacerdoce des fidèles au niveau de celui du presbytérat - comme s'ils poussaient leurs prêtres dehors pour prendre leur place ? On voudrait décourager les bonnes volontés, on ne parlerait pas autrement.

Que le ministère du prêtre-pasteur se trouve, du fait des responsabilités assumées par des baptisés, modifié, en quelque sorte déplacé, cela est clair. Que l'on attende au sujet de ce déplacement, une parole épiscopale, s'adressant d'abord

aux prêtres, cela est non moins clair. Mais non pour leur montrer comme une erreur, une menace, voire une hérésie, ce qu'eux-mêmes mettent en place, souvent avec peine.

Pour un texte qui veut orienter en matière pastorale, on est frappé du peu de prise en compte de la réalité de diocèses qui perdent régulièrement et de façon accentuée par le vieillissement, leur substance sacerdotale. Faut-il rappeler que l'un des signataires de ce document disait récemment en substance dans une interview : "Quand je partirai à la retraite, il restera vingt-six prêtres dans mon diocèse" ?

Et de quel effet sera ce discours alarmiste et déséquilibré sur ces pratiques dont on sait qu'elles ne peuvent que se développer tant qu'on restera dans la discipline actuelle de l'ordination ? **A moins que l'on en vienne à l'idée que les communautés sont faites pour le ministère - et non le contraire.** Retrouverait-on, transposée au plan théologique, la conception économique du "bénéfice", chère à l'Ancien Régime ? On pourrait alors se demander qui est dans l'erreur.

IV

Une théologie ?

"Avec tous les chrétiens les prêtres sont des disciples du Seigneur, que la grâce de l'appel de Dieu fait participer à son Royaume. Au milieu de tous les baptisés, les prêtres sont des frères parmi leurs frères, membres de l'unique Corps du Christ dont l'édification est confiée à tous" (...) Les prêtres ont à reconnaître sincèrement et à faire progresser la dignité des laïcs et leur rôle propre dans la mission de l'Eglise". (...) Ils découvriront et discerneront dans la foi les charismes des laïcs" (...) Il faut également avoir assez de confiance dans les laïcs pour leur remettre des charges au service de l'Eglise..."

Lisez-vous la "Note" ? Hélas non, mais le décret conciliaire sur le ministère et la vie des prêtres (n° 9). Ecoutez la différence !

Polémique, excessive, la Note du Bureau Doctrinal ne saurait être sagement théologique. On l'a déjà dit : ce "ministère sacré" est traité en dehors de l'ecclésiologie d'ensemble de

Vatican II. Les auteurs argumentent autour d'extraits tirés hors de leur contexte. Ils "oublient" volontairement tout ce que Vatican II peut dire du rôle des laïcs dans les tâches ecclésiales. Tout ce qui situe le prêtre dans la communauté chrétienne et non "en face" d'elle (textes ci-dessus). A force d'être hors du Concile, cette Note est contre le Concile. Qu'il soit permis de le dire aux "Docteurs de la foi", respectueusement.

Ce même décret sur le ministère et la vie des prêtres (*Presbyterorum Ordinis*, P.O.), la Note ne le prend pas dans son ensemble. Seulement six références, dont 4 au même paragraphe (n° 2). Voici le message : *"C'est par le ministère des prêtres que s'accomplit, en union avec le sacrifice du Christ, le sacrifice spirituel des chrétiens"* (p. 51 ; même texte, autre traduction, p. 42). La supériorité du ministère ordonné est ainsi bien assurée.

Georges DUPERRAY

Comptes-rendus

KĀ MANA, *L'Afrique va-t-elle mourir ?*, Paris, Cerf, 1991, 226 p.

Dans cet ouvrage, Kā Mana est avant tout à la recherche de l'espace intérieur à partir duquel l'Afrique peut renaître. En effet, la crise est si profonde, selon lui, qu'elle a atteint l'intériorité donatrice de sens, d'orientations et de motivations pour l'avenir. L'auteur part d'un triple constat :

1. Les Négro-africains n'ont pas la capacité de maîtriser les conditions mêmes de l'existence humaine et d'exercer leur pouvoir d'initiative historique et créatrice.
2. Ils sont sous le choc de paradoxes économiques (beaucoup de richesses et pourtant beaucoup de misères), religieux (continent où les religions, notamment le christianisme, sont en expansion et pourtant n'offrent aucune alternative spirituelle), scientifiques (continent qui a le plus à faire pour améliorer les conditions de vie et qui manque pourtant d'initiative en recherches scientifiques), culturels (continent où l'on parle le plus d'identité culturelle et en même temps où la créativité et la novation font défaut), sociaux et politiques. Mais le paradoxe principal est celui de la disproportion croissante entre la parole et l'action, le discours et la réalité.
3. Perte de toute lucidité dans le rapport à l'histoire, au présent, d'où la dramatisation par l'Africain de sa situation. Il s'agit là de ce que Kā Mana nomme la mythologisation et qui porte sur des faits tels que la Traite, la colonisation et le néo-colonialisme.

Ce triple constat constitue le cadre d'émergence des mythes sociaux africains, à savoir l'Occident, l'identité culturelle, l'indépendance, le développement, la libération et la démocratie. Le fait d'appe-

ler ces données "mythes" ne vise pas à nier le poids réel qu'elles ont dans la situation actuelle de l'Afrique, mais à dénoncer la manie de faire de chacune d'elle séparément la clef de lecture et de solution de tous les problèmes. L'auteur veut donc libérer la réalité africaine de ces approches idéologiques, qui empêchent les analyses d'aboutir au niveau du sens et donc aussi de l'avenir. Elles constituent des entraves à la réflexion lucide et ne peuvent pas conduire à l'engagement dans l'action. L'Occident dont il est question est celui qui est en nous, tout comme l'identité culturelle, l'indépendance, le développement, la libération et la démocratie sont plus rêvés que pensés. Pour Kā Mana, il faut sortir de ce règne du primat du subconscient, c'est-à-dire du déterminisme et de la fatalité, pour le règne du conscient, c'est-à-dire de la créativité novatrice ; il faudra arriver à transformer ces mythes sociaux produits par l'imaginaire africain en problèmes pour la pensée, convertir ces énergies profondes en de nouvelles raisons de vivre et de mourir, en forces de vie pour croire et espérer.

Kā Mana invite donc à passer de la rêverie qui produit un discours inutilement antagoniste par rapport à l'Occident et qui empêche toute approche lucide des situations, à une parole qui crée un espace pour l'épanouissement de l'humain et ouvre l'horizon de sens pour toute parole et toute action responsables. Ce qui suppose une anthropologie et ontologie non fixistes, puisqu'il s'agit de s'engager dans le dynamisme de l'être à venir, de sortir de l'identité culturelle. Bref, notre crise est une crise éthique. Mais l'ultime parole qui peut instaurer cet espace de communication et de créativité est la parole biblique, parole faite chair et qui fait de l'amour la technique de l'humain. Le Christ, Verbe fait chair, manifeste "le ca-

ractère de la réalité comme amour, comme dynamisme fondamental de novation de toute chose selon le rêve et le projet de Dieu pour le monde".

Malgré la profondeur et la pertinence de ces propos, il nous semble que l'auteur simplifie beaucoup la situation quand il attribue ces mythes sociaux indifféremment aux cadres, aux élites, aux citadins ou à ceux qui s'attachent à leur culture sans aucune idéologie ; ces derniers ne connaissent de toute manière que leur propre culture telle qu'elle vit, et non pas telle que les intellectuels la décrivent.

Léopold GOGA

Gérard BESSIERE, **Jésus, le Dieu inattendu**, Paris, coll. Découvertes, Gallimard, 1993.

Gérard Bessière nous fait relire, de manière originale, les Evangiles, il glisse finement des réponses à des questions que nous nous sommes tous posées sur la société du temps, le lien avec

l'A.T., il explique des grands thèmes comme la priorité aux pêcheurs, la venue du Règne, les miracles, la loi de l'amour, la Résurrection, il nous interroge délicatement comme savent le faire les conclusions des paraboles. Nous ne quittons pas "Celui qui faisait de l'amour le seul absolu". Avec Lui, nous sommes entraînés vers un "commencement neuf".

A chaque page, des illustrations variées, tirées de la peinture occidentale. Parfois, une gravure qui tient tout l'espace et nous invite à demeurer un instant dans une scène. Suivent des documents précieux sur : la naissance et l'enfance de Jésus, Jésus Homme-Dieu, Jésus et les femmes, Jésus et l'Eglise... Un regret ? que les dix dernières pages soient des gravures de J. Tissot, du XIX^{ème} siècle ! Mais, peut-être certains s'y retrouveront-ils ?

Ce livre, bien écrit, est de haute pédagogie soit pour étudier un texte ou le présenter, soit pour retrouver la saveur de la Bonne Nouvelle du "Dieu toujours inattendu : Jésus".

H. CAUMEIL

cahiers disponibles

S'adresser à la revue pour les numéros 1 à 100

| | | | |
|--------------------------------------|-----|-----|--|
| Droit et société | 102 | 168 | L'Evangile dans l'archipel des cultures |
| Le refus du passé ? | 108 | 169 | Catéchèse : la pierre de touche |
| Ambiguïtés du progrès | 111 | 170 | Paroles d'Eglise et réalités économiques |
| Théologie noire de la libération | 120 | 173 | Le Saint-Esprit libérateur |
| La montée du fascisme | 121 | 174 | Les couples face au mariage |
| Expérience mystique et Dieu de Jésus | 122 | 175 | Histoire et vérité de Jésus-Christ |
| Le travail | 124 | 176 | La dimension spirituelle |
| Le mouvement charismatique | 125 | 177 | Aux portes de l'Eglise, les pauvres |
| Familles | 126 | 178 | La royauté dans la Bible |
| Médecine et société | 127 | 179 | La question de l'au-delà |
| Intérêts humains et images de Dieu | 128 | 180 | Fonction d'un magistère dans l'Eglise |
| Propriétés et biens d'Eglise | 129 | 181 | Le racisme, une hérésie |
| Démocraties chrétiennes | 132 | 182 | Laïcs en Eglise |
| Le Pape et le Vatican | 133 | 184 | Aujourd'hui, l'individualisme |
| La Justice | 135 | 185 | Le péché et le salut |
| La décision morale | 136 | 186 | Le courant fondamentaliste chrétien |
| Universalité de l'Eglise | 137 | 187 | Procréation et acte créateur |
| Problèmes de la mort | 138 | 188 | La longue marche des Patriarches |
| Charité et pouvoir | 142 | 189 | Marie, mère de Jésus Christ |
| François d'Assise | 143 | 190 | Eglises et Etat dans la société laïque |
| Présence de l'Ancien Testament | 144 | 192 | La liberté chrétienne : l'épître aux Galates |
| Redire la foi | 145 | 194 | La différence des sexes |
| Le sacrifice | 146 | 195 | Résurrection et réincarnations |
| La condition homosexuelle | 147 | 196 | Judaïsme : la question chrétienne |
| Le spirituel autrement | 148 | 198 | Bible et psychanalyse |
| Le christianisme dans la modernité | 150 | 199 | La parole dans les églises |
| Les Actes des Apôtres | 153 | 200 | Perspectives théologiques |
| Défis athées | 156 | 201 | L'Europe et les enjeux du christianisme |
| Au regard des enfants | 157 | 202 | Prier les Psaumes |
| Martin Luther | 158 | 204 | La mort et les vivants |
| Théologies d'Afrique noire | 159 | 205 | La mission |
| Ecriture apocalyptique | 160 | 206 | Fidélité et divorce |
| Le monde, lieu d'une parole sur Dieu | 161 | 207 | Contemplation |
| Le Conseil œcuménique des Eglises | 162 | 208 | 1492 : l'invention des Amériques |
| Foi islamique et foi chrétienne | 163 | 209 | Les signes et la Croix chez saint Jean |
| Jérémie, la passion du prophète | 165 | 210 | Jésus : l'énigme de son humanité |
| Destin du corps, histoire de salut | 166 | 211 | Pudeur et secret |
| Le devenir des ministères | 167 | 212 | Le diable sur mesure |

VENTE AU NUMÉRO 1993

| | simple |
|-----------------|-------------|
| France | 52 F |
| Etranger | 57 F |

ABONNEMENTS 1993

| | ordinaire | soutien |
|-----------------|--------------|--------------|
| France | 210 F | 300 F |
| Etranger | 240 F | 300 F |

Tout abonnement va de janvier à décembre. Souscrit en cours d'année, il donne droit aux cahiers déjà parus. Supplément de **50 F** pour l'envoi **par avion** des 5 numéros.

213

**"Le sage voit sans regarder.
Il accomplit sans agir."**

Lao-Tseu

Lumière *et* Vie

2, PLACE GAILLETON 69002 LYON
TÉL. 78.42.66.83

**paraît
cinq fois par an
France 52 F
Etranger 57 F**